

**Jean EVEN**

**FUIR, LA-BAS FUIR ...**  
**Roman**

# Fuir, là-bas fuir...

**Mardi 15 octobre 2002.**

Ce journal, je l'avais commencé il y a cinq ans, je ne sais trop pour quelle raison d'ailleurs. Je l'avais arrêté deux ans et demi après, et, cette fois, je sais pourquoi : c'était après la catastrophe de mon opération de la prostate. J'avais écrit alors : « *Il y a 27 mois que j'ai commencé ce journal. Je vais cesser de le tenir : je n'ai plus rien à y noter.* » C'était vrai à ce moment et, effectivement, depuis deux ans, si je l'avais continué, je n'aurais pas eu grand chose à y consigner. Il se pourrait que ce soit différent dans les mois qui viennent.

Depuis ce que j'ai pris l'habitude d'appeler ma « mutilation », je n'ai pas souvent quitté Kerilis. Et pourtant je m'y supporte de plus en plus difficilement. Si je relis le début de ce premier journal, à la date du 18 septembre 97, je m'aperçois que j'y notais le sentiment (qui m'habitait déjà) de la routine quotidienne, des mêmes gestes répétés exactement de la même façon tous les matins... Mais, il y a 5 ans, je ne faisais que suggérer cela en passant et, quand je me relis, j'ai même l'impression que je le suggérais sur un ton plus ou moins humoristique : c'est que j'avais alors les moyens d'échapper à cette routine qui me menaçait et j'y échappais effectivement, quand je le voulais ou presque... Si aujourd'hui ce sentiment est devenu obsession, hantise, c'est justement parce que je ne peux plus y échapper. Chaque matin, maintenant, ce ne sont plus seulement les mêmes gestes quotidiens qui me sont devenus insupportables, ce sont par exemple les insignifiants petits bruits que je fais en les accomplissant : le bruit des cuillères quand je les sors de leur tiroir, celui du bol quand je le prends dans le placard, celui du beurrier quand je retire son couvercle puis que je le replace dans le frigo, celui du micro-ondes qui démarre quand j'ai appuyé trois fois sur le bouton pour le mettre en marche... Ces bruits que je connais par cœur, auxquels je m'attends quand je descends le matin à la cuisine (je me surprends parfois à compter mécaniquement les marches dans ma tête, comme si je n'en connaissais pas le nombre !), ils me disent : « Encore une journée qui commence, encore une journée vide, inutile, vaine, absurde... »

Un jour (il doit y avoir de cela deux ou trois mois), j'ai acheté dans une librairie de Vannes un livre dont le titre m'avait accroché : *Ailleurs le bonheur*. Le nom de l'auteur ne me disait rien mais le sujet de son bouquin, tel que le présentait la quatrième de couverture, m'avait paru intéressant, à défaut d'être original : « *Changer de vie, qui n'en a pas rêvé ? Partir très loin, s'installer en pleine nature, changer de travail, de conjoint, etc...* » Tout le livre est fait d'exemples (tous vrais, paraît-il) de gens qui, en effet, ont un jour rompu leurs amarres, comme ça, sans raison apparente, et ont parfois troqué une vie sûre et confortable contre une existence aventureuse, incertaine, voire risquée. En lisant ce bouquin, j'ai eu l'idée de m'atteler à un roman en prenant comme sujet une de ces histoires, celle d'un type parfaitement sain d'esprit, sans problèmes de santé, d'argent ni de quoi que ce soit d'autre, et qui, un beau jour, nous dit l'auteur, a disparu sans avoir prévenu personne, sans laisser un mot d'explication, et sans rien emporter, pas même, paraît-il, sa carte de crédit.

J'ai essayé d'imaginer ce qui s'était passé dans sa tête et ce qu'il avait pu faire de sa « fugue », en m'aidant pour cela d'autres histoires racontées aussi dans le livre, par exemple celle d'un jeune ingénieur qui avait été envoyé pour des raisons professionnelles dans un petit pays très lointain et qui avait décidé d'y rester pour le restant de ses jours.

Quand Odile, qui continue à me faire, assez régulièrement, la charité d'un coup de téléphone (pour s'assurer, je crois, que je ne me suis pas suicidé), a appris que j'avais commencé un second roman, malgré la rebuffade que m'a valu le premier, elle a semblé surprise, et surtout sceptique sur les chances que j'avais d'être publié :

- Je le sais très bien, lui dis-je. J'ai 68 ans. Ce n'est pas à mon âge qu'on commence en général une carrière littéraire.

- Alors quelle est ta motivation ?

- Tu sais, je me suis rendu compte combien le précédent m'avait aidé à vivre pendant tout le temps où j'y ai travaillé. Quand il a été terminé, le vide que j'ai ressenti m'a fait prendre conscience que ce bouquin avait été pour moi une espèce d'euphorisant ou du moins de tranquillisant. De plus, celui que j'ai commencé n'est pas, comme la fois précédente, un récit historique. C'est un sujet contemporain et par lequel je me sens concerné. Bien sûr, je l'écris essentiellement pour moi : ça peut paraître absurde, mais tant pis.

Nous avons vite changé de conversation. Odile me disait autrefois : « Tu sais que si tu t'ennuies dans ton village, tu peux venir quand tu veux. Je suis toujours disponible ou je peux me rendre disponible. » Elle ne me le dit plus, bien sûr... Elle m'interroge sur moi mais me parle peu d'elle. Et moi je ne lui demande pas si son aventure continue avec Mona et avec Stéphane...

Mon silence lui apparaî-t-il comme une sorte de reproche muet (même si je n'ai rien à lui « reprocher » au sens strict du mot) ? Dois-je interpréter le sien comme une preuve de discrétion ? Je le suppose. Si elle me racontait ses soirées avec Stéphane et Mona (et le copain de Stéphane), ce serait une forme de goujaterie insupportable. Autre question que je me pose de temps en temps : est-ce que j'aime encore Odile ? Paradoxalement, je réponds oui. Bien sûr, pour l'essentiel, c'est la sexualité qui faisait notre entente. Maintenant que ma vie sexuelle est terminée, je devrais logiquement me sentir éloigné d'elle. Ce n'est pourtant pas le cas. *La logique n'est pas ce qui règle l'amour*, comme disait Molière. Et nous avons tant de souvenirs communs !

L'été dernier, j'ai reçu un mail de Yutaka m'annonçant que son mariage serait célébré au printemps prochain et qu'il nous inviterait évidemment, Odile et moi, à y assister. Je savais depuis un certain temps déjà qu'il avait trouvé un bon emploi, ainsi que Sonoko, ce qui était la condition qu'il avait toujours mise à la régularisation de leur liaison. Le mariage aurait pu avoir lieu au moins un an plus tôt, m'a-t-il dit, mais il l'avait retardé en raison « *du deuil de sa mère* ». Il m'avait effectivement annoncé par un coup de téléphone, au début de l'année dernière, cette nouvelle qui, sur le moment, m'avait laissé muet de surprise : Nukada, le concubin de Uiko, s'était tué dans un accident de voiture. Voilà qui changeait tout pour elle. Uiko et Nukada avaient fait le choix surprenant de l'union libre, sans mariage officiel, situation banale en Europe mais beaucoup moins au Japon. Assez rare même. A tort ou à raison, ce choix m'étonnait plus venant de Nukada, que je ne connaissais pratiquement pas, certes, mais qui me paraissait plutôt conformiste, que de sa compagne, qui était (ou en tout cas avait été, j'étais bien placé pour le savoir) une femme très libre. En apprenant la nouvelle de son « veuvage », sur le coup, je m'étais dit cyniquement : « Sans ma mutilation, nous aurions peut-être pu renouer, Uiko et moi. » Et quand j'avais annoncé cette nouvelle à Odile, j'avais entendu, à l'autre bout du fil, après quelques mots marquant sa stupeur, un silence prolongé qui me fit penser qu'elle avait dû avoir, elle aussi, la même pensée que moi et qu'elle éprouvait peut-être même de la compassion à l'idée que mon état me condamnait à ne pas pouvoir « profiter » de la situation nouvelle de Uiko. Par contre, pour ce qui est de m'accompagner

de nouveau au Japon pour le mariage, elle me dit, comme je m'y attendais, qu'*a priori* elle y renonçait.

Hier lundi, j'ai eu ma visite de contrôle bi-annuelle chez Cornec. Visite de pure routine, et même franchement inutile : depuis l'ablation de la prostate, mon taux de P.S.A. doit rester inférieur à 0,1. Il l'était : j'avais reçu les résultats de la prise de sang quelques jours avant la visite. Laquelle n'avait donc plus aucun objet. Que se passera-t-il si le P.S.A. s'avise de remonter ? Cornec m'a parlé, je crois, de radiothérapie. Mais pour l'instant le P.S.A. ne remonte pas. J'ai profité de cette visite pour lui dire :

- J'ai lu dans la presse, et une émission à la télé me l'a confirmé, que l'on fait de moins en moins souvent l'ablation de la prostate : ils se fondent, paraît-il, sur la lenteur avec laquelle le cancer évolue quand on atteint un certain âge, pour compter qu'à moins de vivre centenaire,...

Cornec a-t-il pris ma remarque pour un reproche ? Du moins m'a-t-il paru quelque peu agacé et il ne m'a pas laissé terminer ma phrase :

- Je sais cela, me dit-il, mais, vous savez, il ne faut pas toujours écouter ce que dit la télévision. Dans votre cas, je peux vous assurer que, si je ne vous avais pas enlevé la prostate, au bout de quelques années vous auriez été atteint d'un cancer généralisé. Et ce serait même peut-être déjà le cas en ce moment.

Je pensais à cette conversation dans la voiture, en rentrant à Kerilis. Au fond, la question est de savoir s'il vaut mieux mourir eunuque mais bien portant, plutôt que d'avoir conservé sa virilité mais d'être atteint d'un cancer généralisé, c'est-à-dire, au fond, s'il vaut mieux mourir malade ou mourir guéri. Cornec doit se dire (et peut-être, au fond, a-t-il raison) que, quand un type est atteint d'un cancer généralisé, il sacrifierait cent fois sa virilité si ça devait lui permettre de retrouver la santé. Seulement, en ce qui me concerne, si j'ai bien compris ce que disaient les spécialistes, l'autre soir à la télé, si je n'avais pas été opéré, je serais mort avec ma virilité intacte bien avant que mon cancer ne se soit généralisé. C'est justement à cela que Cornec ne semble pas croire... Je ne suis pas sûr qu'il ait raison, mais je ne peux pas être sûr non plus qu'il ait tort... Ce qu'il y a de terrible avec la médecine, c'est qu'alors qu'il s'agit de nous, on est obligé de s'en remettre à d'autres et de leur faire confiance. Si encore la médecine était une science exacte ! Si tous les médecins étaient d'accord entre eux !

Je suis rentré à Kérilis. Au printemps dernier, j'ai fini par faire ce qu'Odile m'avait conseillé il y a déjà longtemps : j'ai engagé une « femme de ménage ». Cette brave Mme Le Du vient du bourg plusieurs heures, trois jours par semaine : elle fait le ménage et la lessive, elle me remplit le frigo et le congélateur, en suivant la liste que je lui donne périodiquement, et elle prépare même quelques plats, ceux que je ne sais pas faire (essentiellement parce que j'ai été trop paresseux jusqu'ici pour apprendre)... La nuit tombait quand je suis arrivé, et le ciel bas n'arrangeait rien : j'ai allumé quelques lampes dans la salle de séjour qui me sert aussi de bureau et de salle à manger, et j'ai également allumé la télévision (C'était l'heure du journal régional sur France 3). Je suis allé dans la cuisine chercher deux assiettes (une plate et une creuse), une cuillère, une fourchette, un couteau, ma serviette, une petite cuillère, et j'ai disposé tout cela sur la table, en face de la télé. Après quoi, je suis retourné dans la cuisine pour faire chauffer dans le micro-ondes le restant de blanquette de veau qu'avait préparée hier Marie-Joséphine Le Du, puis j'ai versé trois louches de potage dans une casserole que j'ai placée sur le gaz après l'avoir allumé. Routine, routine, routine...

## Vendredi 18 octobre.

J'ai de plus en plus de mal à me sortir du lit, le matin, surtout quand commence la mauvaise saison. Le geste difficile, c'est de repousser la couverture. Quand ce geste est fait, je n'ai en général pas trop de mal à me lever puis à faire mes exercices de gym, mais le geste initial exige un effort de volonté de plus en plus dur à accomplir. Et puis faire mon lit, quand je remonte dans ma chambre après le petit déjeuner, c'est devenu une véritable corvée. D'autant que ce lit, il faut qu'il soit fait d'une certaine façon pour que je trouve rapidement le sommeil, le soir, quand je me couche ! Il y a des fois où je me dis que je dois être dépressif, peut-être même que je suis un peu névrosé : j'ai d'ailleurs découvert, en lisant Freud, une névrose dont je souffre incontestablement, si ce qu'il dit est vrai.

Pendant que Mme Le Du vaquait aux tâches domestiques, j'ai passé la matinée à écrire, (c'est à dire à taper sur le clavier de l'ordinateur), quelques pages du roman que j'ai juste commencé et qui, pour l'instant, n'a pas encore de titre. Je l'écris sans grande conviction d'ailleurs, car depuis peu, j'ai une autre idée en tête. Mon problème, au départ, fut de déterminer quel genre de type serait mon personnage : dans un premier temps j'en ai fait un homme dans la force de l'âge, pourvu d'une situation stable dans une entreprise de la région parisienne, marié à une jolie femme, au fond quelqu'un dont personne n'aurait pu prévoir qu'il lui vienne un beau jour l'idée de tout plaquer et de s'évanouir sans prévenir personne. Pour expliquer cette fuite, j'en ai fait mon double, je lui prête mes sentiments, ma lassitude, mon ennui, ma hantise de la routine, mais je ne veux évidemment pas, ni ne peux d'ailleurs, en faire un naïf, comme l'est la pauvre Emma de Flaubert, persuadée qu'elle sera au paradis quand elle arrivera au bout du monde : *« Ils habiteraient une maison basse à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac, et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contemplerait. Cependant sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait : les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots et cela se balançait à l'horizon infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. »* Flaubert, dans ce passage bien connu, s'apitoie sur son Emma, plutôt qu'il ne s'en moque. Il sait bien, lui, que le paradis ne peut être pensé qu'au futur, (ou au passé : c'est alors le « paradis perdu »), mais jamais au présent : nous sommes ainsi faits que nous pouvons rêver du paradis mais jamais y être ; il suffirait que nous y soyons, comme Emma, pour que ce ne soit plus le paradis. Et moi aussi j'ai posé en principe que mon personnage sait d'avance qu'il devra changer de vie et pas seulement de cadre de vie. Il ne peut donc pas seulement s'agir pour lui que le futur décor de sa nouvelle existence soit « paradisiaque », mais qu'il puisse y trouver de nouvelles raisons de vivre.

Et puis, l'idée m'est venue un jour de faire de mon héros ... une héroïne. A tort ou à raison, je me suis dit que l'intrigue serait plus facile à construire. J'ai fait de ce nouveau personnage une jolie femme, très libre, mais « sérieuse », secrétaire de direction, à l'abri du besoin par conséquent mais lassée, elle aussi, de la routine quotidienne, de son compagnon, de son patron, d'une vie sans but, sans imprévu, et finalement décidant, elle aussi, de disparaître sans laisser de trace, non pas pour aller « se promener en gondole » sous les tropiques, ou pour « se balancer en hamac à l'ombre des cocotiers, mais pour changer radicalement de vie et même de personnalité, bien décidée à tirer le meilleur parti de ses charmes, que ce soit en se produisant dans des spectacles érotiques ou en prenant de riches amants, ou les deux, donc à se jeter dans le libertinage, ce qu'elle n'avait encore jamais fait, quitte à s'éclipser à nouveau et à partir tout recommencer autrement ailleurs, très loin, si la nécessité s'en faisait sentir ou si une lubie nouvelle la prenait. J'ai supposé qu'avant de « fuguer », elle s'est renseignée par Internet sur les meilleurs points de chute, voire même qu'elle a

déjà pris quelques contacts sur place. Le contraire, par conséquent d'une fugue improvisée sur un coup de tête.

Ces gens qui « coupent les ponts » ou qui « larguent les amarres » m'intéressent, voire me fascinent, parce qu'il m'arrive de penser à en faire autant. J'ai passé ma vie à bourlinguer d'un continent à l'autre et, quand j'ai vu arriver la fin de ma carrière, il m'a semblé tout naturel de revenir, « *plein d'usage et raison* », dans mon village natal pour y passer ma retraite. J'avais méconnu, ou en tout cas sous-évalué, le vide des jours, des semaines, des saisons, le poids de la solitude, du désœuvrement, de la routine, de l'ennui, de la vieillesse, du moins depuis ma mutilation (que je ne pouvais évidemment pas prévoir à l'époque), avec le sentiment lancinant de l'inutilité de toute vie, sentiment qui s'insinue dans notre tête lentement, silencieusement, irrémédiablement, comme un ver dans un fruit... Et ce n'est pas à mon village que je dois m'en prendre. J'ai assez souvent dit à Odile, et, avant elle, à Simone, que j'aurais pu éprouver les mêmes sentiments en plein Paris, tout comme à New-York ou à Tokyo.

Le temps est détestable : pluie et grand vent. Mais je continue à m'imposer un peu de marche à pied tous les jours : cet après-midi, je me suis emmitouflé dans un grand ciré à capuche, et je suis allé arpenter les falaises du petit promontoire qui marque l'extrémité de la presqu'île. Et puis je suis revenu, j'ai écrit ce journal, et je m'apprête maintenant à préparer la table, face à la télé : deux assiettes, une plate et une creuse, une cuillère, une fourchette, un couteau, ma serviette, une petite cuillère..., etc, etc...

## **Samedi 19 octobre**

J'ai appris hier par *Le Monde* (ou par *Libération*, je ne me souviens plus bien. Je ne les achète plus, ces journaux, je les lis maintenant sur Internet) qu'une exposition a lieu en ce moment à Paris : une rétrospective sur le surréalisme (peintures, collages, montages et « objets » divers.) On peut même y voir ou y revoir, paraît-il, des extraits des premiers films de Bunuel. J'ai pensé y faire un saut, ne serait-ce que pour changer d'air pendant quelques jours. Car si, quand j'étais jeune, je me suis passionné pour le surréalisme, ce n'est plus le cas aujourd'hui : je ne me passionne d'ailleurs plus pour grand chose... Je vais prévenir Odile que je passerai la voir. Ce sera la première visite que je le ferai depuis ma mutilation : nous aurons toujours la possibilité de bavarder, à défaut de pouvoir faire autre chose...

Le mois dernier, en surfant sur la toile, j'avais découvert l'histoire d'un voyageur du XVIII<sup>e</sup> siècle dont je n'avais jamais entendu parler : un certain François de Pagès, infiniment moins connu que Bougainville ou La Pérouse, mais peut-être plus fascinant : ce marin de « la Royale » ( il avait 27 ans et avait le grade d'enseigne de vaisseau) était officier sur un des navires de l'escadre qui avait été envoyée à « St Domingue », c'est-à-dire à Haïti, pour assurer la sécurité dans la mer des Antilles. Pagès s'ennuyait ferme, déprimé par la monotonie du service. Pour lui aussi sans doute, la vraie vie était ailleurs. Il se présente comme un explorateur et assure que son intention était de « *chercher les passages du Nord* » et de découvrir « *les mœurs et les manières de vivre des peuples du Nord* ». Mais on peut en douter. D'abord parce que le passage du Nord avait déjà été découvert (par Béring) et surtout parce qu'il semble n'avoir pas vraiment cherché, quand, plus tard, il aurait pu le faire, à réaliser son projet, c'est-à-dire à gagner la Chine et, de là, la Mandchourie puis le Kamchatka et l'extrémité du continent asiatique, face à l'Alaska. Au moment de son arrivée dans l'archipel philippin, il dit bien, et même par deux fois, qu'il avait l'intention de gagner Canton. Mais, comme le seul navire à quitter Manille était « *celui qui était destiné pour Batavia* », il se décida à en profiter. Et effectivement, c'est pour Batavia, l'actuelle Jakarta, capitale de l'Indonésie

qu'il s'est embarqué, puis, de là, pour l'Inde. Oubliés les peuples du Nord ! Son vrai but, à lui aussi, devait probablement être tout simplement de *partir*, ou, comme dit Mallarmé, de *fuir, là-bas fuir* ...

Et c'est ce qu'il fit en 1767 : alors que son navire faisait escale dans un port du pays qui est devenu aujourd'hui Haïti, il déserta. Ni plus ni moins ! Une vraie rupture, celle-là, sans retour possible. Le voilà libre, mais dans l'illégalité, passible du Conseil de guerre, donc condamné à l'anonymat, seul et sans ressources. Il s'embarque sur un bateau français en partance pour la Nouvelle Orléans. Et c'est là que va commencer son incroyable Tour du Monde qui durera près de quatre ans : le Texas, encore « sauvage » à l'époque, parcouru à pied ou à cheval, et puis le Mexique, les Philippines, Java, l'Inde... Débarquement à Bassora, dans l'Irak actuel, traversée des déserts du Moyen-Orient à dos de chameau jusqu'à Beyrouth, retour à Marseille enfin, (en 71) après d'ultimes étapes à Rhodes et à Tunis.

On pourrait croire qu'il en avait assez connu, après cela, des « ailleurs ». Eh bien, pas du tout ! Il n'a qu'une idée en tête : *repartir* ! C'était le moment (1773) où Kerguelen, dont les supercheries n'avaient pas encore été démasquées, préparait son second voyage vers le grand Sud et constituait son équipage : Pagès (qui a réussi à décrocher sa réintégration dans la « Royale » et même de l'avancement !), va en être, bien entendu. Il ne semble pas avoir beaucoup apprécié le chef de l'expédition, dont il ne cite jamais le nom (il faut dire qu'au moment où il rédigera le récit de ses aventures, Kerguelen aura été condamné aux arrêts à la forteresse de Saumur) mais enfin, cette expédition, il en a fait partie : « colonie du Cap » (l'Afrique du Sud actuelle), les Mascareignes, les Kerguelen, les quarantièmes rugissants, Madagascar... En est-ce assez, cette fois ? Pas encore. Rentré en France, il obtient de s'embarquer (en 76) sur un baleinier hollandais en partance pour le pôle Nord ! Après le grand Sud, le grand Nord s'imposait, de toute évidence. Et comme son bateau sera bloqué un moment par les glaces au large du Spitzberg, il aura tout le temps de découvrir la banquise : une expérience qui lui manquait. Seulement cette fois, de retour en France après avoir aperçu l'Islande et le Groenland, sa santé s'est dégradée (il y a de quoi), mais le voilà presque célèbre : en 80, il entreprend le récit de ses aventures et en 82 (l'année où paraît son livre qui, malheureusement, n'est pas un chef d'œuvre littéraire), il parvient à faire valoir ses droits à la retraite.

Pas question pour autant de rester banalement « *vivre entre ses parents le reste de son âge* » : le besoin d'« ailleurs » continue à le travailler et il repart. Où ? A « St Domingue » (Haïti), où tout avait commencé quinze ans plus tôt, où il s'installe comme planteur et où il se marie et devient père de famille : il y finira sa vie tristement, dix ans plus tard, massacré par des esclaves révoltés. Une fin qu'il ne méritait pas : cet homme des Lumières, dans doute influencé par Diderot et Rousseau, ne cesse, dans son récit, de dire tout le bien qu'il pense des peuples soi-disant « sauvages » et la supériorité qu'il leur reconnaît sur les « civilisés » que nous prétendons être. Et partout où il passe, ce sont les gens, leurs mœurs, leurs croyances et leurs conditions de vie qui l'intéressent, qu'il observe et qu'il décrit.

Grâce à Internet, une fois de plus, j'ai appris que la Bibliothèque universitaire de Nantes, où j'ai toujours une carte de lecteur, possédait les deux volumes du livre de Pagès, et je me suis empressé d'y faire un aller et retour. Il y a deux semaines de cela. J'ai réussi non sans mal à photocopier ces deux volumes (qui sont d'époque et donc exclus du prêt) et, depuis, je les lis et relis, avec, en tête, l'idée que ce héros, historique et authentique, pourrait peut-être prendre avantageusement la place de mon héroïne imaginaire et fictive, autrement dit qu'au lieu d'un roman, je pourrais m'atteler à une biographie. Le thème en serait le même : le besoin de fuir, de changer, d'aller voir si, au-delà de l'horizon, il ne serait pas possible, par hasard, de trouver la vraie vie... Je risquerais certes de prêter à mon personnage une psychologie qui n'était peut-être pas tout-à-fait la sienne, mais tant pis : ça ferait une biographie un peu romancée, voilà tout. C'est ce qu'ont fait bien des auteurs, par exemple André Maurois dans *Ariel ou la vie de Shelley*. En tout cas, il y a, dans la vie de mon héros, deux moments qui m'intéressent particulièrement : le début et la fin. Ce

qui s'est passé dans sa tête pendant les mois ou les semaines qui ont précédé sa désertion, et puis pendant les années de sa retraite sur sa plantation, à « St Domingue », une fois son aventure achevée, racontée, publiée, finie ... Comment peut-on tourner une page pareille ? Comment peut-on ne pas perdre la raison quand, après avoir vécu une telle vie, on n'a plus rien d'autre à faire que d'attendre la mort ? Bien sûr, cette biographie me demanderait beaucoup de travail de recherche, en particulier sur la géographie et l'histoire des pays que Pagès a traversés (car je suis loin de les connaître tous), mais ce n'est pas de nature à me rebuter, bien au contraire.

### **Dimanche 20 octobre.**

J'ai téléphoné à Odile : je lui ai dit que je passerais la voir mercredi dans la soirée, mais que je ne resterais pas : « Compte tenu de mon état, lui ai-je dit, j'irai dormir à l'hôtel. Ca vaudra mieux, pour l'un comme pour l'autre. » Comme je m'y attendais, elle m'a réprimandé :

- Veux-tu bien te taire ! m'a-t-elle répondu. Je te préparerai la chambre d'ami, si tu ne veux pas que nous couchions ensemble.
- Coucher ensemble, ce serait dur, tu sais, surtout pour moi...
- On en reparlera, a-t-elle conclu. A mercredi.

### **Dimanche 27 octobre.**

C'est bien mercredi soir que je suis arrivé chez Odile. Elle était rentrée car il était assez tard. La nuit, en tout cas, était tombée. Quand elle m'a ouvert la porte, c'est avec une sorte de surprise que j'ai revu cet appartement où j'ai si souvent été si heureux. Rien n'y avait changé et Odile était toujours aussi belle.

- Eh bien, me dit-elle, te revoilà ! Je commençais à croire que tu m'oubliais !

Je l'ai embrassée sur les deux joues et c'est elle qui a écrasé ses lèvres sur les miennes. Ca ne m'a rien fait, bien entendu.

- Alors, reprit Odile, où en es-tu ?
- Que veux-tu que je te dise ? On finit par s'habituer à tout... Mais quand même, j'ai pris un sacré coup de vieux !
- Ca ne se voit presque pas, tu sais... Allez, asseyons-nous. Mais pas longtemps, car j'ai fait une réservation dans un restaurant et je leur ai dit qu'on arriverait vers 7 h. 30... Alors, comme ça, reprit-elle quand nous eûmes pris place sur le canapé, tu t'es remis à écrire ? Moi je trouve ça formidable et, contrairement à ce que tu dis, ça me semble prouver que tu n'as pas du tout « pris un coup de vieux ». De quoi est-il question dans ton bouquin, cette fois ?

Elle parlait, elle parlait, comme si elle voulait à tout prix empêcher que le silence ne s'installe entre nous, et surtout éviter que la conversation ne se fixe sur mon « coup de vieux » et surtout sur les causes de ce coup de vieux. Et finalement elle avait peut-être raison. Comme toujours. Je lui ai raconté l'histoire de ma fugueuse et, dans la foulée, quelques-uns des récits d'*Ailleurs le bonheur* Et puis, pendant que j'y étais, je lui ai parlé de Pagès.

- Je me demande, lui dis-je, si je ne vais pas raconter son histoire plutôt que celle de ma fugueuse. Après tout, lui aussi, il a fugué...
- Est-ce que je peux te demander pourquoi tu t'intéresses subitement à tous ces gens qui « fuguent », comme tu dis ?



- Bonne question. Je crois que la raison, (accroche-toi bien), c'est qu'il m'arrive parfois de penser à en faire autant.

- A fuguer ? Et tu partirais...où ?

- Aucune idée. *Ailleurs*. N'importe où : « *Fuir, là-bas, fuir, je sens que des oiseaux sont ivres* ». Quand Mallarmé écrit ce vers, *là-bas* ne désigne aucun lieu précis. Même chose chez Baudelaire : « *Aller là-bas vivre ensemble...* » *Là-bas* signifie *ailleurs*. Ce n'est pas l'endroit où l'on part qui importe. Du reste l'objectif de tous ces gens qui fuguent, c'est de changer de vie et pas seulement de cadre de vie.

- Dans le cas d'une personne comme toi, d'un retraité, je ne vois pas bien ce que peut signifier « changer de vie ».

- Bien sûr. Mais ça, il ne peut être question de le décider à l'avance, du moins en détail : si la suite est déjà connue, ce n'est plus la peine de fuguer.

Odile me donnait l'impression d'être presque inquiète en m'écoutant. Je veux dire : inquiète pour ma santé mentale.

- Enfin, finit-elle par dire en soupirant, si tu pars et si, dans ce que tu appelles ton « *ailleurs* », tu te déplaies autant que dans ton village, tu pourras toujours revenir.

- C'est justement cette possibilité que je dois m'interdire. Si je me décide à « fuguer », il faudra que ce soit une vraie rupture, pas un simple voyage: il faudra donc que je brûle mes vaisseaux, que je m'interdise toute possibilité de retour.

- En quoi faisant ?

- J'y réfléchis... Peut-être par exemple, en... vendant ma maison.

Elle m'a regardé sans chercher à dissimuler sa stupeur :

- Ca, me dit-elle, ce serait de la folie. J'espère que tu vas réfléchir posément avant de prendre une décision pareille.

Elle s'est levée : il était l'heure de descendre et de partir au restaurant. Odile en a profité pour changer de conversation qu'elle a mise sur des sujets sans grande importance. Le restaurant où elle avait fait sa réservation était celui où nous avions dîné, un soir, avec son amie, employée dans la maison d'édition qui a refusé mon premier livre, et le mari de cette dernière. Dès que nous fûmes placés, Odile, qui avait dû se faire sa petite liste des sujets de conversation possibles, me dit :

- Pour changer de sujet, parle-moi de Yutaka.

- Pas de nouvelles depuis son invitation à assister à son mariage.

- Ce mariage, c'est bien dans six mois ?

- A peu près. Il m'a dit : « Au printemps ». Tu renonces toujours à m'accompagner ?

- *A priori*, oui.

- *A priori* ou c'est sûr ? Si je te pose la question c'est parce qu'il va falloir que je fasse une réservation sur un vol à tarif réduit, comme la dernière fois, et il faut que je sache si je réserve un ou deux billets.

- Disons que, compte tenu de la date, tu peux considérer comme sûr que je n'irai pas.

- Il faudra quand même que tu m'aides pour le cadeau. En tant que femme, tu sens mieux que moi ce que je pourrais leur offrir.

- Il faudrait savoir si, là-bas comme ici, les futurs mariés déposent des « listes de mariage », des listes de produits (vaisselle, électroménager, etc...) qu'ils souhaitent recevoir sous forme de cadeaux.

- Je vais le demander à Yutaka. Ca me fournira un prétexte pour lui téléphoner ou pour lui envoyer un mail.

J'avais l'impression que nous cherchions seulement, l'un et l'autre, à nous dire quelque chose pour éviter qu'un silence pesant ne s'installe entre nous. Des conversations comme celle que nous avons depuis mon arrivée chez elle, entre elle et moi je n'y étais pas habitué. Mais j'étais autant qu'elle responsable de cette banalité. La seule question qui aurait pu nous faire revenir à

l'essentiel, ç'aurait été : pourquoi renonces-tu à m'accompagner au Japon ? Et cette question-là, je ne la lui avais pas posée. Peut-être parce que je craignais d'entendre sa réponse, si elle m'avait dit la vérité... Et elle, de son côté, ne m'avait pas parlé de Uiko, seul sujet auquel elle devait penser.

Quand nous fûmes revenus chez elle, elle me dit :

- Et... sur... la sexualité, où en es-tu ?
- Pas de changement. Sauf, repris-je après un silence, que j'ai pris l'habitude de « me toucher », comme on disait autrefois.
- Et... tu y trouves du plaisir ?
- Comme il ne peut pas y avoir d'éjaculation ni même de véritable érection, ça ne peut évidemment procurer qu'une caricature d'orgasme, qui se produit d'ailleurs très rarement. Mais, que veux-tu, il faut bien que je fasse avec.
- Il m'arrive à moi aussi, de temps en temps, de me masturber.
- Toi ?
- Ca t'étonne ? Sais-tu que (C'est Mona qui me l'a dit : elle l'a appris par Internet) 85% des femmes se masturbent, en additionnant celles qui le font régulièrement et les autres, les « occasionnelles ».
- Peut-être bien, mais toi, tu as ton... Comment s'appelle-t-il déjà ?
- Ah ! Stéphane ? Oui mais Stéphane, tu sais, je ne le vois que de temps en temps. Le plus souvent, je me couche seule le soir et je me réveille seule le matin. D'ailleurs parmi les 85% de femmes qui « se touchent », comme tu dis, il y en a beaucoup qui vivent en couple. Simplement, elles ne sont pas en couple dans leur salle de bain, par exemple. Il nous arrive aussi de faire cela ensemble, Mona et moi.

Elle s'approcha de moi, colla de nouveau sa bouche sur la mienne et me dit :

- On pourrait le faire ensemble, ce soir, si tu voulais...

Nous l'avons fait. Chacun de nous deux a aidé l'autre à le faire, après lui avoir montré comment il le faisait. Et Odile (comme moi d'ailleurs) y a pris plaisir : « C'est mieux avec un homme qu'avec une femme », m'a-t-elle dit. Du coup, elle a tenu à ce que je ne fasse pas chambre à part. Et c'est un fait que ces jeux sexuels hors norme nous avaient rapprochés et que nous nous étions retrouvés presque tels que nous étions autrefois, avant ma mutilation, quand nous étions amants. Une fois que nous avons été allongés l'un à côté de l'autre et la lumière éteinte, Odile m'a parlé de Uiko :

- Que feras-tu si elle te fait des avances ? m'a-t-elle demandé.
  - Tu te souviens d'elle ! Elle était complètement coincée : ce n'était plus la femme que j'avais connue vingt ans plus tôt. Et maintenant, en plus, elle est en deuil de son mec. Ca m'étonnerait vraiment qu'elle me fasse des « avances ».
  - Peut-être, mais il faut tout prévoir. D'autant que maintenant, (tu le dis toi-même), elle est seule. Si elle t'en fait, des avances, quelle sera ta réponse ?
  - Que veux-tu que je fasse ? Je lui dirai la vérité : que pourrais-je faire d'autre ?
- Avant que le sommeil ne s'empare de nous, je lui ai demandé à mon tour :
- Ta Mona, elle organise toujours des partouses ?
  - Une fois par an, seulement, le soir du 31 décembre.
  - Toujours les douze coups de minuit ?
  - Toujours.
  - Ah, c'est beau d'être jeune ... Vous avez bien raison d'en profiter !
  - Oh, tu sais, la première fois, c'est excitant. Ensuite...
  - Ca l'est moins ?
  - Surtout quand ce sont toujours à peu près les mêmes personnes qu'on y retrouve...

Le lendemain jeudi, je suis allé voir mon expo : c'est quand même pour cela que j'étais venu. En principe du moins. Le soir, Odile a voulu que nous recommencions notre exercice de la veille, mais, pour moi, deux soirs consécutifs, je n'en avais pas envie. Elle m'a donc demandé de rester un jour de plus et j'en ai profité pour aller visiter, vendredi, deux musées que je ne connaissais pas : Guimet et Carnavalet, et, vendredi soir, je n'avais plus de prétexte pour refuser de rejoindre à nos jeux sexuels. Je n'aurais d'ailleurs pas eu l'idée, cette fois, de chercher un prétexte pour ne pas le faire... Et puis enfin, hier matin samedi, j'ai pris le train et je suis rentré en Bretagne.

### **Vendredi 1<sup>o</sup> novembre.**

Il fait un temps de Toussaint, tous ces jours-ci. Normal : aujourd'hui, c'était la Toussaint. Ce matin, je suis allé, comme tous les ans, fleurir la tombe familiale au cimetière, donc au bourg de Marzal, puis je me suis payé un déjeuner dans un restaurant du port du Couédic. Après quoi je suis rentré à pied, comme j'étais parti, en suivant les sentiers côtiers. En quittant le Couédic, je suis passé, tout près de là, par l'ancien village de Penvern dont toutes les maisons, comme celles de Kerilis, refaites à neuf, sont devenues des résidences secondaires, et où se trouve l'Agence Immobilière Mahé : je trouve sans arrêt dans ma boîte des lettres de cette agence me proposant une évaluation de mon « bien », comme ils disent, ou même m'invitant à faire appel à eux si par hasard je souhaitais le vendre, ce « bien ». Et ça m'a fait penser à ce que m'a dit Odile, à Paris, quand je lui ai parlé de vendre ma maison : « J'espère que tu vas réfléchir posément avant de faire une folie pareille »...

Elle a raison, bien sûr, mais moi je n'ai pas tort non plus : « folie » certes. Mais si je ne m'interdis pas toute possibilité de retour, mon éventuel départ risque bien de n'être qu'un voyage de plus, comme j'en ai déjà tant fait. Or « *fuir, là-bas, fuir* », ce n'est pas partir faire du tourisme. C'est larguer les amarres définitivement. C'est imiter Rimbaud, pas Chateaubriand... Evidemment, Rimbaud avait à peine 20 ans et moi j'en ai 68 : c'est ce que me dirait sans doute Odile, devenue l'incarnation de la Sagesse. (Ca me fait tout drôle d'écrire ça)... En tout cas, je peux être sûr d'une chose : si je me décide à faire ce qu'elle appelle ma « folie », je n'aurai pas de mal à vendre ma maison. Et cher, probablement, si j'en juge par les prix que je vois affichés dans les vitrines des agences. J'aurai donc une assez bonne réserve si je me décide à « fuguer ».

### **Dimanche 3 novembre**

Je viens de relire ce que j'écrivais avant-hier : « *Si je ne m'interdis pas toute possibilité de retour...* ». Ca sous-entend que, si je ne m'ôte pas cette possibilité, je pourrais être tenté de revenir. Mais alors, si je suis contraint de « m'interdire » tout espoir de retour, c'est que mon départ devient une espèce de devoir que je m'impose. Et dans ce cas, je suis bien obligé de me demander : ce départ a-t-il encore un sens ?

Quand je lis les récits de *Ailleurs le bonheur*, je constate qu'aucun des « fugueurs » n'a hésité et n'a même eu à se poser la question : partir ou pas ? Pour tous, en tout cas pour tous ceux qui ont soigneusement préparé leur fugue (car certains sont partis sur un brusque coup de tête), la rupture s'imposait comme un besoin irrésistible. Une rupture que tout le monde autour d'eux, s'ils en avaient parlé, aurait sûrement jugée insensée, comme Odile l'a fait, l'autre jour quand je lui ai dit ce que j'avais en tête. Pagès, dans son livre, se garde évidemment bien de parler de sa désertion en 1767, au Cap Haïtien, mais moi j'en parlerai, et même longuement, si je me décide à raconter sa

vie : il faudra bien que j'en parle et donc que j'explique, ou du moins que j'imagine, ce qui a pu se passer dans son crane pour qu'il en vienne à prendre cette décision irrévocable qu'il ne semble d'ailleurs avoir jamais regrettée par la suite, même dans les moments les plus difficiles de son Tour du Monde. Décision qui signifiait : rupture définitive, puisqu'elle le rendait passible du Conseil de guerre. Il ne pouvait plus ensuite que disparaître et se rendre introuvable, à défaut de se faire oublier. Il a bien, lui, ce jour-là, « brûlé ses vaisseaux ». Tandis que moi, si je dois me « botter les fesses » pour partir, il vaut mieux que je reste.

## **Mardi 5 novembre**

Ce matin, j'ai trouvé un mail de Yutaka. La date du mariage est fixée : ce sera le 3 avril. Je vais lui répondre que je prends mes dispositions pour y être. Il va falloir que je lui pose la question de l'éventuelle « liste de mariage » dont m'a parlé Odile. Et puis il va bien falloir que je lui dise aussi que je serai seul, donc qu'Odile ne m'accompagnera pas. Quelle raison vais-je bien pouvoir trouver ? Il ne faut pas qu'il puisse penser que j'ai rompu avec elle : ça pourrait lui faire croire que je veux renouer avec Uiko, qui est maintenant seule, et Uiko pourrait le croire également. Je me demande si le mieux ne serait pas de lui avouer (de leur avouer, à lui et à sa mère) la vérité sur ma mutilation. L'ennui, c'est qu'ils risquent de conclure que, si Odile ne m'accompagne pas, c'est parce qu'elle m'a rejeté en raison, justement, de cette mutilation, et donc de mal la juger, ce qui serait injuste. Je n'ai pas été surpris qu'elle ne vienne pas : autant que je me souvienne (mais je me trompe peut-être), la dernière fois, quand nous sommes allés aux fiançailles, et bien qu'elle eût beaucoup aimé le Japon, elle m'avait laissé entendre qu'elle n'envisageait pas d'y retourner pour le mariage. En tout cas, elle me l'a dit ouvertement au téléphone en août dernier quand je lui ai dit que Yutaka m'avait annoncé son mariage. Et je ne peux pas lui reprocher de ne pas m'accompagner : nous ne sommes plus grand chose l'un pour l'autre. Nous avons été amants mais nous ne le sommes plus. C'est comme ça. J'ai pensé lui téléphoner pour lui faire dire pour quelles raisons elle ne m'accompagnera pas, mais elle pourrait mal le prendre. Je ferais peut-être mieux de lui parler du mail de Yutaka et lui demander quels prétextes je peux à son avis lui donner pour expliquer que j'aille seul à son mariage.

Cet après-midi, en me promenant sur les sentiers côtiers, j'ai pensé à mes projets littéraires et je suis arrivé à la conclusion qu'il est préférable que je m'attelle à la biographie de Pagès. Contrairement à ma fugueuse, cette vie va me fournir un scénario irrécusable, puisqu'il sera historique. Et puis elle va m'occuper : je vais avoir à me renseigner sur une foule de choses, depuis la technique de la marine à voile jusqu'aux tribus indiennes du Texas au XVIII<sup>e</sup> s., depuis le scorbut et les maladies tropicales avant la médecine moderne, jusqu'à la situation du Moyen-Orient au temps des Turcs. Et puis, après tout, si cette biographie est réussie, il n'est pas complètement impossible qu'elle intéresse un éditeur... Cela m'étonnerait, certes, mais on ne sait jamais. J'ai décidé de commencer à faire une liste des premières recherches à entreprendre.

Enfin ce soir, à la maison, j'ai appelé Odile à l'heure où j'ai pensé qu'elle pourrait être rentrée. Je lui ai parlé du mail de Yutaka et je lui ai posé directement la question :

- A ton avis, quelle raison puis-je lui donner pour expliquer que j'y aille seul ?

Je m'attendais à un silence plus ou moins embarrassé, mais pas du tout. Elle m'a répondu tout de suite et sur le ton le plus naturel :

- Mais il n'y a aucun problème. Tu lui dis la vérité, tout simplement : en avril, je travaille. Pour t'accompagner, il faudrait que je prenne une semaine de congés exceptionnelle, que je ne serais

d'ailleurs pas sure d'obtenir car elle désorganiserait le service ici : mon patron, lui, serait au boulot et, sans me donner plus d'importance que je n'en ai, il aurait sans doute un peu de mal, de même que le reste du « *staff* », à se passer de ma présence.

- Très bien. Je n'y avais pas pensé, mais en effet : ça peut très bien se défendre. Je vais dire ça à Yutaka.

- Mais c'est la vérité. A quoi avais-tu donc pensé ?

- Pour tout te dire, je n'ai pas été surpris que tu ne m'accompagnes pas, mais je pensais que la vraie raison, c'est que... nous ne sommes plus vraiment ensemble.

- Qu'est-ce que tu me racontes là ? Nous sommes toujours ensemble ! En tout cas, nous ne le sommes pas moins qu'il y a trois ans. Ou, si tu préfères, il y a trois ans, quand Yutaka est passé te voir, chez toi, nous n'étions pas plus ensemble que maintenant. J'étais là-bas quand il est venu, mais c'est un peu par hasard : j'y étais uniquement parce que c'étaient les vacances. Tu le lui as dit, d'ailleurs, je m'en souviens. Tu vivais en Bretagne, moi dans la région parisienne, on se voyait de temps en temps... Eh bien, ça continue, voilà tout.

- Il y a quand même des différences, tu ne trouves pas ?

- Sans doute, mais personne n'en sait rien et n'a d'ailleurs à le savoir. Suppose que nous soyons mariés : les suites de ton opération n'y auraient rien changé : nous serions toujours mari et femme.

- Mais, si nous étions mariés, tu viendrais au mariage de Yutaka.

- Pas du tout, et pour les mêmes raisons que je t'ai dites. Si nous étions mariés, la seule différence c'est que nous vivrions peut-être ensemble, sans doute ici, en attendant que je sois à la retraite, c'est tout...

Cette conversation m'a tellement surpris que je n'ai rien trouvé à répondre. Et puis, en y réfléchissant, je me suis dit qu'au fond il se pourrait bien qu'elle m'ait dit la vérité et qu'elle ait raison. Et si tous les torts étaient de mon côté ? Si j'allais plus souvent la voir à Paris, nous ne nous rencontrerions pas moins fréquemment qu'autrefois. Si j'ai passé seul la plus grande partie des deux derniers étés, c'est peut-être parce que je ne lui ai proposé aucune sortie. Et la dernière fois que nous nous sommes vus, elle m'a paru aussi affectueuse qu'avant. J'en suis toujours resté à l'idée que, depuis ma mutilation, tout est fini entre nous : après tout, il est possible que je me sois trompé.

## **Mercredi 6 novembre**

Je suis passé à l'agence Mahé. J'avais pris un de leurs papiers trouvés dans ma boîte aux lettres et où ils me proposaient une évaluation gratuite de ma maison. Ils m'ont demandé, comme je m'y attendais, si j'envisageais de la vendre et j'ai répondu évasivement.

- C'est que, m'a dit le type qui m'a reçu, si nous faisons cette évaluation, (gratuite, je vous le rappelle), nous vous demanderons de nous confier la vente de votre bien, si vous vous décidez à le vendre.

Je lui ai répondu que ça ne me posait aucun problème, ce qui est vrai, et il m'a proposé la date de mardi prochain 12 novembre pour la visite de la maison en vue d'en évaluer le prix.

Je ne risque rien à faire faire cette évaluation. Que je décide de vendre la maison ou pas, il est toujours intéressant pour moi d'en connaître la valeur. Il reste que je vais avoir à décider si je la vends ou non, c'est-à-dire en somme si je « fugue » ou pas. Car si je « fugue », je continue à penser que je dois m'interdire toute possibilité de retour, même si c'est une « folie », comme me le dit Odile. Et plus j'y pense, plus j'en arrive à la conclusion que cette fugue n'a de sens que si elle s'impose à moi, comme elle s'est imposée à toutes les personnes citées dans *Ailleurs le bonheur*, donc si je ne me supporte plus à Kerilis.

## Mardi 12 novembre

Ce matin, comme convenu, l'Agence Mahé est venue faire l'évaluation de la maison. Le type qui est passé n'est pas celui que j'avais vu à leur bureau la semaine dernière, mais il était très bien et avait l'air compétent. Il a visité attentivement toutes les pièces ainsi que la cour, un élément très important, m'a-t-il dit. Cette cour est peut-être d'ailleurs effectivement ce qu'il y a de plus agréable dans cette maison. L'été, quand j'y déjeune, je ne lasse pas de regarder, par-dessus le mur de granit qui la clôture, les pignons des jolies maisons anciennes, typiquement bretonnes, dont certaines en pierres de taille. Le type a pris note de tous les équipements de la cuisine et de la salle de bain, a examiné les convecteurs un par un, leur taille et leur emplacement, s'est enquis de la date de la restauration de la maison et en particulier de la toiture, puis il s'est plongé dans ses notes où se trouvaient entre autres choses, les prix auxquels ont été vendues, depuis quelques années, certaines maisons du village, à peu près équivalentes à la mienne, par exemple celle des Madec, en face. Finalement, il m'a dit :

- Il va falloir que j'étudie tout ça d'un peu plus près, mais à vue de nez, vous devez pouvoir en tirer autour de 300.000 euros. Il faudra donc en demander un peu plus si vous voulez ne pas descendre au-dessous de cette somme. 320000 par exemple

J'ai été estomaqué : je savais que l'immobilier se portait bien dans la presque île mais tout de même, je ne m'attendais pas à un prix pareil.

- Je vous avoue, lui ai-je dit, que je suis surpris qu'une construction comme celle-ci qui, certes, a été refaite à neuf il n'y a pas longtemps mais dont les murs, d'après ce que j'en sais, datent quand même du XIX<sup>e</sup> s., peut-être même avant, atteigne des prix pareils.

- La date de construction ne fait pas baisser les prix, vous savez, m'a-t-il répondu. Regardez la maison où se trouvait l'ancien bistrot, sur la place du village. Elle date de 1635 (c'est écrit dessus). Eh bien elle s'est vendue autour de 340.000 euros. Elle est sans doute mieux située que la vôtre (encore que, les soirs où il y a un *fest-noz* sur la place, ils ne doivent pas beaucoup dormir de la nuit), mais intérieurement la vôtre est plus logeable. Que voulez-vous ? C'est la loi du marché : le Golfe est très tendance en ce moment, et la voile est à la mode : les prix s'envolent, c'est aussi simple que ça.

- En somme, si je me décide à vendre, vous n'aurez pas de mal à me trouver un acquéreur ?

- Ecoutez : nous avons dans nos papiers une liste de gens qui n'attendent qu'une chose : qu'une maison soit à vendre dans un des anciens villages de la commune. Des Nantais, des Rennais, des Parisiens (surtout des Parisiens) : ici, c'est un peu moins cher qu'à Port-Cado, qu'à Keravelo ou qu'autour du Couédic, et moins cher que du neuf, bien sûr, d'autant qu'il n'y a plus beaucoup de terrains disponibles dans la commune. Nous avons promis à ces personnes de les prévenir dès qu'une occasion se présentera. Si vous vous décidez à vendre, on vous amène au moins trois acquéreurs dès le lendemain. Vous pensez vendre ?

- Peut-être... J'envisage ...de m'installer... dans la région parisienne.

- Ah, là-bas, ne vous attendez quand même pas à trouver pour le même prix l'équivalent de ce que vous avez ici !

- J'en suis bien conscient : il faudra que je me contente d'un petit appartement. Et assez loin du centre, probablement.

Cet après-midi, je suis allé arpenter les chemins creux en ruminant ce que cette visite m'avait appris. 300.000 euros ! Il va falloir que je place cet argent avant de partir. Placement sans risque, bien sûr. Je serai un fugueur de luxe à la différence de mon pauvre Pagès qui n'avait pas un sou et qui a dû parfois se faire embaucher comme homme de peine sur les bateaux où il s'est embarqué. De plus, je continuerai à toucher ma pension tous les mois. Et puis, j'ai quand même mis un peu d'argent de côté, depuis que je suis à la retraite. Les gens raisonnables me diraient sans doute que

bouffer son capital de cette façon n'est pas sérieux. Mais est-il sérieux de thésauriser à 68 ans, alors que je suis seul et que personne (pas même Yutaka probablement) n'attend mon héritage ?

A propos de Yutaka, j'ai soudain pensé (comment avais-je pu ne pas le faire plus tôt ?) qu'il était absurde, si je me décide à fuguer, d'aller à Tokyo pour le mariage, puis de revenir ici pour repartir ensuite, et cette fois définitivement. Autrement dit, si je fugue, il faudra que ce soit au départ de Tokyo et non de Kerilis. Et il faudra que je ne mette personne au courant de mon projet, ni en France ni au Japon. Disparaître de la circulation. Comme les fugueurs d' *Ailleurs le bonheur*. Sinon, si l'on peut à tout moment me joindre dans ma nouvelle « résidence », ce n'est plus une fugue. Il me reste à décider où je vais aller m'installer et surtout ce que je vais y faire, puisque, comme je l'ai dit à Odile, le but principal d'une fugue, c'est de changer de vie et pas seulement de cadre de vie.

## **Vendredi 15 novembre**

Je reviens de Nantes où je suis allé à la B.U. chercher de nouveaux documents sur des questions techniques que je me pose à propos des différentes expéditions de Pagès dont les aventures commencent à me passionner. Sur l'histoire et la géographie des régions et pays qu'il a traversés, je me suis aperçu que je peux trouver les renseignements dont j'aurai besoin sur Internet. C'est d'ailleurs en grande partie vrai aussi pour ce que j'appelle les « points techniques ». Il va être bientôt possible de se passer de bibliothèques, de même que, quand tout le monde sera connecté, on pourra se passer de facteurs (qui ont d'ailleurs déjà beaucoup moins de courrier qu'autrefois à distribuer).

Sur la route du retour, il m'est subitement venu une idée que je note tout de suite car, si je la réalise, c'est à partir d'aujourd'hui que le cours de ma vie aura changé. Je me suis dit : Pourquoi ne pas refaire les pérégrinations successives de Pagès ? Si à son Tour du monde de 1767/71, j'ajoute ses deux autres voyages, celui de 73/74 (dans le grand Sud) et celui de 76 (dans le grand Nord), sans parler de son installation finale à St Domingue, j'en ai pour des années. Quand j'aurai fini, je me sentirai sans doute trop vieux pour continuer à bourlinguer. J'aurai probablement envie, moi aussi, comme il l'a eue, de poser mes valises. Et, pourquoi pas ?, de les poser là où il a posé les siennes : à « St Domingue », c'est-à-dire, d'après ce que je crois savoir, à Haïti, pays que les colonisateurs français appelaient St Domingue avant la Révolution. Je finirai donc ma vie dans un cadre digne des rêveries romantiques de la pauvre Emma de Flaubert, puisque, si Haïti est aujourd'hui un pays misérable, sans doute y trouve-t-on tout de même des sites romantiques et après tout, j'aurai bien le droit de tricher un peu avant de quitter ce monde.

Autre avantage de ce choix : je ne « fugue » plus dans un lieu précis où, au bout d'un mois, j'aurais sans doute autant de mal à me supporter qu'à Kerilis, de même qu'Emma, dans son prétendu paradis tropical, se serait vite ennuyée autant que dans son village normand et y aurait pris en grippe son Rodolphe autant que son Charles à Yonville. Je pars, moi, dans une succession de lieux. Dans chacun d'eux je pourrai rester aussi longtemps que je m'y plairai et partir ailleurs dès que la routine menacera de s'y faire sentir.

Et puis surtout, si je fais cela, ma fugue prend un semblant de sens car elle a un semblant de « but ». J'ai, sinon une raison, du moins un prétexte, pour fuguer, sans pour autant « changer de vie », ce qui pour un retraité n'a effectivement pas beaucoup de sens. Sur ce point, Odile, une fois de plus, avait raison. Si quelqu'un m'interroge, je pourrai toujours dire que je pars pour accumuler des renseignements en vue d'un livre que j'ai commencé à écrire. Bien sûr Odile, qui connaît ma « motivation » véritable, continuerait sans doute à parler de « folie ». Mais de toute façon, toute

fugue est une folie, quel que soit l'âge où l'on fugue, et, tant qu'à faire, mieux vaut encore que la folie soit tant soit peu, sinon raisonnable, du moins explicable.

Du coup, je me suis mis à penser sérieusement à mon départ. Jusqu'ici ce n'était qu'une possibilité, une éventualité. Désormais, c'est un projet et peut-être même un peu plus. Le mariage de Yutaka et Sonoko étant fixé au 3 avril, il faut que je sois là-bas le 1<sup>o</sup> au plus tard et donc que je quitte la Bretagne pour aller prendre l'avion à Paris vers le 29 ou le 30 mars. Ca me laisse quatre mois et demi. D'ici là, il faut que ma maison soit vendue et débarrassée, donc que j'aie décidé de ce que je fais de mes meubles, de mon électroménager, de mes livres, de mes papiers, de l'ordinateur, de la télé et des appareils vidéo (magnétoscope et lecteur de DVD, cassettes et disques), et surtout de ce que je veux emporter. Une occasion pour me poser pour de bon la question classique : « Quel livre mettriez-vous dans vos bagages si vous deviez partir sur une île déserte ? »

### **Samedi 16 novembre**

*Alea jacta est.* Ce matin je suis allé à l'agence Mahé et j'ai mis ma maison en vente. Le type que j'ai vu, c'est celui qui est venu l'autre jour faire l'évaluation. Je lui ai dit que ma décision était prise, que j'allais quitter la commune mais pas avant fin mars, (« le temps, lui ai-je dit, de trouver à me loger dans la région parisienne »). L'éventuel acquéreur ne pourra donc occuper la maison, ou du moins l'emménager avant cette date. C'est entendu ainsi : il m'a donné son accord, l'essentiel étant, selon lui, que l'acquéreur en question puisse être « chez lui » avant le début de la « saison » : ce sera probablement, m'a-t-il dit, son exigence principale. J'ai alors compris qu'il a déjà, sur sa liste, quelqu'un en vue.

Là-dessus, je suis revenu par le bourg de Marzal et de là par les sentiers côtiers, et j'ai eu le petit pincement au cœur auquel je m'attendais. Je me suis dit : « Regarde-la bien, ta petite mer (*mor-bihan*), car tu ne la reverras plus. Qui sait si, quand tu seras à l'autre bout du monde, tu n'auras pas la nostalgie de ces paysages qui font partie de toi depuis ta naissance, que tu ne vois plus à force de les connaître et que tu ne pouvais plus supporter il y a seulement quinze jours... » Arrivé chez moi, j'ai tout de suite pris le réflexe qui ne va sans doute plus me quitter jusqu'à la fin mars : qu'est-ce que je vais faire de ceci, est-ce que je vais emporter cela ?

Cet après-midi, Marie-Joséphine Le Du est venue. Normalement le samedi n'est pas un de ses jours de travail, mais elle tenait à compenser ses heures d'hier vendredi qu'elle n'avait pas pu faire. Quand je lui ai dit que j'allais quitter la commune et que j'avais mis en vente la maison, elle est tombée des nues, naturellement. A elle aussi j'ai dit que, si la vente se faisait vite, j'allais m'installer dans la région parisienne vers la fin du mois de mars de l'année prochaine, et donc que, d'ici là, j'allais chercher à me reloger là-bas.

- Il va sans doute falloir, m'a-t-elle dit, que vous y alliez souvent et que vous y fassiez des séjours prolongés jusqu'à ce que vous ayez trouvé ce que vous cherchez.

- Pas forcément. Je connais une agence qui pourra m'envoyer par mail les caractéristiques des appartements qu'ils pourront me proposer, leur plan et même des photos.

- Hum !, a-t-elle ajouté en faisant la moue, traiter l'achat d'un appartement par correspondance, ça me paraît risqué...

Naturellement je ne connais aucune agence à Paris et, même si c'était le cas, je ne « traiterais » sûrement pas une telle affaire « par correspondance », comme elle dit. Ni par téléphone. Il faudra probablement aussi que j'invente un bobard quelconque pour expliquer que je ne fasse pas un déménagement d'ici vers l'Île de France dans la deuxième quinzaine de mars. Il



faudra surtout que je trouve une solution pour liquider tout ce qui se trouve dans la maison sans attirer l'attention des gens qui me connaissent. Heureusement il n'y en a pas beaucoup car je vis comme un ours dans ce village, sans fréquenter personne. Mais enfin tout se sait. Et puis il y a surtout Mme Le Du. Or il ne faut pas que qui que ce soit me soupçonne de préparer une « fugue ». Je tiens à disparaître sans laisser de traces mais je m'aperçois que ce n'est pas si simple qu'on pourrait le penser en lisant *Ailleurs le bonheur*

La nuit commençait à tomber quand le téléphone a sonné. C'était Odile.

- Eh bien, me dit-elle, décidément tu m'oublies. Où en es-tu ?
- Bof, rien de nouveau... Ca suit son cours...
- Tu t'ennuies ? Tu déprimes ?
- Pas du tout. J'ai commencé à rassembler des informations en vue de la biographie de Pagès, tu sais, ce navigateur du XVIII<sup>e</sup> s. dont je t'ai parlé.
- Et où vas-tu chercher ces informations ?
- On trouve beaucoup de choses sur Internet et puis je vais régulièrement faire le plein de documents à la B.U. de Nantes.
- Bon, l'essentiel est que tu t'occupes, que tu ne tombes pas dans le désœuvrement. Mais tout de même, je me demande si cette solitude dans laquelle tu t'obstines à vivre ne risque pas, à la longue, d'avoir des effets sur ton mental. Autrefois, tu venais assez souvent à Paris. Et je me souviens de tes « sauts de puce », comme tu disais, en Grèce, en Italie, et ailleurs.
- Ca, c'était avant ma mutilation. Autant dire avant le déluge.
- Bien sûr, mais justement, le fait que maintenant tu t'isolés complètement, m'inquiète. C'est même un peu pour ça que je t'appelle. Les fêtes, c'est dans un peu plus d'un mois. Tu ne vas pas rester à te morfondre dans ton bled où il n'y aura pas un chat et où il fera un temps cafardeux ? Pourquoi ne viendrais-tu pas passer les fêtes ici ?
- Il faut que j'y réfléchisse. Je ne dis pas non a priori. Mais c'est... pour toi que ça risque de poser quelques problèmes, non ? Tu comprends ce que je veux dire, je suppose...
- Oui, bon... On verra. J'y réfléchirai, moi aussi.
- En tout cas, je te remercie. C'est gentil de penser à moi malgré l'état où je me trouve.

Je ne pouvais pas le lui dire crûment, mais, si je dois passer le réveillon du 1<sup>o</sup> de l'an à l'attendre pendant qu'elle sera à sa partouze chez Mona, il vaut presque mieux que je reste ici. Mais enfin, c'est vrai que son invitation est sympathique. Au point que je m'en veux un peu de fuguer sans la prévenir. Si je devais faire une seule exception, ce serait évidemment pour elle, mais tant pis : je ne ferai pas d'exception. Je ne cesse de me répéter que ma fugue doit être une vraie fugue.

J'ai pourtant bien compris que je ne pourrai pas disparaître totalement : il y a quelques papiers qu'il faudra bien que je continue à recevoir (et à expédier ?), même si maintenant de plus en plus de correspondances se font par ordinateur. Il faudra donc que j'aie quelque part des « adresses », même si ce ne sont que des boîtes aux lettres successives et plus ou moins fictives. Et puis surtout, pour continuer à percevoir ma pension, donc de l'argent public, il faudra bien aussi que je paye l'impôt sur le revenu. Certes il pourra, comme actuellement, continuer à être prélevé tous les mois sur mon compte en banque. Lequel pourra sans doute rester « domicilié » à l'agence de Vannes, comme il l'était quand j'étais en activité. Certes aussi je pourrai continuer à faire ma déclaration de revenus sur Internet, comme j'en ai pris l'habitude depuis plusieurs années, et donc depuis n'importe quel point du monde. Cela me rendra chaque fois « localisable ». Mais après tout, tant pis si l'administration, monstre anonyme, sait où je suis : je ne serai pas dans la situation d'un criminel comme l'était par exemple le Dr Godard qui était, lui, recherché par toutes les polices et devait donc disparaître complètement. Pourtant je me rends de mieux en mieux compte que, dans la situation où je me trouve, je ne peux prétendre aux avantages de la fugue tout en évitant toutes les

contreparties. Il va même falloir que je passe un de ces jours à mon agence bancaire pour régler tous ces problèmes qui sont loin d'être mineurs.

## **Lundi 18 novembre**

Je suis de plus en plus distraitement l'actualité politique nationale et internationale. Cependant ce qui se passe en ce moment en Irak et à Washington m'intéresse car ça pourrait bien me concerner. Les va-t-en guerre américains, Bush en tête, mais aussi Dick Cheney, le Vice-Président, et surtout Donald Rumsfeld, le Chef du Pentagone, se sont mis en tête d'envahir l'Irak. Leur ignorance de la mentalité qui règne dans les pays arabo-musulmans est si vertigineuse qu'ils se réfèrent, paraît-il, à ce qui s'est passé en Europe et au Japon à la fin de la dernière guerre mondiale : l'Allemagne et le Japon, vaincus militairement et occupés par l'armée américaine, sortaient de dictatures militaristes et sont presque tout de suite devenus des modèles de démocratie, de pacifisme, et de développement économique réussi. La droite américaine est persuadée, paraît-il, que le même scénario pourra se reproduire en Irak. Les ultras au pouvoir ont dans l'idée, d'après ce que j'ai lu entre autres dans *Le Monde*, que les Irakiens deviendront du jour au lendemain de parfaits démocrates, donc des alliés de l'Occident, reconnaissants envers leurs bienfaiteurs de les avoir débarrassés de la dictature de Saddam Hussein, et qu'ils pourront, grâce au pétrole, faire tous les investissements nécessaires pour devenir les citoyens d'un pays riche, moderne et prospère.

Et ce n'est pas tout : les mêmes ultras sont sûrs, nous dit-on, que ce nouvel Irak deviendra vite un modèle pour tous les pays arabes et que sa métamorphose miraculeuse fera tache d'huile dans tout le Proche et le Moyen-Orient, y compris en Arabie saoudite, alliée traditionnelle des Etats-Unis, mais pays musulman intégriste, soutien des Islamistes partout dans le monde, et dont les Américains commencent enfin à trouver l'alliance privilégiée un peu encombrante. On est en plein délire.

En tout cas, pour envahir l'Irak, il leur faut un prétexte. Ils ont commencé par prétendre que Saddam Hussein était lié à Al Qaïda. Mais c'était indéfendable : tout le monde sait que Ben Laden méprise Saddam, lequel d'ailleurs le lui rend bien. Il a donc fallu trouver autre chose : Bush (et Tony Blair, hélas, son fidèle toutou britannique) ont inventé un prétendu arsenal d'armes de destruction massive que détiendrait l'Irak et qu'il faudrait détruire pour assurer la paix dans la région. Je ne suis pas chiraquien, mais je reconnais que, dans cette affaire, Chirac a pris une position juste et courageuse. C'est même sûrement grâce à lui que les Américains ont dû accepter que des inspecteurs de l'O.N.U. soient envoyés en Irak pour vérifier si on peut effectivement y trouver des stocks d'armes de destruction massive. S'ils n'en trouvent pas, cela n'empêchera d'ailleurs pas Bush de lancer son offensive.

Ce conflit probable me perturbe car, il y a près de deux siècles et demi, le dénommé François de Pagès, dont je projette de refaire le parcours pour occuper ma « fugue », a débarqué à Bassorah, venant de l'Inde, (Bassorah, le grand port du pays qui est actuellement l'Irak et qui n'était alors qu'une province de l'immense empire turc.) Il s'est joint à une caravane qui a traversé tout le pays avant de se diriger vers Beyrouth. Dans le récit de son tour du monde, qui forme le premier tome de son livre, cet épisode est un des plus longuement racontés et l'un des plus pittoresques. Mais il est évident que, si les Américains envahissent l'Irak, le pays va être à feu et à sang, car la résistance va vite s'organiser, contrairement à ce qu'ont l'air de croire ce benêt de Bush et ses acolytes, et il ne pourra être question pour moi de le traverser, comme l'a fait Pagès..

## **Vendredi 22 novembre**

Ma maison est pratiquement vendue. Le type de l'agence Mahé m'a dit au téléphone que le client auquel il pensait (car, comme je m'en doutais, il avait quelqu'un en vue), un Francilien, mais Breton d'origine et qui va prendre sa retraite à la fin de l'an prochain, était *a priori* preneur et que ça ne lui pose donc pas de problème de ne devenir propriétaire qu'en mars. Mais bien entendu, il veut voir la maison et la visiter avant de s'engager. Lui et sa femme connaissent la commune, et même le village. Comme les Parisiens qui ont acheté la maison des Madec, en face de chez moi, ils sont plusieurs fois venus en vacances ici et ils souhaitent s'y installer pour leurs « vieux jours ». Mais le type m'a dit que, quand il a entendu le chiffre de 300.000 euros, il a un peu tiqué. Il tient par principe, paraît-il, à rester au-dessous de cette somme. Donc entre 250 et 300.000. Ils vont venir visiter la maison dès que possible et nous devons alors nous entendre. Mais le type me conseille de tenir bon. (L'agence a bien sûr avantage, elle aussi, à ce que la maison soit vendue le plus cher possible.) J'ai de bons arguments à faire valoir, m'a-t-il dit : le prix auquel se sont vendus des « biens » comparables dans la commune, par exemple, et le fait que la maison ait été entièrement remise à neuf à date récente. Et puis l'acquéreur est un « mordu » : il faut en profiter. Il va falloir aussi prendre contact avec le notaire.

Je n'ai pas encore tout à fait « brûlé mes vaisseaux », mais je n'en suis plus très loin. J'ai pris rendez-vous avec mon agence bancaire à Vannes où je vais poser à ma « conseillère » attitrée, qui est discrète (je crois assez bien la connaître), la question du placement de cet argent. Il va d'ailleurs être nécessaire, sinon que je lui dise la vérité sur ma fugue, du moins que je lui explique que je vais partir « à l'étranger » pour longtemps et que j'aurai besoin que mon compte soit alimenté régulièrement pendant mon « absence ». A tout hasard, et pour le cas où elle aurait envie d'en savoir plus, je vais être obligé d'inventer une ou deux destinations vraisemblables et une vague raison que je pourrais avoir d'y aller. Pendant que je serai à Vannes, il faudra que je me renseigne également sur la façon de me débarrasser de tout le contenu de la maison. Cette fois, je commence vraiment à croire à ma fugue.

## **Dimanche 24 novembre**

Je l'ai déjà noté : quand je monte ou que je descends mon escalier, ma tête commence d'elle-même, sans que ma volonté y soit pour rien, à compter les marches. Je me surprends d'ailleurs à compter à tout bout de champ : par exemple quand je marche dans la rue, ma tête se met à compter mes pas ! Mais pour en revenir aux marches de mon escalier, il y en a 17. Parfois 16 ou même 15 : j'en conclus alors que mon mini-ordinateur cérébral n'a pas commencé à compter à la première marche, mais à la deuxième ou à la troisième. Le fait qu'il en compte 17 signifie-t-il qu'il y a effectivement 17 marches ? Peut-être n'y en a-t-il que 16, la dernière comptée n'en étant pas une, surtout quand je descends. Depuis un certain temps, j'ai l'intention de les compter vraiment pour en avoir « le cœur net », comme on dit. Mais je repousse constamment le moment de m'y mettre parce que je me dis que, si quelqu'un me voyait faire ça, il me prendrait pour un toqué. En quoi il n'aurait peut-être d'ailleurs pas tort. Je commence sans doute à devenir un peu gâteux. Est-ce la solitude dans laquelle je vis qui en est la cause ? Décidément, il est de plus en plus nécessaire et urgent que je « change de vie ».

Cet après-midi, j'ai « fait » les sentiers côtiers jusqu'à Port-Cado. Un fameux ruban. Mais je le connais tellement par cœur, ce ruban, qu'il commence parfois à m'être insupportable. Je sais d'avance ce que je vais voir après chaque tournant. Aucun imprévu. Et j'ai beau me dire que bientôt

je ne verrai plus cette île, proche du rivage, qui donne l'impression de tourner quand on s'en approche, cette crique de sable où la dernière grosse marée a déposé des algues qui finissent de sécher, ou cette maison aux volets clos exposée au vent du large face à l'entrée du golfe, je n'éprouve quasiment plus ce « petit pincement au cœur » dont je parlais encore il y a seulement huit jours. Je commence même à avoir hâte de partir, c'est-à-dire, en somme, d'avoir tourné la page. En y réfléchissant, je me dis que ce dont je dois avoir surtout hâte, c'est que toutes les corvées qui doivent précéder mon départ soient achevées, la vente de ma maison étant la principale mais pas la seule.

Ce soir, j'ai commencé à regarder une cassette que j'avais enregistrée il y a déjà longtemps. C'était une émission d'Arte sur le marquis de Sade, illustrée de petits films érotiques. Les films ne manquent pas d'intérêt mais, comme les images érotiques ne me faisaient rien, ce que je savais d'avance, j'ai arrêté. Ensuite, j'ai écrit ce journal et je vais maintenant monter me coucher, à plus de 2 H. du matin. Triste journée, vraiment...

### **Mercredi 27 novembre**

Quand je relis mon premier journal, celui que j'ai tenu de fin 97 à début 2000, je constate que j'y parlais de temps en temps de ce qui se passait ici dans le village, ou du moins de certains des villageois, les Falher, le père Calonnec, la mère Madec..., même si c'était seulement pour dire qu'ils étaient malades ou partis en maison de retraite, voire pour raconter leur enterrement. Je ne le fais plus parce que Kerilis est de plus en plus désert en dehors de la « saison », mais aussi parce que je vis de plus en plus replié sur moi-même. Si je venais à mourir une nuit pendant mon sommeil, personne n'en saurait rien et mon cadavre serait à moitié décomposé quand quelqu'un aurait l'idée de venir voir ce qui se passe dans cette maison. Je serai seul pendant ma fugue mais, au fond, pas plus qu'ici, peut-être même moins.

Hier, je suis allé à Vannes et je suis passé à mon agence bancaire où j'ai presque dit la vérité (presque seulement) à Mme Hémon, qui s'occupe de mon compte et qui, contrairement à ce que je craignais, ne m'a pas demandé de précisions sur mon « projet ». Elle m'a parlé des différents placements que je pourrai faire quand j'aurai touché l'argent de la maison et m'a assuré qu'elle veillera à ce que mon compte soit toujours approvisionné, comme il l'était quand j'étais en activité. Je vais être à l'étranger, m'a-t-elle dit, mais je l'étais déjà avant ma retraite. Pour elle il n'y aura donc rien de changé.

Et puis je suis passé voir un brocanteur qu'on m'avait signalé et qui m'achètera tout le contenu de la maison et fera le déménagement. Il a effectivement, à la sortie de la ville, sur l'ancienne route de Lorient, un grand hangar qui lui sert de hall d'exposition et de salle de vente et où l'on trouve de tout, des meubles, bien sûr, mais aussi de l'électro-ménager, des livres, des tableaux, des bibelots de toutes sortes... Je me suis baladé au milieu de ce bric à brac en pensant que tout ce que j'ai chez moi sera bientôt là en vrac... Le brocanteur passera un de ces jours pour évaluer le prix qu'il pourra me donner, déduction faite de ses charges. Les choses semblent donc s'arranger plutôt bien. J'en viendrais presque à oublier que je suis en train de faire une « folie ».

Aussi, de retour à Kerilis, j'ai été tenté de commencer à étudier mon futur parcours. Mais je me suis vite dit que je dois m'interdire de le faire : il ne faut pas que ma fugue soit planifiée comme un voyage. Je suivrai, sauf quand ce sera impossible évidemment, (par exemple en Irak à cause de Bush), les étapes successives de Pagès mais le parcours d'une étape à l'autre, il faudra que je l'improvise sur place, comme il l'a fait lui-même. Et puis si je suis tenté par des étapes qu'il n'a pas faites, je ne vais tout de même pas m'en priver ! Je ne pars pas pour un voyage d'étude !

D'ailleurs, à la différence de Pagès, je partirai, moi, de Tokyo. Si je faisais un voyage d'étude, de Tokyo je devrais gagner Los Angeles et de là au plus vite La Nouvelle Orléans où a débuté le Tour du monde de mon héros. Mais, entre Tokyo et Los Angeles, pourquoi ne ferais-je pas une

escale aux îles Hawaï que je ne connais pas ? Et pourquoi pas une escale prolongée, si je m'y plais ? Et ainsi de suite partout. Ca commence à se présenter comme une « fugue » très touristique... J'écrivais l'autre jour que fuguer, c'est imiter Rimbaud, pas Chateaubriand. Mais je commence à me dire que ce que je prépare ressemble à du Chateaubriand plus qu'à du Rimbaud. Je n'avais pas pensé à ça au départ, mais, réflexion faite, un retraité peut-il faire une autre fugue que celle-là ?

## **Lundi 2 décembre**

L'impression de routine que je ressens, je la trouve de plus en plus insupportable. Et ce que je constate, c'est que c'est surtout le matin que je l'éprouve. C'est surtout le début de chacune de mes journées qui devient déprimant, pour ne pas dire cafardeux. Cela doit tenir au fait qu'à midi par exemple, je ne fais pas toujours le même repas, le soir non plus. Et puis, le soir, je ne fais pas toujours la même lecture et je ne regarde pas toujours la même émission à la télé. Le matin par contre, tous les matins, depuis l'instant où je sors du lit jusqu'à ce que j'aie fini de le refaire, après être passé à la salle d'eau, ce sont exactement les mêmes gestes que je fais, et c'est la fuite des jours que je mesure par la liste des produits à renouveler que je donnerai à Mme Le Du : beurre, pain de mie, confitures... Les semaines passent et chaque jour je pourrais écrire, comme Louis XVI dans son journal : « Rien ». Vivement ma fugue !

Je viens de parler de Mme Le Du. Heureusement qu'elle est là pour me donner des nouvelles de la commune, voire même du village, elle qui est pourtant du bourg ! Sans elle je ne saurais rien de ce qui se passe. Je ne lis pas la presse locale et je ne parle plus à personne L'autre jour, elle m'a appris la mort de Marie Le Dorse, ici, à Kérilis, à deux pas de chez moi. Sans elle je ne l'aurais pas su et je ne serais pas allé à l'enterrement. C'était une fille Robin. Elle avait perdu son mari il y a déjà plusieurs années. Comme beaucoup d'hommes du village, à l'époque, il était marin « au long cours », comme on disait... Marie, elle, devait avoir presque exactement mon âge. Quand nous étions enfants, nous nous retrouvions souvent, le matin, sur le chemin de l'école. Nous n'étions pas dans la même classe, évidemment : à l'époque on n'en était pas encore à la mixité, même dans l'enseignement primaire.

L'autre jour, j'ai dit à Marie-Josèph Le Du que je me passerais de ses services à partir du 1<sup>o</sup> janvier, et même du 20 décembre environ. J'ai prétexté que j'irais passer les fêtes à Paris, ce qui est vrai, et qu'ensuite je devrais y retourner sans doute plusieurs fois pour l'achat de mon appartement, ce qui, bien entendu, est faux.

- Vous aviez raison, lui ai-je dit, une affaire comme celle-là ne peut pas se traiter par téléphone ou par mail. Il faut être sur place, voir de ses yeux ce qu'on nous propose, et puis négocier, discuter de vive voix...

Je tiens surtout à ce qu'elle ne voie pas mon brocanteur de Vannes venir vider la maison, au lieu d'un déménageur. Elle ne manquerait pas de me poser des questions auxquelles je serais incapable de répondre. Des questions, elle s'en poserait elle-même et elle en parlerait autour d'elle : c'est ce que je veux éviter. J'ai fini par lui dire aussi que la maison est pratiquement vendue et que j'attends la visite de l'acquéreur d'un jour à l'autre.

## **Dimanche 8 décembre**

Ca y est : mon acquéreur est passé hier, accompagné de sa femme : ce sont des profs du second degré. Ils enseignent, lui les maths, elle la physique, dans un lycée de Nanterre. Lui, qui est originaire d'un patelin entre Rennes et Redon, va être à la retraite l'an prochain, elle un an plus tard. Ils passent les vacances dans la presque île depuis longtemps et ils étaient décidés à s'y établir à la retraite, y compris elle qui est pourtant auvergnate d'origine. Comme elle dit, ils sont tombés tous

les deux « sous le charme » du Golfe. Ils ont d'ailleurs un bateau amarré devant la cale de Roch Guen. Ils ont été intéressés d'apprendre que j'avais été moi-même enseignant, mais surtout que j'avais fait toute ma carrière à l'étranger (« C'est original », a-t-elle dit.) Ce qui les a surpris par contre, c'est que je veuille aller m'installer à Paris. Manifestement, ils sont bien contents, eux, d'en partir bientôt.

La maison leur a plu tout de suite, surtout (je ne m'y attendais pas) la vaste chambre aménagée au deuxième étage dans l'ancien grenier, sous le toit. Actuellement, elle est inoccupée mais, si j'ai bien compris, ils ont plusieurs petits enfants et, quand ils les recevront, l'été, cette chambre pourra servir de « dortoir », comme ils disent. Quand j'ai fait rénover la maison, j'ai seulement équipé cette chambre d'un lavabo, mais il y a de la place pour l'aménagement d'une minuscule salle d'eau avec douche et c'est ce qu'ils ont l'intention de faire.

Du coup la question du prix a été assez vite réglée, d'autant qu'ils avaient eux-mêmes manifesté leur intérêt, et que, de plus, j'ai été bien aidé par le type de l'agence qui a même réussi à les persuader qu'en acceptant de descendre à 300.000 euros, je leur faisais presque une fleur. Ils n'ont pas vraiment cherché à chipoter (d'autant qu'après tout, ils ne dépassaient pas le maximum qu'ils s'étaient fixé) et nous nous sommes mis d'accord sur ce chiffre. J'ai donc promis de téléphoner dès lundi matin au notaire pour prendre rendez-vous et de les prévenir dès que j'aurais la date. Voilà une bonne chose de faite et, si c'est une « folie », il est maintenant trop tard pour revenir en arrière.

### **Samedi 14 décembre**

Depuis que j'ai décidé que ma fugue consisterait à refaire à ma façon les parcours successifs de Pagès, je lis ou relis son récit avec un intérêt et une attention redoublés. Jamais je n'ai autant consulté le globe terrestre qui trône sur une commode de ma « salle de séjour » (laquelle me sert aussi de bureau et de salle à manger). Mais ce globe est évidemment de dimension modeste. Il me suffit à la rigueur pour les deux voyages par mer, dans le grand sud puis dans le grand nord, à la fin des pérégrinations de mon héros, mais pour le trajet Nouvelle-Orléans/Acapulco, par exemple, à travers le Texas et le Mexique, il faudra que je me procure sur place des cartes détaillées. Et encore certains noms de lieux et même de villes semblent avoir changé depuis le XVIII<sup>e</sup> s.. De même pour les escales (en général prolongées) qu'il a faites aux Philippines, en Indonésie, en Inde, au Moyen-Orient, en Afrique du Sud, à Madagascar ou ailleurs... Quel globe-trotter, ce Pagès ! Je me dis que je trouverai facilement, à Oslo ou à Bergen, des bateaux de croisière qui monteront jusqu'au Spitzberg, mais trouverai-je, à la Réunion par exemple, des bateaux (et de quel genre ?) qui pourront m'emmener jusqu'aux Kerguelen ? Il faudra voir sur place, le moment venu.

Et puis surtout, je me pose une autre question, plus fondamentale : serai-je assez « en forme » physiquement et surtout mentalement, dans quelques années, pour faire de telles expéditions ? Bien sûr, je voyagerai dans des conditions de confort que Pagès ne pouvait même pas imaginer, seulement j'ai 35 ans de plus qu'il n'en avait quand il a « fugué » à Haïti en 1767. Par moments, j'ai peur que ça ne change tout ! En tout cas il va falloir que je prenne rendez-vous pour refaire ou pour mettre à jour tous mes vaccins : Pagès, lui, n'était pas vacciné et il n'a rien attrapé. Bravo !

### **Lundi 30 décembre**

Me voilà chez Odile depuis déjà huit jours (C'est lundi de la semaine dernière que je suis arrivé). Je passe mes journées à attendre son retour, comme autrefois, quand nous étions amants. Et cet après-midi je profite de mon temps libre pour tenir ce journal.

Le soir où je suis arrivé, c'est Mona qui m'a ouvert la porte dès que j'eus donné un coup de sonnette. Et j'ai vite compris que, si elle était là, c'est parce qu'Odile l'avait fait venir, et de toute évidence afin qu'elle participe à nos ébats érotiques. Je n'en avais pas tellement envie, personnellement, je pensais à tout sauf à cela, mais comment me dérober ? Je dois dire d'ailleurs que cette Mona a du génie à sa façon : elle a proposé que chacun de nous trois commente à haute voix le film à mesure que nous le jouions, et détaille ce qu'il ou elle ressentait, geste par geste, instant par instant, en utilisant le vocabulaire adéquat, soit technique, soit argotique sinon vulgaire. Je reconnais que ça donne du piquant au jeu (que nous avons joué dans la salle de bain d'Odile pour avoir sous la main tout le nécessaire). Au bout d'un moment, je les ai surtout regardées faire, toutes les deux : Mona me donne l'impression d'être une véritable nymphomane. Elle se drogue au sexe comme d'autres au cannabis. C'est assez surprenant : d'ordinaire ce sont plutôt des hommes, je crois, qui sont « *sex-addict* », comme disent les Américains.

Le soir de Noël, nous sommes allés tous les trois réveillonner dans un restaurant des Boulevards après un passage dans un *Peep-show*. Je n'avais jamais mis les pieds dans un lieu de ce genre mais je me suis vite aperçu que, comparée à ce qu'on y voit, la revue du *Crazy Horse* est un spectacle pour enfants de Marie. Un moment, pendant le dîner, il a été question de mon voyage à Tokyo pour le mariage de Yutaka. Heureusement Odile ne m'a interrogé ni sur le jour ni sur l'heure de mon départ, et je me suis empressé de parler d'autre chose : je ne vais pas inaugurer ma fugue en lui rendant visite. Si elle me pose la question au téléphone, je crois que je lui donnerai une fausse date : je me sens un peu odieux à son égard, mais je persiste à me dire qu'une fugue doit être une vraie fugue. Pas question qu'à mon départ, les amis soient sur le quai, agitant leurs mouchoirs, comme si je partais en voyage.

J'ai mis la conversation sur la partouse du 31 décembre. En écoutant parler les deux femmes, je crois avoir compris que les liens se distendent quelque peu entre Eric et Mona. Comme d'ailleurs entre Stéphane et Odile. Ça peut se comprendre : elles sont nettement plus âgées qu'eux et qu'ils aient une attirance pour la chair fraîche, ça peut se comprendre. Pour ce qui est de moi, je change (à moins que ce ne soit le vieillissement) : je reste évidemment plus que jamais mortifié par ma mutilation mais je crois que, même si je n'étais pas devenu un eunuque, je chercherais des partenaires plus « aimantes » que nymphomanes, plus portées sur le sentiment que sur le sexe. Le plus inattendu, c'est que Mona m'a un moment proposé de me joindre à leur partouse ! J'ai fait semblant de prendre ça pour une plaisanterie, ce qui, je crois, n'était pas le cas, et elle n'a pas insisté.

### **Vendredi 3 janvier 2003.**

C'est hier soir que je suis rentré à Kerilis. Dans trois mois aujourd'hui, jour pour jour, j'assisterai à Tokyo au mariage de Yutaka et de Sonoko. Il me reste donc environ trois mois pour tout régler en vue de ma fugue. Un peu moins même, car je devrai avoir débarrassé et quitté la maison entre le 25 et le 28 mars. Il va falloir que je fasse, et que j'écrive noir sur blanc, une liste précise des choses à faire. La première est la visite chez le notaire, fixée au 25 janvier. Mais, comme tout est déjà réglé, cette visite ne sera guère plus qu'une séance de signatures, autrement dit une simple formalité.

Je viens de relire ce que j'écrivais chez Odile, le 30 décembre : « *Même si je n'étais pas devenu un eunuque, je chercherais des partenaires plus aimantes que nymphomanes, etc...* » Je suis stupéfait d'avoir écrit ça : qu'Odile ne soit plus vraiment ma « partenaire », c'est un fait, mais c'est un fait, hélas, que je n'ai pas choisi. Par contre, ce que signifie sans doute la phrase que j'ai écrite, c'est que, même si je n'étais pas devenu une sorte d'eunuque, je me chercherais d'autres partenaires qu'elle, plus « sentimentales » ou plus « aimantes ». Là, je suis injuste, sinon odieux. J'écrivais

dans ce journal, bien avant ma mutilation, qu'Odile, contrairement à Simone qui ne pensait qu'à elle, savait m'écouter, s'intéressait à mes problèmes, se mettait à ma place, me donnait des conseils... Est-ce que ce n'est pas cela que signifie l'expression « être aimante » ? En somme ce que j'écrivais, il y a seulement quelques jours, signifie-t-il que je n'aime plus Odile ? Ou est-ce que ça signifie seulement que ma fugue qui approche, fait que toutes les pages se tournent, ou sont même peut-être déjà tournées, celle-là comme les autres ?

En tout cas je me rends compte qu'une page de ma vie se tourne quand je me promène dans la commune. Je m'y sens de plus en plus étranger : ce village (vide en cette saison), ces rues, ces maisons, ce golfe et ses îles, ces paysages, cette presque île ne font déjà plus partie de moi : je dois encore parfois faire effort pour réaliser que je ne les reverrai plus, comme si je n'y croyais pas tout à fait. Mais c'est de plus en plus rare. Ce qui fait partie de moi maintenant, c'est ma fugue : je la ressens de moins en moins souvent comme une « folie ». Je pars, voilà tout. Ça me rappelle un peu ces jours de janvier 60 quand, à mon retour de la sale guerre (d'Algérie), j'ai reçu ma première affectation : c'était pour Calcutta. Et pourtant ce n'était pas une fugue, alors : je plongeais dans l'inconnu, certes, mais tout le monde savait où j'allais (à commencer par mes parents) et surtout je ne partais pas sans espoir de retour.

## **Dimanche 26 janvier**

Cette fois, je ne suis plus propriétaire de ma maison. L'acte de vente a été signé hier. D'un commun accord, nous avons choisi un samedi pour que M. et Mme Géraud, les acheteurs, puissent faire un aller et retour (Ils avaient choisi l'avion, entre Paris et Lorient, puis une location de voiture). Les 300.000 euros vont être virés incessamment sur mon compte : j'ai pris rendez-vous avec Mme Hémon, à la banque, pour placer cet argent, auquel j'ajouterai ce que me donnera le brocanteur pour le contenu de la maison et aussi le prix que me rapportera la vente de ma voiture que va me reprendre l'agence Ford de Vannes où je l'avais achetée il y a seulement deux ans. Le brocanteur m'a promis de passer sous peu pour faire l'évaluation. Quant au « déménagement » lui-même (bien que le mot ne convienne pas), je lui ai demandé de le prévoir pour le 25 mars. Il va d'ailleurs falloir que j'invente une réponse à la question qu'il ne manquera pas de me poser : Pourquoi n'emportez-vous pas une partie au moins de vos affaires dans votre nouvelle résidence de la région parisienne ? Réponse difficile à trouver. Je me demande même s'il ne vaudrait pas mieux que je lui dise la vérité. Après tout, tant pis si une enquête est faite au sujet de ma fugue. (A la demande de qui ? Il n'y a peut-être pas qu'Odile qui puisse signaler mon départ.) En tout cas, s'il fait le déménagement le 25 mars, c'est ce jour-là, ou le lendemain au plus tard, si l'opération dure deux jours, que je quitterai Kerilis « *for ever* ». Le soir j'irai coucher à l'hôtel, à Vannes évidemment, d'où je prendrai le train pour Paris puisque c'est à Paris que je dois m'envoler pour Tokyo. La date de mon vol est fixée au dimanche 30 mars. C'est le 3 avril que doit avoir lieu le mariage de Yutaka.

Je me suis mis tout de suite à arpenter la maison pour commencer à noter ce que j'emporterai. Le moins de choses possible, évidemment, pour ne pas m'encombrer d'un poids de bagages qui alourdirait le prix de mes vols successifs : outre le sac que je garde toujours avec moi dans la cabine de l'avion, chaque fois que je voyage, et où je mets les objets et documents indispensables, il faudra que je n'aie qu'une valise, très grosse bien sûr mais unique. Je pourrai acheter aussi bien à l'étranger qu'en France la plupart des choses dont j'aurai besoin, vêtements ou linge de corps par exemple... Mais il va falloir que je scanne et que je mette sur des clefs USB toute la paperasse que j'ai entassée dans des chemises depuis des années, du moins ce qui me sera indispensable et que



j'emporterai, car une bonne partie doit pouvoir aller directement à la poubelle ou au feu. (Il va falloir que je me mette à en faire le tri.) Pour lire mes clefs USB, il me faudra un ordinateur. Celui que j'ai ici, et qui est un fixe, partira chez le brocanteur comme tout le reste : j'achèterai un portable à l'une de mes premières escales, par exemple à Honolulu... Restent les livres, les disques, les cassettes... : trop lourds. La majorité ira chez le brocanteur. Sélectionner ceux que j'emporterai ne sera pas facile. Tout cela va m'occuper jusqu'à mon départ. Je me demande même si les deux mois qui me restent vont être suffisants. Quand je lis les histoires de fugue dans *Ailleurs le bonheur*, tout paraît simple. En fait, une partie seulement des gens qui sont cités dans ce bouquin, sont partis les mains dans les poches, en abandonnant tout sur place (y compris parfois leur carte de crédit !) J'ai même lu l'histoire d'un type qui, après être rentré du boulot, est descendu un soir acheter du pain à la boulangerie du coin de la rue, pendant que sa femme préparait le dîner comme tous les soirs, et qui n'est pas remonté : elle ne l'a jamais revu et il n'a jamais donné signe de vie. Mais d'autres, qui ont réellement « fugué » eux aussi, ont dû se poser les mêmes problèmes que moi et préparer leur fugue aussi soigneusement que je le fais.

### **Jeudi 30 janvier**

Mon brocanteur a l'air d'être quelqu'un de sérieux : il m'avait dit qu'il viendrait aujourd'hui : il est venu aujourd'hui, et à l'heure qu'il m'avait annoncée. Il a visité soigneusement la maison en prenant note de son contenu sur un calepin, pièce par pièce. Il devait s'attendre probablement à quelques meubles de valeur, sur la revente desquels ils comptent tous pour rentabiliser une opération de ce genre. Mais des meubles de valeur, je n'en ai pas. Sauf une grande armoire du XVIII<sup>e</sup>s., campagnarde mais d'époque, et un bahut de style breton, très difficile à revendre, m'a-t-il dit. De même, j'ai beaucoup de livres, mais pas de « livres de collection », comme il appelle les éditions rares ou anciennes. (Il y a quand même pas mal de *Pleiade* quasi neufs). Au total, je pense qu'il a dû être déçu : il va se retrouver avec un gros volume de choses très diverses mais avec peu de choses de valeur. Quant à l'électro-ménager ou l'audio-visuel ou l'informatique, il ne peut pas compter vendre les différents appareils plus de la moitié (grand maximum) du prix de ce qu'ils vaudraient neufs en magasin. Il doit donc me les acheter nettement moins cher s'il veut gagner sa vie.

Comme de bien entendu, il a fini par me poser la question à laquelle je m'attendais : pourquoi voulais-je me défaire de tout le contenu de ma maison ?

- Vous serez obligé de vous rééquiper entièrement, m'a-t-il dit, et naturellement d'acheter du neuf, alors que ce que vous avez ici est usagé, bien sûr, mais encore parfaitement utilisable. La preuve, c'est que vous l'utilisez.

J'avais prévu cette remarque de bon sens et j'avais décidé de lui dire la vérité. Non, je n'allais pas m'installer dans la région parisienne, j'allais partir à l'étranger pour une durée indéterminée :

- J'ai fait toute ma carrière dans des pays successifs lui ai-je dit, très divers, tous lointains, et partout dans de grandes villes. Quand je suis arrivé à la retraite, j'avais sous-estimé la difficulté que j'aurais à m'habituer à une vie complètement différente, dans un village où il ne se passe rien et qui est complètement vide et mort dix mois par an.

Le brocanteur a eu l'air surpris, sinon ahuri, en m'écoutant. Il a voulu savoir où j'avais l'intention d'aller, ce que je comptais y faire, et surtout combien de temps je prévoyais d'y rester. Je lui ai dit la vérité jusqu'au bout, mais sans lui parler de Pagès. Mes réponses ont semblé l'estomaquer encore plus et il m'a sans doute pris pour une sorte de fou... (Mais Odile ne m'avait-elle pas déjà parlé de « folie » ?)

- Après tout, a-t-il conclu sur un ton qui m'a paru être à la limite du mépris, si vous avez les moyens de passer votre retraite à vous balader, pourquoi pas ?

- Les moyens, vous savez, je me les suis donnés en vendant ma maison.

- Oui, et puis vous continuerez à toucher votre pension de retraite tous les mois...

Manifestement, pour lui je suis un privilégié, comme le sont sans doute à ses yeux tous les fonctionnaires, inutiles et, de plus, budgétivores. Le bon vieux poujadisme reste vivace chez bien des commerçants. Que je sois un privilégié, je le lui accorde d'ailleurs volontiers. Mais que tous les fonctionnaires soient des fainéants que les honnêtes contribuables, qui eux travaillent dur, paient à ne rien faire, ça, c'est quand même une caricature un peu facile.

Finalement, après avoir fait ses calculs, il m'a annoncé une somme autour de 10.000 euros, sans doute un peu moins. Il affinera le chiffre à tête reposée. J'ignore si je me fais rouler. Je le suppose, mais je n'ai pas cherché à grapiller davantage. Après tout, je suis bien content d'avoir trouvé quelqu'un qui me vide la maison. Comme convenu, il viendra tout évacuer le 27 mars.

## **Vendredi 7 février.**

Finalement, après avoir passé beaucoup de temps devant mes rayonnages, je crois que je n'emporterai aucun livre. C'est un choix impossible, car tous les critères sont contestables : Littérature ? Essais ? Histoire ? Philosophie ? Et les critères une fois définis, le contenu de chacun d'eux est encore plus difficile à établir. Les classiques ? Des modernes ? Et lesquels ? Ce que je consultais le plus souvent, « autrefois » (c'est à dire avant que ne sois connecté à Internet), c'était l'Encyclopédie Larousse. Je ne vais pas emporter les dix gros volumes (et même douze, si je compte les deux mises à jour successives parues depuis la sortie de l'ouvrage) ! Du reste, dès que j'aurai acheté un ordinateur portable, si j'ai besoin d'un renseignement sur quoi que ce soit, je pourrai consulter Wikipédia (et toutes les sources de renseignements rassemblées par Google) à tout moment.

Il faudra pourtant bien que je fasse une exception : ce sera pour le livre de Pagès puisque je vais refaire tous les parcours qu'il a faits entre sa désertion en 1767 et sa mort. C'est même en principe le but, ou plutôt le prétexte, de ma fugue. Mais son livre, je ne l'ai que sous forme de photocopies : ça prend de la place, ça pèse lourd et ce n'est pas pratique à placer dans une valise. Le mieux, c'est que je scanne toutes les pages, une par une, et que je les mette sur clé U.S.B.

J'ai tout de suite commencé à m'atteler à ce boulot. Fastidieux mais indispensable. Comme la numérisation de ma paperasse, qui est déjà commencée depuis un certain temps. De toute façon, que faire ? Le temps est affreux : les « grains » se succèdent, la pluie est froide et le vent souffle. Ce n'est pas le moment d'aller arpenter les sentiers côtiers, que je connais d'ailleurs centimètre par centimètre et qui me dépriment presque autant que les éternels mêmes gestes que je refais tous les matins.

## **Mardi 11 février**

J'ai eu un coup de blues, en me levant. C'est toujours le matin que ça me prend (je l'ai déjà dit), quand l'affreuse impression de routine m'envahit. Toujours est-il que, ce matin, j'ai pensé, tout d'un coup, que j'allais avoir 69 ans cette année. Je ne sais pourquoi, mais j'ai toujours eu dans l'idée que c'est à partir de 70 ans qu'on entre réellement dans la catégorie des « vieux ». Or 70 ans, pour moi, c'est l'année prochaine. Dans un an, je serai un vieux pour de bon...

J'ai relu le début de ce journal : le 15 novembre 97, je racontais la visite que j'avais faite à la mère Madec à la maison de retraite de Mérillac ; j'y parlais des petites vieilles qui passaient dans les couloirs et j'écrivais : *« Toutes ces vies qui se terminent toutes de la même façon, dans la déchéance, dans le néant... Toutes ces vies qui disparaîtront sans qu'on s'en aperçoive, la mienne comprise, bien sûr, comme celle de 99,9% des êtres humains. Toutes ces vies qui n'auront servi à rien, si ce n'est à donner naissance à des enfants qui eux-mêmes ne serviront à rien. Et moi non*

*plus je n'aurai servi à rien.* » Je ne faisais une exception que pour Shakespeare, Beethoven et Einstein ! Je n'ai pas un mot à changer à ce passage aujourd'hui, à ceci près qu'à l'époque, je n'y croyais sans doute pas vraiment. En tout cas, malgré ce que j'écrivais, je ne devais pas croire que c'était vrai aussi pour moi. Pour les autres, oui, bien sûr, pour Germaine Madec, pour les petites vieilles qui déambulaient dans les couloirs de leur maison de retraite, mais pas pour moi. Je pensais probablement pouvoir dire comme Horace : « *Vixi* », j'ai vécu, j'ai eu une vie riche, j'ai vu du pays, j'ai eu des aventures, et ce n'est pas fini... C'est d'ailleurs surtout cela qui devait compter pour moi à l'époque : « Ce n'est pas fini. »

Aujourd'hui, je sais que je suis comme les petites vieilles de Mérillac, que je pourrais finir dans une maison de retraite, moi aussi, que je n'ai servi à rien, moi non plus, si ce n'est à donner naissance à Yutaka qui, lui aussi, dans cinquante ans, éprouvera le même sentiment que j'éprouve aujourd'hui et découvrira, lui aussi, que sa vie, comme toute vie humaine, aura été « inutile »... Tous les vieux, au fond, ressentent cela. Et c'est pour cela que la plupart des vieux sont si tristes. Ils ont vécu, ils ont « fait leur vie », comme on dit, quelquefois certains (rares d'ailleurs) ont même pu avoir « une belle vie », mais cela n'aura servi à rien non plus parce qu'ils vont mourir et que la mort *annule* la vie, l'annule, c'est à dire : la rend vaine rétrospectivement, et donc absurde, et cela est vrai de toutes les vies, peut-être même, finalement, des plus belles vies... Car la survie dans la mémoire des hommes rend-elle vraiment une « belle » vie moins « absurde » que celle qui disparaît sans qu'on s'en aperçoive ? L'humanité, qui n'est qu'un instant dans l'histoire de l'univers et dans celle de l'évolution, a-t-elle plus de « valeur » que chacun des innombrables individus éphémères qui l'auront composée ? Je m'obstine à penser que la plupart des vieux ressentent ce que j'écris là, même si c'est confusément... Je n'ai pas oublié le rictus d'amertume de mon père quand il parlait du « trou » où on le mettrait quand il serait mort.

« *Que m'importe ce qui ne dure pas ?* » disait à peu près, autant que je m'en souviens, l'Obermann de Senancour. Je suis allé prendre le livre sur une de mes étagères et j'ai vérifié la citation. Le texte dit exactement : « *Que m'importe ce qui peut finir ?* » Et plus loin : « *Je n'aime pas ce qui se prépare, s'approche, arrive, et n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, ... plus grande que tout ce qui passe.* » Senancour n'a pas écrit un roman, au sens strict: il ne se passe à peu près rien dans *Obermann*. Son livre est une longue méditation sur la brièveté, sur l'inutilité, sur l'absurdité de la vie. L'auteur est plus qu'un « préromantique », étiquette dont les manuels (quand ils le mentionnent) se contentent en général pour le cataloguer. Son oeuvre est une préfiguration très moderne, malgré les apparences, de toutes celles qui, au 20<sup>e</sup> siècle, ont développé le thème de l'« absurde », un thème qui, quand on arrive à mon âge, n'est justement plus un simple « thème » littéraire, mais est ressenti, éprouvé, personnellement, intensément, douloureusement. Au fond, si je ne devais emporter qu'un livre dans ma fugue (sur clé USB de préférence), pourquoi ne serait-ce pas *Obermann* ?

Et puis en fin de journée, j'ai reçu un coup de téléphone d'Odile. Elle n'avait rien de spécial à me dire : elle venait prendre de mes nouvelles, tout simplement, savoir « où j'en étais » :

- Bof, lui dis-je, ça suit son cours, disons que ça ne s'aggrave pas.
- Hum !... Ce n'est pas une réponse très positive, on dirait ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu travailles, j'espère. Où en es-tu de la biographie de ton... aventurier, là, comment l'appelles-tu déjà ?
- Pagès, François de Pagès. Pour l'instant je lis et je relis les deux volumes de son récit et je fais la liste aussi précise que possible des renseignements de toutes sortes que je dois accumuler pour pouvoir refaire ce même récit, mais... à ma façon, tu comprends ?, de mon point de vue... En ce moment, j'essaie de savoir ce qui s'est passé avant ses voyages (il n'en parle pas dans son bouquin), donc à reconstituer la vie et l'atmosphère de Toulouse et de Rochefort-sur-mer quand il était jeune.

Ce que je lui disais là n'était pas tout-à-fait vrai. Il y avait déjà plusieurs mois que j'avais fait des recherches sur Rochefort et Toulouse au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. En ce moment, je suis bien trop accaparé par la préparation de ma fugue pour m'occuper de Pagès.

- En somme, me dit Odile, tu n'as pas encore commencé ?
- Tu sais, quand j'aurai rassemblé tous les éléments nécessaires, je pourrai dire comme je ne sais plus quel illustre inconnu : « Mon livre est fini, il ne me reste plus qu'à l'écrire. »
- Parfait. L'essentiel, je te l'ai déjà dit, c'est que tu ne sombres pas dans le désœuvrement, dans l'ennui, la morosité, et finalement la dépression.
- Merci de t'inquiéter pour moi, mais non : je ne déprime pas.
- Bon. Pour changer de sujet, as-tu maintenant la date de ton vol pour Tokyo ?
- Oui. Mon vol est prévu pour le 30 mars en fin d'après-midi.
- Très bien. Je le note. Je t'attends donc pour les 28 et 29 mars au soir. En tout cas pour le 29.

Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je n'irais pas la voir. Je me suis dit que je me reprocherais cette muflerie pendant toute ma fugue (c'est-à-dire pendant tout le temps qui me reste à vivre). Ne pas lui dire que je fugue et que nous ne nous reverrons pas, c'est le plus que je puisse faire. Mais ça, c'est intangible. Je lui dis :

- Soit, mais pas de jeux érotiques, hein ? J'y tiens.
- Donc pas de Mona, non plus ? demanda-t-elle.
- Pas de Mona non plus.
- Comme tu voudras. Au 28 mars ou en tout cas au 29. Bisous.

J'essaie d'imaginer quelle sera sa réaction quand elle apprendra que j'ai fugué. Consternation ? Tristesse ? Mépris ? Colère ? Tournera-t-elle la page tout de suite ? Cherchera-t-elle à comprendre ? Essaiera-t-elle de savoir où je suis allé ? Lancera-t-elle une enquête ? des recherches ? De toute manière, il y aura une enquête plus ou moins officielle, quand on s'apercevra de ma disparition : je vois déjà les journalistes, et peut-être même *France 3 Bretagne* venant interroger dans la commune ou la région les gens susceptibles de m'avoir connu et d'avoir soupçonné mon projet (*a priori* Mme Hémon, le brocanteur, l'agence Mahé...), j'imagine des titres dans *Ouest-France*, le journal local, quasiment unique et obligatoire, et qui a reconstitué l'Empire des Plantagenets, de l'île de Sein jusqu'au-delà du Mans...

## Vendredi 14 février

Mail de Yutaka qui m'annonce qu'ils m'ont réservé une chambre, Sonoko et lui, dans un hôtel du quartier de Ueno. « *Pour le soir de votre arrivée* », me dit-il. Donc pour le 31 mars. Ils seront à l'aéroport pour m'accueillir. Ainsi que Uiko qui, paraît-il, est enchantée de ma venue. J'en ai conclu qu'elle n'est plus la même depuis la disparition de son concubin et que, sans doute, comme l'avait pressenti Odile, elle va bel et bien chercher à renouer avec moi. D'autant que l'absence d'Odile lui fera penser que je suis « disponible ». N'est-elle pas au courant de mon état ? J'avais pourtant écrit à Yutaka que j'avais subi l'ablation de la prostate et j'avais ajouté, je m'en souviens, « *avec toutes les conséquences que provoque une telle mutilation.* » Avait-il compris ce que cela voulait dire ? Je n'en suis pas sûr car il n'y a jamais fait allusion. Je m'étais d'ailleurs dit qu'à son âge, je ne devais moi-même pas bien savoir ce qu'est la prostate ni à quoi elle sert, et je ne m'étais sûrement jamais demandé ce qui se passe quand on en est privé. Les jeunes savent que c'est l'ablation des testicules qui fait d'un homme un eunuque, mais la prostate... Ils en connaissent à peine l'existence. Yutaka n'a sans doute pas parlé à sa mère de mon opération à laquelle il n'a dû attacher aucune importance : pour lui, ça n'a probablement été qu'une intervention banale et sans gravité.

Il va falloir que Uiko, Sonoko et Yutaka ne se doutent pas plus de ma fugue qu'Odile ou Mona. Comme ils voudront sans doute m'accompagner au moment de mon départ, je peux très bien leur dire que je repartirai en faisant escale à Honolulu, puis en Californie : que je puisse avoir envie de profiter de ce voyage pour faire du tourisme, et donc que je veuille rentrer en Europe en passant par les îles Hawaï, puis par les Etats-Unis, c'est quelque chose de vraisemblable. Ce qui le sera moins, ce seront mes bagages : malgré mon intention d'emporter le moins possible de choses, je me suis aperçu que, même en me limitant au strict minimum, je devrai, en dehors du sac que je garderai toujours avec moi, y compris dans la cabine de l'avion, faire enregistrer deux valises, dont sans doute une grosse, quitte à payer un supplément. Est-ce que ça ne risque pas d'éveiller leurs soupçons ? Je laisserai la seconde de ces valises à la consigne de l'aéroport de Tokyo-Narita, de même qu'à Paris, je les laisserai toutes les deux à la consigne d'Austerlitz. Mais à Paris, Odile ne m'attendra pas à l'arrivée du train et ne m'accompagnera pas à Roissy quand je partirai, tandis qu'à Tokyo, je serai attendu... Je verrai bien, le moment venu...

J'ai envoyé un mail à Yutaka pour le remercier de m'avoir réservé une chambre et j'en ai profité pour lui parler du cadeau de mariage que je voudrais leur faire à mon tour. Je préférerais, lui ai-je dit, leur expédier la somme correspondant à l'article qu'ils souhaiteraient recevoir (un appareil électro-ménager par exemple) plutôt que de faire moi-même un achat qui ne leur conviendrait peut-être pas.

Aussi surprenant que cela pourrait sans doute paraître à celui qui l'apprendrait, je commence à avoir hâte de partir. Heureusement il me reste encore beaucoup à faire, surtout à finir l'« épluchage » et la numérisation de ma paperasse (et du livre de Pagès), et quelques points à régler, en particulier à la banque. Et puis il faudra un de ces jours que je passe à France-Télécom à Vannes pour faire couper ma ligne téléphonique à compter du 28 mars. Je devrai aussi passer à la Saur et à E.D.F. pour savoir ce que je dois faire. Tout ça m'évite de trouver le temps long, mais quand même, il me tarde maintenant d'être parti.

## **Mardi 18 février.**

Yutaka m'a répondu à propos du cadeau de mariage et sa réponse m'a surpris. Pour les fiançailles, m'a-t-il dit, Sonoko et lui avaient choisi de ne pas faire de cérémonie japonaise traditionnelle, mais de se contenter d'un repas, simplement destiné à faire se rencontrer les deux familles. Par contre, ils ont voulu un « vrai » mariage à la japonaise. Un mariage « pittoresque », comme il dit (Ils ont d'ailleurs décidé de le faire filmer par un vidéaste professionnel.) Ils ont donc choisi un mariage shinto au temple de Nezu jinja, avec costumes traditionnels, suivi d'une réception à l'occidentale dans un établissement spécialisé dans les cérémonies de ce genre. C'est la tradition au Japon, paraît-il, que les parents des deux jeunes mariés participent au financement de ce qui est destiné à rester « le plus beau jour de leur vie ». Les parents de Sonoko participeront, m'a dit Yutaka, à hauteur de 200.000 yens. Uiko n'a promis que 80.000 yens, car les Professeurs de lycées ne sont pas très bien payés au Japon. Par conséquent si je pouvais, moi, contribuer à hauteur de 100 ou 120.000 yens, ce serait le plus beau cadeau de mariage qu'ils pourraient souhaiter. J'ai immédiatement cliqué sur « Répondre » et j'ai dit à Yutaka de m'envoyer ses références bancaires pour que je puisse lui faire parvenir la somme en question. J'avais pris rendez-vous à la banque, avec Mme Hémon, à propos de mes placements et de mon compte courant : j'en profiterai pour régler avec elle le problème de ce virement.

Curieuse idée que ce mariage japonais traditionnel. Mais après tout, pourquoi pas ? Je sais qu'en Asie, aujourd'hui, comme c'était le cas chez nous dans l'antiquité (du moins jusqu'à

l'arrivée du Christianisme), les religions font bon ménage : on peut très bien être à la fois bouddhiste et taoïste en Chine et, au Japon, bouddhiste et shinto. « *On naît et on se marie shinto*, disent même, paraît-il, les Japonais, *mais on meurt bouddhiste* » ! C'est la même chose en Chine où l'on voit même des temples communs au bouddhisme, au taoïsme, voire au confucianisme ! A vrai dire, j'ai souvent eu l'impression que les religions, dans ces pays, ne sont plus guère que des folklores. Yutaka et Sonoko « croient »-ils aux « dogmes » shinto, si tant est que ces « dogmes » existent ? Cela m'étonnerait. Je ne suis même pas sûr, du reste, que l'idée de « foi », au sens chrétien du mot, ait un sens, appliquée au culte shinto. C'est au fond la question que nous nous posons en Occident à propos des anciens : « croyaient »-ils vraiment à leurs dieux ? Il y a débat là-dessus entre les spécialistes.

Le shinto a mauvaise réputation en Europe, depuis la période ultra-nationaliste et militariste d'avant la dernière guerre pendant laquelle ce culte traditionnel a été promu au rang de religion nationale officielle et quasi obligatoire, les autres (dont le bouddhisme), d'origine étrangère, étant plus ou moins suspects. Mais, autant que je me souvienne de ce qu'on m'a dit, quand j'étais là-bas, il ne reste plus trace de tout cela aujourd'hui : les religions font à nouveau bon ménage.

Je ne peux cependant pas arriver les mains vides au mariage, même si j'ai participé au financement de la cérémonie : l'autre jour, il y avait à la « médiathèque » de Pluneven une exposition des « Peintres de la presqu'île ». L'un d'eux est plus connu que les autres, nettement plus cher aussi d'ailleurs, mais j'aime assez ce qu'il fait, surtout ses aquarelles. Parmi les toiles qu'il exposait, j'en ai distingué une qui m'a paru belle ; elle représentait un site du golfe que Yutaka avait admiré quand il était venu me rendre visite. J'ai acheté cette aquarelle et je vais la faire encadrer à Vannes ; ce sera mon cadeau de mariage. Elle entrera bien dans une de mes deux valises. Il me reste à espérer qu'elle ne souffrira pas du voyage.

## **Jeudi 20 mars.**

Ca y est : les Américains ont déclenché leurs opérations militaires en Irak. La télé ne parle évidemment que de cela. Bush et Rumsfeld voulaient leur guerre : ils l'ont. Sans mandat de l'O.N.U., bien sûr. La première puissance du monde, qui est persuadée d'avoir reçu de Dieu la mission de civiliser le monde, n'a évidemment pas à s'embarrasser de ce « machin », comme aurait dit de Gaulle, et à demander la permission d'agir à un rassemblement de nains politiques. Rumsfeld a annoncé que ce serait une guerre éclair. Il est évident que, dans une guerre « conventionnelle », l'armée américaine est imbattable, et que celle de Saddam Hussein va être étrillée en un rien de temps. Mais après ? Toute occupation engendre une résistance. Les Américains en savent quelque chose puisqu'ils sont déjà pris au piège en Afghanistan. C'était cette guerre-là qui avait un sens et c'est là-bas qu'il fallait mettre le paquet : les Talibans, extrémistes de l'Islam, hébergeaient Ben Laden et ses camps d'entraînement ; personne n'a contesté la légitimité de la riposte américaine aux attentats du 11 septembre. Mais se jeter dans un second borborygme, alors que, dans le premier, l'enlèvement s'annonce déjà, c'est de la folie. D'autant que Saddam Hussein n'a aucun lien avec *Al Qaïda*, donc avec le 11 septembre, et que le monde entier va avoir la preuve que cette expédition n'a aucun sens quand Bush sera obligé d'avouer que ses troupes n'ont pas trouvé d'armes de destruction massive en Irak.

En tout cas, en ce qui me concerne, j'ai depuis ce matin confirmation qu'une portion importante de mon parcours est annulée. Et c'est sans doute une de celles qui auraient été les plus

intéressantes si j'avais pu la faire, comme elle l'a été à l'époque pour Pagès : je me voyais déjà sur le site de Babylone dont Saddam avait, paraît-il, entrepris la reconstruction. Je ne sais pas si j'aurais eu la possibilité de traverser l'Irak, de Bassorah jusqu'à la frontière syrienne, s'il n'y avait pas eu la guerre (à vrai dire, j'en doute), mais ce qui est sûr, c'est que maintenant, je ne l'aurai pas. J'ignore ce que je ferai : j'aviserais le moment venu, c'est-à-dire quand je serai arrivé en Inde, disons... à Bombay. Je ne m'étonne même pas d'écrire : «... quand je serai à Bombay », comme j'écrirais : «... quand je serai à Pluneven ». Dans ma tête je suis déjà parti.

## **Jeudi 27 mars**

Me voilà à Vannes. Cette fois, ma fugue est vraiment commencée. Ce matin, à l'heure dite, le camion du brocanteur est arrivé devant ce qui était jusqu'ici « ma maison », à Kerilis. Les ouvriers connaissent leur boulot : toutes les pièces ont été vidées méthodiquement, rapidement, avec professionnalisme. Après le départ du camion, j'ai parcouru une dernière fois les chambres, la cuisine et enfin la salle de séjour qui me servait aussi de salle à manger et surtout de bureau : une maison est sonore quand elle est vide. Aux étages, il y a de la moquette, mais au rez-de-chaussée, c'est du carrelage et mes pas résonnaient : je repensais à ce qu'était cette maison quand j'étais jeune, avant la rénovation que j'ai confiée à un maître d'œuvre quelques années avant que je ne prenne ma retraite ; il y a de cela... combien?... onze ans, je crois. Onze ans. J'étais à Dakar à l'époque. Avec Odile. En fin de carrière... Autrefois, au siècle dernier, cette maison avait dû être la demeure d'un patron-pêcheur. Je pensais à mes parents... Que penseraient-ils s'ils savaient leur maison vendue, destinée à héberger des retraités parisiens ? Que penseraient-ils de moi surtout, et de ma « fugue » ? Je me dis que ce qu'ils éprouveraient, ce serait sans doute moins de la colère que de l'incompréhension. Une incompréhension totale, probablement... Peu à peu, en parcourant ces pièces vides, je me suis senti submergé par l'émotion ; et je ne m'y attendais pas ; j'avais la gorge nouée, les larmes aux yeux. Je sortis dans la cour ; il faisait beau, un temps déjà printanier : le petit clocher de la chapelle pointait au-dessus des jolies maisons de granit que j'aimais tant regarder, l'été, en déjeunant à l'ombre d'un parasol... L'après-midi s'avance : il fallait partir. J'ai loqueté toutes les portes et j'ai quitté la maison.

Après avoir été porter la clef à l'agence Mahé, j'ai pris la route de Vannes et je suis venu me loger dans un petit hôtel, près de la gare, où je passerai deux nuits. Demain j'irai au garage Ford où je laisserai ma voiture. (Ils me la reprennent au prix de l'Argus car j'étais ce qu'ils appellent « un bon client »). J'avais prévenu l'assurance que je résiliais mon contrat à la date du 28 mars pour la voiture ainsi que pour la maison. Après-demain matin, je prendrai le train pour Paris et je logerai chez Odile à qui j'ai téléphoné avant de quitter Kerilis (dernier coup de téléphone avant l'annulation de la ligne). Je ne passerai qu'une nuit chez elle et il faudra surtout que je fasse bien attention de ne pas me trahir...

## **Dimanche 30 mars**

J'écris ce journal dans la salle d'attente de l'aéroport de Roissy où je vais rester jusqu'au départ de mon vol pour Kuala-Lumpur. J'y changerai d'avion pour gagner Tokyo. C'est un détour qui allonge beaucoup la durée du voyage mais qui, paradoxalement, diminue son prix. Je viens de relire ce que j'écrivais jeudi soir à Vannes. J'avais tort : c'est aujourd'hui que ma fugue commence vraiment. J'en ai pris conscience quand je suis arrivé hier soir chez Odile. Pour elle, ma visite était une visite comme les autres. Si elle avait su ! Je l'ai embrassée sur les deux joues et cette fois elle n'a pas cherché ma bouche. Nous avons parlé tranquillement de mon voyage, du mariage de Yutaka et Sonoko, du cadeau que je leur offrirai... Nous n'avons pas été dîner au restaurant : elle avait pris

tout ce qu'il fallait chez un traiteur et elle avait dressé la table dans le séjour. Pendant le repas, elle m'a dit :

- Je suppose que tu as déjà la date de ton vol retour ?

J'avais prévu cette question et donc préparé la réponse : je lui ai dit, comme je compte le faire aux jeunes mariés, à Tokyo, qu'après le mariage, je ne rentrerai pas directement : je profiterai de l'occasion pour visiter les îles Hawaï et revoir la Californie, peut-être même d'autres régions de l'Amérique que je ne connais pas :

- Tu comprends, lui dis-je, j'ai pensé que faire un aussi long voyage aller et retour sans s'arrêter nulle part, c'était un peu absurde. Ce serait même presque du gaspillage.

- C'est pourtant bien ce que nous avons fait la dernière fois...

- C'était différent : tu découvrais le Japon, cette année-là, et c'est au Japon que nous avons fait du tourisme.

- Et... combien de temps comptes-tu être absent ?

- Aucune idée : je n'ai absolument rien planifié. J'aviserais sur place, le moment venu. Et quand je dis « sur place », c'est sans savoir quel lieu précis désigne cette expression.

- C'est peut-être toi qui as raison, après tout...

Elle m'avait préparé la « chambre d'ami » et nous avons été nous coucher chacun de notre côté, bien sagement, comme deux vieux amants que nous avons été. Et que nous n'étions plus. Ça aurait dû me faire « tout drôle », comme on dit, mais ce ne fut même pas le cas : dans ma tête, j'étais déjà parti.

Aujourd'hui, c'était dimanche et, pendant le petit déjeuner, que nous avons pris à la cuisine, comme le font la plupart des gens et comme je le faisais moi-même à Kerilis, Odile m'a proposé de m'amener à l'aéroport en début d'après-midi, donc après le déjeuner. Je m'y attendais et, comme je ne tenais pas à ce qu'elle voie mes deux valises (dont la grosse) que j'avais laissées à la consigne de la gare, ce qui aurait pu lui mettre la puce à l'oreille, j'ai décliné la proposition :

- Il faut que je retourne d'abord récupérer mes bagages, lui dis-je, avant de partir pour Roissy. Tu ne vas pas t'embêter dans les embouteillages : je prendrai un taxi, c'est le plus simple. Mais avant, je voudrais t'inviter au restaurant, ce midi. Tu peux vérifier s'il reste une table disponible quelque part ?

J'ai failli me trahir, quand j'ai parlé du restaurant, et dire : « Ce sera notre repas d'adieu », mais je me suis retenu à temps. Odile a téléphoné. Pendant le repas, elle a mis la conversation sur le mariage et surtout sur Uiko, dont le comportement l'intriguait :

- Qu'elle ait décidé d'aller t'attendre à l'aéroport, comme les deux jeunes, ça prouve bien que j'avais raison : elle va te faire des avances, peut-être même essayer de renouer avec toi.

- Comment veux-tu qu'elle puisse penser renouer avec moi ? Il faudrait que je m'installe au Japon ou qu'elle vienne s'installer en France, deux situations qui sont aussi impossibles l'une que l'autre. Et puis, dans un mail, j'avais annoncé mon opération à Yutaka. Il doit bien savoir ce que ça signifie et il a bien dû en parler à sa mère.

- Tu m'as dit toi-même qu'il ne t'en avait jamais reparlé.

- C'est vrai. Je verrai bien...

Et lâchement j'ai ajouté :

- Je te raconterai à mon retour comment ça se sera passé.

- J'avoue que ça m'intéresse. N'oublie pas de me prévenir de la date, où que tu sois.

- Bien sûr.

Ces mensonges éhontés m'avaient mis mal à l'aise et j'avais plutôt hâte de partir. Odile m'a amené jusqu'à la gare du R.E.R. et c'est là que je l'ai quittée. Si elle avait su !... Je repensais à tout ce que nous avons vécu ensemble, à Dakar, à Paris, en Bretagne... « Quel goujat tu es » !, me dis-je. Un bref instant, j'ai failli tout lui avouer. Mais non : je ne pouvais pas, je ne devais pas me trahir ; c'était une fugue et ça devait le rester. Je l'ai embrassée et je me suis dirigé vers l'entrée de



la gare. Avant de franchir la porte, je me suis retourné : elle n'avait pas bougé, elle me regardait et me fit un petit adieu de la main. Elle semblait émue comme si elle se doutait que nous ne nous reverrions pas.

## **Mardi 2 avril.**

Il y avait beaucoup de monde avant-hier soir, à l'aéroport de Tokyo-Narita, à l'arrivée de l'avion de Kuala-Lumpur. Mais dans la foule, j'ai aperçu de loin un bras qui brandissait un carton sur lequel était écrit (très correctement) mon nom : *VINCENT LE ROUX*. Yutaka et Sonoko étaient là, comme prévu. Et Uiko qui m'embrassa chaleureusement sur les deux joues. Quelle différence avec la dernière fois ! Il était environ quatre heures de l'après-midi. Nous avions donc tout notre temps. Sur le tourniquet, j'avais à récupérer une valise ordinaire où j'avais rangé les vêtements que je mettrai demain pour le mariage mais aussi mon cadeau : l'aquarelle représentant un site du golfe du Morbihan. Mais surtout je devais récupérer la valise très grosse où j'ai entassé tout ce qui me suivra pendant ma fugue. Comme je craignais toujours que mes Japonais ne s'étonnent d'un aussi gros bagage, un bagage que, de plus, je voulais laisser à la consigne de l'aéroport, j'en profitai pour leur dire que je ne comptais pas rentrer directement en France, mais que je profiterais de l'occasion pour faire un peu de tourisme et rentrer en Europe par le chemin des écoliers. Ce gros mensonge est passé comme une lettre à la poste et Uiko me dit même :

- Quelle chance vous avez !
- Je me souviens, lui répondis-je, que vous m'aviez dit exactement la même chose quand nous nous étions rencontrés au mont Fuji, il y a de cela... combien ?...
- Neuf mois de plus que l'âge de Yutaka, me dit-elle en souriant... Demandez-lui. Vous ne vous souvenez pas de la date ?

Les deux jeunes gens marchaient devant nous. Yutaka poussait le chariot où se trouvaient les deux valises, la moyenne et la grosse, celle que j'allais faire consigner. Je m'étais demandé dans l'avion si j'allais trouver une Uiko toute triste, au moins pour la forme, après la disparition de son compagnon. Apparemment, ce n'était pas le cas. Ah, s'il n'y avait pas eu ma mutilation !

C'est dans la voiture de Yutaka que nous avons gagné le centre-ville, ou plutôt le quartier de Ueno.

- Nous avons pensé vous loger à Ueno, me dit Yutaka, parce que c'est dans ce quartier que se trouve le temple où sera célébré notre mariage demain. De votre hôtel, vous pourrez facilement vous y rendre à pied.

Uiko et moi étions assis sur la banquette arrière et elle m'avait pris la main.

- C'est aussi dans ce quartier que j'habite, dit-elle.
- Etes-vous un shintoïste fervent ou à tout le moins pratiquant ? demandai-je à Yutaka.

J'eus l'impression que ma question les faisait sourire tous les trois, mais c'est Uiko qui répondit :

- Les Japonais, dit-elle, ne sont pas « fervents » ni même « pratiquants » au sens où le sont les Chrétiens d'Europe ou d'Amérique, par exemple, ou encore les Musulmans. Chez nous les religions...

- C'est vrai, dis-je, que vous en avez plusieurs. On dit que vous vivez shinto mais que vous mourez bouddhistes. C'est vrai ?

La formule, qu'ils auraient pourtant dû bien connaître, les fit sourire tous les trois.

- C'est assez souvent vrai, dit Sonoko que Uiko et Yutaka approuvèrent.

L'hôtel n'était pas un palace, heureusement (cela m'aurait gêné), mais il était d'un bon standing. Après avoir amené mes bagages dans le hall, Yutaka parla avec sa mère et avec Sonoko en japonais et je ne reconnus que quelques mots de leur conversation. Le peu de japonais que j'avais appris, je l'ai quasiment oublié.

- Nous allons malheureusement être obligés de vous quitter, Sonoko et moi, me dit Yutaka en anglais, car nos préparatifs ne sont pas terminés. Nous vous laissons avec *Mum*. Elle vous montrera le chemin pour vous rendre d'ici au Temple. A demain, *Dad*.

- Merci à vous d'être venus m'accueillir. A demain, mes enfants.

Après leur départ, je dis à Uiko :

- Il faut que je remplisse les formalités à la réception, que je monte dans ma chambre et surtout que j'y fasse monter ma valise. Je vous retrouve ici ensuite : je vais faire aussi vite que possible.

- Je vous attends, me dit-elle. Ensuite nous irons chez moi : j'habite tout près d'ici. Nous pourrions y aller à pied.

- Ce soir je vous invite au restaurant. Puisque vous habitez le quartier, vous devez connaître les bonnes adresses.

- Bien sûr. Allez-y, je vous attends.

J'ai beau faire : je n'ai jamais pu m'habituer à l'idée que le *you* anglais veut dire « tu » au moins aussi souvent que « vous ». Quand je dis *you are*, dans ma tête ça veut dire « vous êtes », même quand je m'adresse à Yutaka ou à Uiko. Et quand je tiens ce journal et que je mets par écrit nos conversations en les traduisant en français, je les vouvoie spontanément et eux aussi me vouvoient. Cela paraîtrait sans doute absurde à celui qui lirait ces pages, mais c'est ainsi. Et ça l'a toujours été.

Je savais que, pour respecter les habitudes japonaises, Yutaka et Sonoko avaient prévu une réception dans les salons d'un hôtel, et j'avais lu que c'est généralement au cours de cette réception que sont offerts aux mariés les cadeaux qu'ont prévu de leur faire leurs invités. Quand j'eus rejoint Uiko qui m'attendait dans le hall de mon hôtel, je lui parlai de mon tableau :

- J'ai pensé, lui dis-je, que je devrais aller porter mon cadeau dès ce soir là où aura lieu la réception. Je ne me vois pas arriver demain avec ce cadeau sous le bras !

- Où est-il, ce cadeau ? me demanda-t-elle

- Là-haut, dans ma chambre.

- Et il est... volumineux ?

De toute évidence elle brûlait de savoir ce que j'allais leur offrir.

- Volumineux..., pas vraiment. C'est un tableau représentant un paysage de la région où j'habitais en France... Qu'est-ce que je raconte ? Je voulais dire : où j'habite, évidemment. Je me sens soudain tellement loin de l'Europe que...

- Eh bien montez le chercher, ce tableau. Nous avons bien le temps d'aller le porter au *Mikado* avant d'aller chez moi.

Uiko s'extasia devant mon aquarelle; pour les Asiatiques, l'art européen, disons plutôt : « occidental », reste aussi « exotique » que peuvent l'être pour nous leurs estampes. Elle s'extasia peut-être surtout sur le paysage représenté. A moi, ça faisait tout drôle de revoir, dans un hôtel de Tokyo, ce coin de mon bon vieux *Mor-bihan*. Je pensai, avec un petit pincement au coeur que je ne reverrais plus le Golfe et en même temps, je me revis arpentant les sentiers côtiers et ressentant jusqu'à l'écoeurement le fait d'en connaître d'avance le moindre tournant.

- Vous habitez une belle région, me dit Uiko.

- Le tableau représente un paysage qu'avait aimé Yutaka quand il m'avait rendu visite.

- Vous y étiez alors avec votre amie. C'est du moins ce qu'il m'avait raconté

- Et c'était vrai. Les choses ont bien changé depuis.

- Elles ont bien changé pour tout le monde, murmura-t-elle

Nous sommes allés à l'hôtel *Mikado* porter mon aquarelle puis nous avons rejoint l'appartement de Uiko qui se trouve en effet à deux pas de mon hôtel. Petit appartement mais bien conçu et agréable. Elle m'a fait asseoir sur le canapé du « *living* » comme elle dit, face à la télé. Et puis elle m'a dit à l'oreille :

- Je vous laisse seul deux minutes. Pas plus. Je reviens tout de suite.

Et elle a disparu dans une pièce à côté, sans doute sa chambre. Son absence n'a dû effectivement durer guère plus de deux minutes et puis la porte s'est ouverte et elle est rentrée : elle était entièrement nue. Je me dis qu'elle s'était fort peu empâtée depuis 20 ans (et même un peu plus) et qu'elle restait très « désirable », si tant est que ce mot ait encore un sens pour moi. Elle virevolta une ou deux fois sur la pointe des pieds, bras en l'air, comme une ballerine, et puis elle vint s'asseoir sur mes genoux, passa un de ses bras autour de mon cou et colla ses lèvres sur les miennes.

- Hélas ! lui dis-je, Je vois que Yutaka ne vous a pas mise au courant. Je le lui avais écrit pourtant : j'ai subi une ablation de la prostate il y a trois ans et demi. Et vous devez le savoir : cette mutilation fait d'un homme un eunuque.

Elle me regarda fixement, comme si elle n'avait pas compris ce que je lui avais dit. Puis ses yeux parcoururent ses seins, son ventre, ses cuisses, toute sa nudité devenue soudain indécente... Elle me regardait à nouveau :

- Un eunuque, murmura-t-elle... Mais pourquoi vous a-t-on fait cette opération ?

- Cancer.

- Et... c'est pour cela que votre amie qui était venue pour les fiançailles,...vous a quitté ?

- Elle ne m'a pas quitté. Nous continuons à nous voir, mais moins souvent qu'autrefois, évidemment. Et puis, quand nous nous voyons,...nous ne faisons plus l'amour

Alors, avec une spontanéité que j'ai trouvée charmante, elle murmura :

- Oh que c'est dommage ! Vous étiez un si bon amant !

- Peut-être, repris-je, mais je ne le suis plus... C'était il y a longtemps, hélas !...

Elle me semblait ne pas arriver à y croire et elle voulut vérifier par elle-même si ce que je lui disais était la vérité. Peut-être pensait-elle aussi qu'elle pourrait réussir là où les autres avaient échoué ? En tout cas elle m'entraîna dans sa chambre et, après m'avoir lentement déshabillé, m'attira avec elle sur la moquette. Après quoi elle retrouva tout le savoir faire que je lui connaissais et y mit un tel acharnement que je me demandai un moment si elle n'allait pas réussir l'exploit de se faire pénétrer. Mais finalement non : elle y renonça.

- Vous voyez, lui dis-je, si vous voulez avoir du plaisir, vous ne pouvez plus compter sur moi. Ce plaisir, il faudra que vous vous le procuriez par vous-même. Ce soir, du moins.

Elle me regarda droit dans les yeux et me dit :

- J'en ai l'habitude, vous savez.

Et elle se mit en devoir de me montrer qu'elle en avait en effet une longue habitude. Uiko me faisait penser moins à Odile qu'à Mona : des nymphomanes, l'une comme l'autre. En tout cas, elle atteignit l'orgasme, sans que j'aie eu besoin de l'aider, un orgasme que (privilege des femmes) elle prolongea assez longtemps. Je repensais à son Nukada : il n'avait pas l'air d'un obsédé sexuel, lui. Il semblait même sérieux comme un pape, pour ne pas dire sévère comme une porte de prison : comment avait-il pu satisfaire cette femme insatiable ? Comment avait-il réussi à la subjugué au point de la rendre méconnaissable ? Comment surtout cette femme si libre avait-elle pu se laisser subjugué par un type pareil ? Question que je me posais d'autant plus que l'union libre est rare au Japon et que ce Nukada, contrairement à Uiko, n'avait pas du tout le profil d'un type à transgresser les tabous de la société japonaise. Il est vrai que je ne le connaissais pratiquement pas et je n'allais certainement pas demander à Uiko de me parler de lui et encore moins du couple insolite qu'ils avaient formé.

Nous avons été dîner dans un restaurant du quartier que Uiko connaissait et, en sortant, nous sommes allés jusqu'au beau temple Nezu jinja. Il y avait beaucoup de monde dans les rues illuminées par les néons des enseignes et j'ai retrouvé l'atmosphère japonaise que j'aime tant et qu'Odile avait elle-même aimée quand nous étions venus ici ensemble. En sortant du temple, je dis à Uiko que mes vingt-cinq heures de vol m'avaient tellement fatigué que je n'avais qu'une envie : c'était de dormir. Contrairement à ce que je craignais, elle n'y vit pas d'objection : je rentrai donc à

mon hôtel et elle regagna son appartement. Mais j'ai tout de même pris le temps de tenir ce journal avant de me mettre au lit.

#### **Jeudi 4 avril**

Eh bien, voilà Yutaka et Sonoko mariés. J'avais lu que la célèbre « cérémonie du thé » dont l'origine est à chercher, je crois, du côté du bouddhisme zen, avait été influencée par la messe catholique que les Portugais avaient fait connaître aux Japonais ; en tout cas sur le mariage shinto. Il m'a semblé que cette influence est flagrante. Elle est d'ailleurs admise officiellement : le rituel a été fixé il y a plus d'un siècle, à l'imitation des cérémonies chrétiennes occidentales, et, dès le début, le rite de l'élévation (des offrandes aux Dieux et, en particulier du saké) rappelle la messe de façon évidente. Et aussi la consommation des coupes nuptiales par les mariés.

En tout cas, si Yutaka et Sonoko voulaient, comme ils me l'avaient dit, un mariage « pittoresque », ils ont été servis. Les caméramen (car ils étaient deux), qui ont fait leur travail très consciencieusement, pourront faire un film haut en couleurs. Le décor des temples shinto est généralement plus sobre que celui des pagodes bouddhistes mais les illuminations suppléaient au manque de richesse de la décoration. Les prêtres étaient en costumes shinto traditionnels et tous officiaient sérieux comme des papes. La mariée était ravissante dans son kimono blanc et Yutaka ressemblait à un jeune empereur le jour de son couronnement. Après qu'ils eurent prêté serment, il y eut un intermède musical que j'ai trouvé remarquable.

J'ai dit qu'une réception devait suivre la cérémonie religieuse. A la différence de celle-ci, la réception fut de type parfaitement occidental, même si les mariés restaient costumés en japonais d'autrefois. Champagne, porto, whisky... Seul le buffet, les amuse-gueule (mais pas tous) étaient japonais.

- Comment se fait-il, demandai-je à Uiko, comme nous entrions dans le salon où, la veille au soir, j'avais déposé mon aquarelle, qu'il n'y ait pas eu ce que nous appelons chez nous un « mariage civil » ? En France, cela se passe à l'Hôtel de ville et c'est le Maire (ou un de ses adjoints) qui préside la cérémonie et reçoit les consentements des mariés. Ensuite seulement ils vont à l'église, mais c'est facultatif et bien des couples se marient seulement « à la mairie ».

- Une cérémonie de ce genre n'existe pas ici, me dit-elle. Avant le mariage religieux (pour ceux qui en font un, mais ce n'est pas le cas de tous les jeunes, car cela coûte cher), il faut être marié légalement, « civilement » comme vous dites, mais une simple déclaration suffit : il faut seulement que les deux jeunes gens se présentent et disent qu'ils se marient.

Il y avait beaucoup de monde dans les deux vastes salons où les héros du jour recevaient leurs invités. Dans celui du fond, les amis des jeunes mariés faisaient la queue pour leur présenter leurs félicitations et... leur offrir leurs cadeaux. Comme je ne pouvais pas arriver avec mon tableau sous le bras, j'attendis patiemment mon tour puis je demandai à Yutaka et Sonoko de me suivre et je les amenai devant l'aquarelle que, la veille, j'avais posée sur une sorte de commode qui se trouvait là. Ils eurent la même réaction admirative que Uiko, sans doute pour les mêmes raisons, et m'embrassèrent chaleureusement en multipliant les remerciements, comme si je leur avais offert une toile de maître. Ils utilisèrent même notre « merci » français et, sur sa demande, je dus apprendre à Sonoko comment on dit « *dad* » chez nous en France.

- Vous reconnaissez peut-être un site que vous aviez aimé quand vous étiez venu me rendre visite, et que nous avons fait une promenade sur les sentiers côtiers, dis-je à Yutaka.

- Je me souviens très bien de cette promenade et même, effectivement, de ce site, dit-il,

Je ne sais s'il disait vrai mais il se mit à parler en japonais à Sonoko tout en me regardant : il lui parlait donc de moi. Je constatai une fois encore que j'avais oublié le peu de japonais que j'avais

réussi à apprendre mais je crus comprendre malgré tout qu'il avait entrepris de lui raconter sa visite dans ce lointain pays où j'habitais et dont le peintre avait représenté un joli coin :

- Nous irons vous rendre visite, me dit Sonoko, car Yutaka me dit que vous habitez une jolie région.

- J'espère bien vous y accueillir, répondis-je avec un culot que je me suis immédiatement reproché (Mais que dire d'autre sans me trahir ?)

En parcourant les salons où la réception était donnée, j'aperçus Uiko, une coupe dans une main et un petit four dans l'autre, en grande conversation avec un type distingué qui semblait boire ses paroles entre deux gorgées de champagne. Elle me regardait tout en parlant et je me dis (méchamment, je le reconnais) que, s'étant aperçue que je ne faisais plus l'affaire, elle était peut-être bien en train de draguer quelqu'un qui soit susceptible de remplacer son Nukada. Je lui ai dit au revoir quand la réception fut terminée ; nous nous sommes embrassés. C'est la mère de mon fils, elle ne demandait qu'à renouer avec moi et, comme Odile, je ne la reverrai pas.

Demain, je quitte Tokyo et ma fugue commence (« pour de vrai » cette fois, comme disent les enfants). Les deux jeunes mariés ont insisté pour me conduire à l'aéroport (mais Uiko n'y sera pas). Je n'ai pas refusé : Yutaka, après tout, est mon fils. Au moment où j'écris ce journal, dans ma chambre d'hôtel, je pense aux espoirs que j'avais nourris, il y a quatre ans, quand il était venu m'apprendre cette nouvelle qui m'était tombée dessus comme un coup de foudre... Je pense aux conversations interminables que j'avais eues à ce sujet avec Odile... Terminé. Comme tout le reste. Je tourne cette page. Comme les autres. Comme toutes les autres.

## **Dimanche 7 avril**

Cela doit bien faire la troisième fois, peut-être même la quatrième, que j'écris : « Cette fois, ma fugue est vraiment commencée. » Mais « cette fois », ça pourrait bien être la bonne : si je n'avais pas fugué, j'aurais quand même été au mariage de Yutaka ; par contre à cette heure-ci je serais « chez moi », à Kerilis. Et je suis à Honolulu. « Là-bas », ce n'est plus chez moi. Je n'ai plus de « chez moi ».

Il y avait un guichet de réservation d'hôtels dans le hall de l'aéroport. J'ai choisi l'un des moins chers, qui est cependant très correct. Le rapport qualité-prix est même des plus satisfaisants car cet hôtel est fort bien situé, même s'il ne donne pas sur la plage : par la fenêtre j'aperçois un cap lointain (sans doute *Diamond head*) et surtout la grande avenue chic parallèle à la plage mais qui, contrairement à Nice ou à La Baule, n'est pas ici un « front de mer » : elle s'étire à l'arrière des buildings qui, eux, donnent directement sur la plage de Waikiki. En me promenant sur cette avenue inondée de soleil, cet après-midi, j'ai constaté que beaucoup de passants avaient le type polynésien : les îles Hawaï sont une Polynésie américaine, de même que Tahiti et Bora-bora sont une Polynésie française. Le drapeau américain est omniprésent mais une partie de la population reste indigène. Il y a aussi, m'a-t-il semblé, beaucoup d'Asiatiques.

Un moment, quand je me baladais sur l'avenue, tout à l'heure, j'ai vu venir dans ma direction une bombe anatomique : manifestement polynésienne, chevelure très brune, peau idéalement bronzée, de toute évidence elle se donnait en spectacle : elle était en short, (un short blanc comme son chemisier sans manches), et elle avait des jambes sculpturales. Ses seins, dont son décolleté généreux laissait voir le haut des globes magnifiquement arrondis, devaient se terminer en ogives car ils pointaient sous son chemisier et le tendaient comme s'il allait craquer. Je la regardais venir, fasciné, et je la déshabillais dans ma tête comme j'aurais pu le faire avant ma mutilation. Elle a dû s'apercevoir qu'elle m'avait tapé dans l'œil, car, quand elle est passée à côté de moi, elle m'a fait un petit salut de la main accompagné d'une ébauche de sourire provocant mais surtout, m'a-t-il

semblé, ironique, comme si elle avait voulu me dire : « Tu me reluques comme un vieux satyre que tu es, mais justement tu es trop vieux pour moi. » Cette rencontre m'a déprimé : allais-je, pendant toute ma fugue, c'est-à-dire au fond jusqu'à ma mort, me morfondre chaque fois que je croiserais une jolie femme dans la rue ? Et me dire que cette fugue aurait pu être belle si je n'étais pas devenu ce que je suis : un vieillard prématuré, obsédé sexuel mais impuissant ?

Demain, j'irai visiter ce qui peut se visiter à Honolulu et je louerai une petite voiture pour faire le tour de l'île où je me trouve, Oahu. (Elle est excentrée au bout de l'archipel mais c'est l'île de la capitale), et puis je me renseignerai sur les moyens d'aller voir le Parc national des volcans, sur « *Big island* ». A peine ai-je écrit cela que je me pose une question : suis-je un fugueur ou un banal touriste ? Si je me la pose, cette question, c'est que, quand je suis arrivé à l'aéroport, après avoir réservé une chambre d'hôtel, la première chose que j'ai pensé à faire, ç'a été d'acheter une brochure sur l'archipel d'Hawaï... Mais quand je me pose cette question, j'en reviens toujours à la même réponse : qu'est-ce qu'un fugueur de mon âge, un retraité, pourrait bien faire d'autre pour être un « vrai » fugueur ?

## **Lundi 15 avril**

Dernier soir aux îles Hawaï. Finalement, ce qu'il y a de plus curieux à visiter à Honolulu, c'est peut-être l'ancien palais des rois de l'archipel. C'est une sorte de grosse villa, au milieu d'un beau parc. Villa très somptueuse d'ailleurs. La visite m'a permis d'apprendre comment s'est faite l'annexion des îles par les Etats Unis, au XIX<sup>e</sup> s. Je n'en avais jamais entendu parler jusque là. Finalement, les Américains, qui jouent volontiers les donneurs de leçons anticolonialistes, se sont comportés dans cette affaire de façon au moins aussi « impérialiste » que nous l'avons fait nous-mêmes à Tahiti.

A Honolulu j'ai visité aussi un excellent Musée polynésien. Et puis, il y a Pearl Harbour, évidemment : je ne sais pas trop pourquoi je m'attendais à y voir une armada de bateaux de guerre : il n'y en avait en fait qu'un ou deux. Par contre, l'attaque japonaise de 1941, qui a provoqué l'entrée en guerre des Etats-Unis, jusque là plutôt isolationnistes, est commémorée par un monument en demi-cercle très sobre où sont gravés les noms de tous les marins américains qui en ont été victimes. Curieusement, ce sont essentiellement des Japonais qui visitaient Pearl Harbour quand j'y suis passé, la plupart d'entre eux en voyages organisés... Et puis, au nord de l'île d'Oahu, dans un vaste parc on peut, en faisant une balade en bateau sur des canaux qui sillonnent une forêt tropicale, visiter des reconstitutions de villages de tous les archipels polynésiens. On y voit même leurs artisans ou leurs cuisiniers en plein travail : c'est assez exact si j'en juge par le village tahitien, l'archipel de Tahiti étant le seul que je connaisse un peu.

Pour le Parc national des Volcans, j'avais fait le choix le plus banal : je m'étais tout simplement inscrit à une visite guidée depuis Honolulu, formule « tout compris » bien entendu. Il va d'ailleurs falloir que je commence à surveiller sérieusement mes dépenses car ce séjour à Hawaï a été coûteux et, si je continue comme ça, je risque d'arriver plus rapidement que prévu au bout de mes réserves. Mais enfin, ce tour guidé valait le coup : l'ascension du Mauna Kea et surtout peut-être, le survol en hélico du cratère bouillonnant de lave du Kilauea, ont été de grands moments. Mon problème, toujours le même, c'est que j'ai un peu l'impression non pas d'être un fugueur, mais d'être redevenu le touriste que j'étais, certaines années, pendant les grandes vacances, au départ des pays étrangers successifs où j'ai été en poste. Car je ne rentrais pas en France tous les ans, loin de là : depuis Calcutta et Tokyo, par exemple, j'ai visité une partie de l'Asie et de l'Océanie...

Dès demain ou après-demain, je vais commencer le parcours pour lequel (du moins théoriquement) j'ai entrepris cette « fugue » : celui qu'a fait François de Pagès au XVIII<sup>e</sup> s. J'avais pensé partir de la Nouvelle Orléans, mais dans ce cas, je tricherais. Car c'est de Haïti, disons

comme à l'époque, de « St Domingue », que Pagès est parti, c'est à « St Domingue » qu'il a pris la décision de désertier et c'est encore à « St Domingue », qu'il est revenu s'installer comme planteur et passer sa retraite. Ce que les Français appelaient St Domingue sous l'ancien régime (je crois l'avoir déjà noté), c'est ce que nous appelons aujourd'hui Haïti, la partie ouest de l'île d'Hispaniola, et non notre actuelle « République dominicaine », pays de langue espagnole qui occupe l'est de l'île : c'est donc bien de Haïti que je dois partir moi aussi. Et c'est d'ailleurs là également que je devrai revenir, quand j'aurai fini mes pérégrinations, c'est-à-dire celles de Pagès.

Il y a maintenant plus de deux semaines, bientôt trois, que j'ai quitté Kerilis. Ma disparition ne va sans doute pas tarder à être constatée. Probablement pas tellement d'ailleurs à Kerilis même, où, depuis la mort des époux Falher, je n'avais plus de voisins et où je ne fréquentais plus personne. Même si Marie-Joseph Le Du passait dans le village et s'apercevait que la maison est fermée et inhabitée, elle ne s'en étonnerait pas : elle penserait tout simplement que je suis maintenant installé quelque part dans la région parisienne... C'est à Paris, justement, qu'on va peut-être commencer bientôt à s'interroger. J'avais dit à Odile qu'après le mariage de Yutaka, je rentrerais par le chemin des écoliers et j'avais prétendu être incapable de lui indiquer une date de retour : quelle durée peut-elle donner approximativement à mon escapade supposée ? Un mois ? Deux ? Si c'est seulement un, dès le début du mois prochain, elle risque d'appeler mon ancien numéro. Un répondeur lui apprendra que « ce numéro n'est pas attribué ». Elle en parlera à Mona. Elles m'enverront un mail à mon ancienne « adresse » électronique et leur serveur leur fera sans doute savoir que ce mail n'a pu parvenir jusqu'à son destinataire.

C'est alors qu'elles commenceront à s'étonner mais c'est seulement quand elles apprendront que j'ai vendu ma maison qu'elles comprendront que j'ai fugué et c'est alors qu'elles pourront signaler ma disparition. Le feront-elles ? Et si elles le font, quel résultat obtiendront-elles ? Aux yeux de la loi, personne n'a rien à me reprocher. Je n'ai rien fait d'illégal. Mon cas n'a rien de commun avec ceux du fameux Dr Godard ou de Dupont de Ligonnesse auxquels je pense toujours mais avec lesquels je n'ai rien de commun. Eux avaient du sang sur les mains. Et Godard, en plus, était parti avec ses enfants. Moi je suis célibataire. Je pouvais faire ce que je voulais de moi et de ce que je possédais. Par dessus le marché, rien n'est plus facile que de me retrouver : je voyage avec mon vrai passeport, j'utilise ma vraie carte de crédit. Plusieurs personnes, à Vannes ou à Kerilis, connaissaient le projet que j'avais en tête, Mme Hémon, le brocanteur, le patron de l'agence Ford de Vannes ou le type de l'agence Mahé... Ma fugue n'a aucune raison d'intéresser la police ; tout au plus pourrais-je être éventuellement un objet de curiosité pour un journaliste...

## **Samedi 20 avril**

Lévi-Strauss a raison : on se sent riche dans un pays pauvre. A Port-au-prince, capitale d'Haïti, où j'ai atterri il y a trois jours, je me suis logé pour un prix très abordable dans un hôtel comme je ne m'en étais jamais payé un dans toute ma longue vie de bourlingueur. Car Haïti est le pays le plus pauvre du continent américain et même un des plus pauvres du monde.

Le centre de la capitale ne fait pourtant pas mauvaise impression, avec quelques belles rues et places bordées de beaux monuments, en particulier le majestueux « Palais national », siège du pouvoir, un pouvoir d'ailleurs chaotique depuis la chute de la dictature des Duvalier. Mais dès qu'on s'éloigne un peu, le décor se dégrade vite. Cela devient très « Tiers-monde », puis franchement sordide ; ça suinte la misère, et la périphérie, si l'on excepte quelques quartiers résidentiels étagés sur les pentes des hauteurs environnantes, n'est faite que de vastes bidonvilles plus misérables que ceux des capitales africaines.

L'impression que l'on a d'être en Afrique est renforcée, en plus de la chaleur accablante, par la peau noire de la très grande majorité des gens. Les colons blancs, essentiellement français, qui vivaient dans le pays sous l'ancien régime, ont été massivement massacrés à la fin du 18<sup>e</sup> s., au moment de l'indépendance consécutive au soulèvement des esclaves noirs et peu ont survécu, du moins peu de Français car à l'époque les autres Européens ont, paraît-il, été épargnés. Aujourd'hui, ceux des Haïtiens qui ne sont pas de « vrais » noirs, sont pour la plupart des métis. Il m'a semblé (mais je peux m'être trompé) que ce sont ceux dont la couleur de peau est la moins noire qui occupent les emplois considérés comme les plus « nobles », dans les bureaux par exemple. C'est une observation que j'avais souvent faite aussi en Inde ou en Amérique du Sud. Ici le pays est théoriquement francophone, les panneaux et enseignes sont en français, ainsi que les journaux, mais tout le monde baragouine un patois créole incompréhensible.

Je ne vais pas rester à Port-au-prince. Je vais aller à Cap-haïtien, sur la côte nord. C'est là qu'a commencé l'aventure de Pagès. A l'époque, la ville s'appelait Cap français. Haïti était une colonie, couramment dénommée en France « St Domingue », je l'ai déjà dit, et dont Cap français, alors principal port du pays, était la capitale. C'est là qu'était basée l'escadre royale dont Pagès faisait partie et c'est là qu'il lui a faussé compagnie ; là aussi qu'il a réussi à s'embarquer à bord d'un navire de commerce (français) en partance pour la Nouvelle Orléans.

Je parlais de l'impression qu'on a d'être en Afrique. Quand j'ai vu la gare routière et les « bus » qui en partent et y reviennent, cela m'a surtout fait penser à la Bolivie et aux tacots folkloriques hauts sur pattes, peinturlurés et bariolés, que j'y ai pris il y a plus de vingt ans et je me suis dit que les routes haïtiennes ne doivent sans doute pas être dans un meilleur état que les routes boliviennes à l'époque. Mais je n'ai pas le choix : pas question de louer une voiture. L'Afrique, mais aussi l'Inde ou les pays de la Cordillère des Andes m'ont appris qu'un Européen est incapable de conduire un véhicule dans le Tiers-Monde où la circulation est anarchique. Les « indigènes » y arrivent, je ne sais trop pourquoi. Sans doute tout simplement parce qu'ils en ont l'habitude. Et puis quoi, à la guerre comme à la guerre ! Je suis un fugueur de luxe, certes, mais tout de même, point trop n'en faut...

## **Mardi 23 avril**

Les bus haïtiens sont bien ce à quoi je m'attendais. Ce matin, quand je suis monté dans celui qui partait pour Cap haïtien, seules deux ou trois personnes y avaient déjà pris place. Tous des noirs. Le véhicule s'est rempli peu à peu, de noirs exclusivement. La place à côté de la mienne restait vide. Et puis un passager à la peau plus claire est monté et c'est en français qu'il m'a demandé si la place était libre. Il s'est assis à côté de moi. C'était évidemment un Haïtien (il en avait d'ailleurs l'accent) mais il avait sans doute pensé que la couleur de sa peau lui donnait le droit, à lui, contrairement aux autres passagers, de prendre place à côté d'un « vrai » blanc. Quand il a su que j'étais Français, il a voulu savoir ce que je faisais dans ce pays, puisque ce n'était pas encore la période des vacances. Je lui ai répondu que je préparais une biographie de Pierre-Marie-François de Pagès dont je lui ai résumé l'histoire brièvement.

- C'est la première fois, me dit-il, que j'entends parler de ce personnage.
- Rien d'étonnant. Il est beaucoup moins connu que les grands voyageurs de son siècle, La Pérouse par exemple.
- Vous semblez très cultivé. Personnellement, le nom de La Pérouse ne me dit rien de plus que celui de Pagès.



- Vous n'êtes pas le seul, vous savez. Y compris en France. L'ennui pour moi c'est que, si le nom de Pagès ne vous dit rien, vous ne pourrez pas me donner un renseignement qui m'intéresse au plus haut point : où se trouvait la plantation sur laquelle il s'est installé, ici à Haïti, au terme de ses *Voyages autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer* (C'est le titre complet de son livre) ?

- Je n'en ai pas la moindre idée.

- Et pensez-vous que je pourrai trouver ce renseignement à Cap-Haïtien ?

- Il y a une université, donc des bibliothèques. Je ne les fréquente pas mais peut-être pourrez-vous y trouver un bouquin donnant des détails sur l'histoire du pays. Personnellement je penserais plutôt aux archives nationales à Port-au-prince. Vous me dites que ce Pagès a été assassiné par des esclaves révoltés : il doit bien rester quelques traces de cet événement, et donc du lieu où il s'est passé.

- Vous avez raison : votre conseil me sera précieux.

- Il faudra bien que vous reveniez dans la capitale : je suppose que c'est par avion que vous quitterez le pays.

- Bien sûr.

En fait, je voudrais essayer d'aller de Cap-Haïtien à la Nouvelle-Orléans par mer, puisque c'est ce qu'a fait Pagès au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais je ne suis pas sûr que ce soit encore possible à notre époque. Je doute qu'il y ait une ligne de bateaux, surtout de tourisme, de Cap haïtien vers New Orleans. J'aurais pu poser la question à mon type, mais je me suis dit que j'aurai bien le temps de me renseigner sur place. Notre tacot avait quitté les tristes banlieues de Port-au-prince et roulait maintenant dans la campagne. C'était un omnibus qui s'arrêtait partout, parfois même en pleine brousse quand des gens, sur le bord de la route, faisaient un signe de la main. Cette route était moins mauvaise que je ne le craignais, sans doute parce qu'elle relie la capitale à la deuxième ville du pays ; celles, par contre, qui viennent s'y embrancher, semblaient être souvent des rubans de goudron lépreux et criblés de nids de poules, voire des pistes pierreuses. Le minibus parcourait une alternance de terres basses où les cultures séchaient faute d'irrigation, et de moyennes montagnes poussiéreuses et caillouteuses. Le Tiers- monde, en somme...

J'avais appris que mon type s'appelait Eloi Douyet et qu'il était « commerçant » à Cap Haïtien. Il n'avait pas été plus précis et je n'avais pas cherché à en savoir davantage. Il me demanda combien de temps je voulais passer à Cap Haïtien et où je comptais me loger.

- Je n'en sais rien, lui dis-je. Je n'ai fait aucune réservation. Je verrai sur place en arrivant.

- Si vous comptez y séjourner un certain temps, et à un prix raisonnable, je peux vous signaler un hébergement intéressant.

Il m'apprit alors qu'il y avait à Cap Haïtien un petit immeuble, annexe d'un hôtel de la ville, où l'on pouvait louer des appartements pour la durée que l'on souhaitait : le mois, la semaine, voire simplement quelques jours...

A priori, je me méfiais. Que pouvaient être ces « appartements » ? Pourtant, s'ils étaient corrects et s'il y avait la possibilité d'y préparer et d'y prendre les repas, c'était ce qu'il me fallait : je ne peux pas continuer à aller, partout où je passerai, me loger à l'hôtel et manger midi et soir au restaurant. A Haïti, ça ne coûte pas cher mais quand je vais arriver aux Etats-Unis et sans doute même au Mexique, ce sera bien différent : il faut que je commence à chercher des solutions plus économiques, et celle-là en était peut-être une. D'autant que j'envisage de séjourner quelque temps à Cap Haïtien : il ne peut pas être question que je refasse toutes les pérégrinations de Pagès au pas de course. Sans y mettre le temps qu'il y a mis lui-même, je dois du moins, comme il l'a fait, prendre le temps de connaître les lieux où je passerai... Et puis je voudrais profiter de mon séjour ici pour commencer sa « biographie » qui, après tout, est le prétexte de ma fugue.

Nous sommes arrivés à Cap Haïtien en début d'après-midi et quand nous fûmes descendus du bus, Douyet fit signe à un taxi et m'emmena visiter les studios dont il m'avait parlé : j'étais

presque gêné par tant de sollicitude et je le lui dis mais, comme c'est souvent le cas dans les pays du Tiers-monde, il semblait, lui, trouver cela tout naturel. En bon Européen que je suis, je cherchais quel intérêt il pouvait avoir à s'occuper ainsi de moi, tant nous sommes devenus incapables, dans nos pays riches, de concevoir des actions désintéressées... Comme je m'y attendais, la périphérie de Cap Haïtien n'est pas moins sordide que celle de Port-au prince, mais, comme dans la capitale, il y a un centre à peu près convenable et même quelques rues pittoresques avec des maisons coloniales à balcons de fer comme on en voit à la Réunion ou à l'île Maurice, bien conservées ou peut-être restaurées, de grandes églises toutes blanches et quelques hôtels dont l'un au moins ne m'a pas paru moins chic que les plus chics de la capitale.

C'est dans une de ces rues pittoresques du centre que se trouve l'immeuble dont m'avait parlé Douyet. Les appartements ou studios y sont tout à fait convenables, correctement meublés et aménagés, et j'y ai loué un deux pièces-cuisine pour une semaine, durée qui pourra être prolongée si je décide de rester plus longtemps. J'ai eu de la chance de rencontrer cet Eloi Douyet que j'ai chaleureusement remercié et dont j'ai noté l'adresse : je lui ai promis de lui rendre visite prochainement. Après son départ, je suis descendu explorer le quartier qui est propre et où l'on trouve deux ou trois magasins convenables : j'y ai fait quelques emplettes et j'ai acheté de quoi préparer mon repas de ce soir et le petit déjeuner de demain matin. De retour à l'« appart », j'ai allumé l'ordinateur portable que j'ai finalement acheté non pas à Honolulu mais à Port-au prince (où tout est évidemment beaucoup moins cher), et j'y ai branché le « disque dur externe » que j'appelle « sauvegarde » et où, avant de quitter Kerilis, j'ai enregistré tout ce que j'avais sous la rubrique « Mes documents ».

## **Jeudi 25 avril.**

Je suis incorrigible : hier je n'ai pas pu m'empêcher d'inaugurer mon séjour à Cap Haïtien en faisant du tourisme et finalement, malgré ce que je m'étais dit à Port-au prince, j'ai loué une voiture (japonaise, bien sûr) et je suis allé parcourir les environs : hier matin j'ai visité le « Parc national historique », avec la citadelle Laferrière, perchée sur un piton qui domine toute la région et qui, paraît-il, fut bâtie par les Haïtiens après l'indépendance pour se prémunir contre un éventuel retour des Français, et le « Palais sans souci », bâti peu après par un « roi » d'Haïti autoproclamé qui avait vite appris, semble-t-il, à imiter les anciens maîtres qu'avait chassés le soulèvement des esclaves.

Et puis surtout hier après-midi, je suis allé voir la luxueuse station balnéaire de Labadie, à une dizaine de kilomètres au nord de Cap Haïtien. J'ai appris que son nom est celui d'un aristocrate français qui s'était installé là comme colon sous l'ancien régime. Il avait fait un bon choix car l'endroit est superbe, « paradisiaque », comme disent les dépliants touristiques. Mais l'Etat haïtien s'en est lui-même dépossédé : il l'a loué, avec ses caps, ses plages et ses cocotiers, à une société de tourisme américaine (bien que son appellation officielle soit « Royal Caribbean International »), qui s'est empressée de clôturer la station, soustraite à la juridiction de l'Etat haïtien, et d'y construire des palaces haut de gamme, des parcs aquatiques et attractions diverses pour touristes fortunés. Ne peuvent désormais accéder à Labadie que les riches passagers des paquebots de croisière qui viennent y jeter l'ancre. Un ghetto de luxe qui jure insolemment avec la misère de ce pays. Théoriquement l'opération est profitable pour Haïti : plusieurs centaines de gens du coin seraient employés par la R.C.I. et quelques centaines d'autres, en particulier des paysans, commerçants et artisans des environs, auraient le droit d'aller y vendre leurs productions. Mais je doute fort que beaucoup de milliardaires qui débarquent des palaces flottants aient envie d'aller pique-niquer sur

l'herbe ou de faire leur popote et donc d'acheter les fruits et légumes des paysans, ou même les babioles de l'artisanat local. On dit aussi que la R.C.I. verse à l'Etat haïtien une certaine somme par touriste débarqué. Le chiffre varie : certains parlent de 5 \$, d'autres de 10... Mais qui contrôle le nombre des visiteurs ? Tout cela ressemble fort à un marché de dupes...

Ce matin, je suis allé flâner sur les quais du port qui est sûrement moins animé qu'au temps de Pagès, quand Cap Haïtien était la capitale et le grand port de la colonie française qu'on appelait alors « Saint Domingue ». Là où l'on ne voit aujourd'hui que quelques cargos et containers, j'imaginai sans peine l'escadre royale des Caraïbes, avec ses vaisseaux hérissés de mats, les flancs criblés de bouches de canons... A bord de l'un d'eux, l'enseigne de vaisseau François de Pagès s'ennuyait ferme : il avait alors 27 ans. S'il voulait faire quelque chose de sa vie, il n'avait pas de temps à perdre. Or que faisait-il là, sinon perdre son temps ? Obéir bien docilement aux ordres avec la seule perspective de décrocher un galon de plus, est-ce que ça pouvait donner un sens à une vie d'homme ?

Je pense à Pagès : il regarde les sommets rocheux qui dominent la ville, il rêve aux immensités qui s'étendent au-delà de ces montagnes... L'Amérique... Il doit y en avoir, des choses à voir et à faire dans ce « Nouveau monde » ! Et l'immense Asie, là-bas, au-delà du vaste océan ! Et le grand Nord et le grand Sud... Que de lieux à découvrir ! Que d'aventures à vivre, que de gloire à conquérir ! Et il reste là à ne rien faire, à attendre que le temps passe !... Quand l'escadre a fait relâche à Cap Français, il a demandé un congé qui lui a été refusé. Refusé... Pourquoi ? Son amiral le juge-t-il par hasard indispensable ou plutôt n'envie-t-il pas, ne jalouse-t-il pas secrètement cet homme jeune, impatient de vivre sa vie intensément, tandis que lui va devoir continuer à se morfondre dans ce coin perdu dans le seul but de traquer de temps en temps quelques dérisoires pirates... Refusé ! Pas d'aventure pour Pagès ! Il restera se morfondre ici comme tout le monde... Alors, partir sans permission ? Autrement dit : déserteur ? Ca veut dire le conseil de guerre s'il est repris, ou bien, pour ne pas l'être, la disparition, l'anonymat, la solitude, le vagabondage sans le sou à travers le vaste monde, le saut dans l'inconnu. Une folie... Eh bien, va pour la folie ! Tout plutôt que cette attente au bout de laquelle il n'y a rien. Quelques jours plus tôt déjà, il a quitté son navire sans autorisation et, alors qu'il arpentait les quais, il a vu un bateau de commerce français qui, d'un jour à l'autre, allait appareiller pour la Louisiane, d'après ce que lui a dit un matelot de l'équipage. Il a contacté le commandant qui ne refuse pas de l'embarquer : un marin professionnel, un officier, ça peut être utile... La décision de Pagès est prise : il désertera.

Naturellement dans son livre, qu'il écrit quinze ans plus tard, il ne souffle mot de sa désertion. Après avoir parlé des « obstacles » auxquels il attribuait « le défaut de succès des Voyageurs », il écrit benoîtement : « *Je brusquai un peu mon projet, en gardant néanmoins toutes les mesures qu'il fut possible, relativement à mon service ; et, comme j'étais déterminé par des circonstances favorables, qui n'auraient pu se réunir que très difficilement en tout autre temps et en tout autre lieu qu'au Cap français où je me trouvais alors, je pris mon parti sans hésiter plus longtemps. Je m'embarquai sur un bateau français, allant à la Nouvelle-Orléans...* » Bien perspicace serait celui qui, à la lecture de ces lignes, se douterait de ce qui s'est passé. Et que dire de son départ de « St Domingue » : « *Nous mêmes à la voile du Cap français le dernier de juin 1767...* » C'est à croire non seulement qu'il faisait partie de l'équipage de ce navire mais qu'il en était le commandant ! Pour expliquer d'une façon qui paraisse vraisemblable la « folie » qu'a faite Pagès, il faudra que je prenne le temps nécessaire pour expliquer ce qui a dû se passer dans sa tête.

## **Vendredi 26 avril**

Ce matin, j'ai rendu visite à mon Eloi Douyet envers qui je me sens redevable : c'est bien grâce à lui que mon séjour à Cap Haïtien me coûte un prix presque dérisoire. Eloi tient un important

commerce en centre-ville, une sorte de vaste bazar qui vend de tout et qui fait d'ailleurs un peu fouillis. En France, ça s'appellerait « Bricorama » ou quelque chose comme ça et le magasin serait dans une zone commerciale à la périphérie. Mais nous ne sommes pas en France. C'est sa femme (plus noire de peau que lui, m'a-t-il semblé), qui tient la comptabilité : j'ai noté qu'elle a calculette et ordinateur. Et ils ont du personnel : des vendeurs et des vendeuses... Cet Eloi doit être quelqu'un qui compte à Cap Haïtien, une notabilité. Je l'ai invité à dîner ce soir, ainsi que sa femme, et ils ont accepté. J'ai donc réservé une table au restaurant de cet hôtel chic que j'avais repéré le jour de notre arrivée, après quoi je suis revenu à mon « appart » où je me suis remis à la biographie de Pagès.

A table, ce soir, nous avons surtout parlé d'Haïti. La femme de Douyet, qui se prénomme Virginie, a très peu pris part à la conversation, mais en l'écoutant, lui, je me suis instruit. A propos de Labadie, par exemple il m'a confirmé ce dont je me doutais : si la cession de ce lieu enchanteur à une société étrangère n'a pas été une très bonne affaire pour le pays, par contre, pour les responsables de l'époque qui ont conclu le marché, elle a été juteuse. D'une façon générale, il est très critique sur les dirigeants qui alternent au pouvoir depuis la chute de la dictature : impéritie, incompétence, mais surtout corruption... Il cite des exemples et raconte des histoires (qu'il ne doit pas inventer) dignes des pays africains ou des républiques bananières d'Amérique les plus mal gérées... J'ai voulu aussi le faire parler du *voudou* ; seulement là, il est réticent et visiblement mal à l'aise. Il prétexte l'ignorance mais bien entendu il connaît parfaitement le sujet. Je suppose que s'il ne veut pas en parler, du moins à moi, c'est qu'au fil des siècles, les rituels africains transplantés dans les colonies européennes d'Amérique, y avaient pris un sens nettement anti-blancs, ce qui n'est pourtant pas le cas par exemple du *candomblé* brésilien, d'après le peu que j'en sais. Je n'ai donc pas insisté : je ne voulais surtout pas gâcher cette soirée sympathique. Je les ai ramenés chez eux ; la nuit était tombée. Leur maison d'habitation se trouve dans un beau quartier résidentiel d'où l'on dominait, ce soir, toute la ville de Cap Haïtien illuminée : les inégalités sociales dans ce pays, comme partout dans le Tiers-Monde, sont énormes.

## Samedi 27 avril

J'avais acheté un ordinateur portable à Port-au prince (je l'ai déjà noté) et j'ai naturellement une nouvelle adresse électronique. Par contre je n'ai pas acheté une imprimante-scanner malgré son prix modique : trop encombrante pour un nomade de mon espèce qui doit continuellement prendre les transports en commun. On trouve d'ailleurs généralement des imprimantes dans les cyber-cafés. L'ennui c'est qu'il n'y a pas la Wi-fi dans mon immeuble et j'ai dû aller dans un cyber-café (justement) pour envoyer un mail, il y aura bientôt de cela une semaine, (le premier mail depuis mon départ), à Mme Hémon, ma conseillère à la banque de Vannes, car je me suis souvenu que ma carte de crédit expire à la fin du mois prochain. La banque, lui ai-je dit, va sans doute m'expédier la nouvelle à Kerilis, où je n'habite plus, et cette nouvelle carte risque de se perdre. Je lui ai donc donné mon adresse « provisoire », ici, à la poste restante centrale de Cap haïtien, en lui demandant de faire le nécessaire pour que ce soit ici que ma carte m'arrive : elle a déjà fait cela deux ou trois fois, quand j'étais en activité. Techniquement ça ne pose donc pas de problème. L'ennui, c'est que je vais être obligé d'attendre ici jusqu'à l'arrivée de ma carte. De plus, Mme Hémon sait maintenant où je suis et, s'il y a une « enquête » à propos de ma « disparition », elle pourra donner le renseignement. Heureusement elle est très discrète. De plus quand elle dira que je suis en Haïti, si elle le dit, je n'y serai plus depuis longtemps. Dans la foulée, j'ai également envoyé un mail au Centre de gestion des retraites à Rennes, pour leur dire de ne pas m'expédier à Kerilis le document indiquant la somme à déclarer au fisc quand je ferai ma déclaration de revenu en ligne : je leur ai demandé de me l'envoyer par mail et je leur ai, pour cela, donné ma nouvelle adresse électronique : cette fois, ceux qui le voudront pourront me suivre à la trace...

Je n'ai même pas cherché à savoir si je pourrais rejoindre la Nouvelle Orléans par bateau. Il me serait peut-être possible de trouver un cargo qui accepte de m'embarquer mais ça n'aurait pas grand sens : les conditions de navigation à notre époque n'ont plus rien à voir avec celles du temps de Pagès. Et puis, de toute façon, je ne peux pas envisager de faire par mer toutes les traversées qu'il a faites : entre Acapulco au Mexique et Manille aux Philippines, ensuite de Manille à Jakarta, puis les suivantes... Tous les parcours que Pagès a faits par bateau, je les ferai, moi, par avion : dans son livre, il décrit ses traversées de façon suffisamment précise pour que je puisse les raconter à mon tour, au moins sommairement.

Car cette fois je me suis mis à la biographie de Pagès : d'ailleurs, comme je n'ai pas de mails à envoyer ni à recevoir, faute de Wi-fi, c'est essentiellement comme machine à écrire que j'utilise mon nouvel ordinateur. C'est au cyber-café que je dois aller pour me connecter à Internet qui me sert à trouver de multiples renseignements pratiques ou historiques (merci Google) et à m'informer sur l'actualité. C'est ce que je fais tous les jours : je lis les journaux, français de préférence mais pas seulement. Je suis de près en particulier ce qui se passe en Irak où, comme prévu, la facile victoire militaire des Américains n'a rien réglé. Bien au contraire : le terrorisme et la guérilla urbaine ont déjà commencé.

Pour en revenir à mon héros, François de Pagès, on ne sait rien de son enfance ni de son adolescence, mais avant de quitter la France j'avais rassemblé des renseignements sur le XVIII<sup>e</sup> s. à Toulouse, sa ville natale, sur la noblesse de robe à laquelle appartenait son père, procureur du roi au Parlement de Toulouse, et sur Rochefort où il a dû fréquenter l'Ecole des Gardes de la marine. A défaut de parler de lui, je pourrai au moins décrire l'environnement où il a vécu. De toute façon, mon récit ne commencera ni à Toulouse ni à Rochefort, mais à Cap Haïtien et c'est sur l'épisode de sa désertion que le roman s'ouvrira (Car il est de plus en plus probable que ce sera une biographie romancée.) Toulouse et Rochefort seront évoqués sous forme de *flash-back*. Je compte d'ailleurs faire un sort au choix qu'a fait ce terrien, fils d'un juriste, d'une carrière dans la marine : l'adolescent qu'il était rêvait manifestement de voyages, d'évasion, de grands espaces... Il le dit d'ailleurs dans son livre : « *Je n'avais jamais pu lire l'histoire d'un Voyageur parcourant des contrées inconnues sans me sentir ému.* » Il énumère toutes les raisons qu'il avait de vouloir imiter ce Voyageur, raisons qui, dit-il, « *embellissaient mon projet à mes yeux, en faisaient disparaître les difficultés, et, me plongeant dans une sorte d'ivresse, parvinrent à m'y affermir.* »

De plus, (son livre le prouve amplement), c'était un homme des Lumières, un lecteur de Rousseau et de Diderot. Il parle de son « *penchant invincible pour les choses qui pouvaient me rapprocher de cette simplicité primitive de la Nature sauvage, belle de sa propre beauté, telle que je me la peignais lorsqu'elle sortit des mains du Créateur.* » Il écrit, comme Rousseau, que « *plus les hommes sont simples et grossiers, moins ils sont mauvais.* » Il n'est pas difficile d'imaginer la frustration qu'il a dû ressentir (je l'ai déjà dit) en se voyant bloqué sur son bateau à « St Domingue », condamné à ne rien faire, à attendre des ordres, à vivre jour après jour la routine du service, à se voir refuser un « congé »... Pour combien de temps voulait-il se mettre en congé et qu'en aurait-il fait ? C'est une des questions sur lesquelles j'ai commencé à réfléchir. En tout cas, le paysage qu'il avait sous les yeux quand il arpentait le pont de son navire, je n'ai pas de mal à le décrire puisque je le contemple moi-même tous les jours, ni à imaginer l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, et c'est par là que j'ai commencé. J'ai décidé d'écrire cette biographie à la 3<sup>e</sup> personne et non à la première, comme il le fait, lui : ça me donne une certaine distance par rapport à son récit et ça me permet surtout de placer, quand il le faut, quelques réflexions sur ce qu'il écrit et surtout (à mes yeux c'est le plus important, et je compte le faire systématiquement, d'un bout à l'autre de mon récit) de signaler les changements multiples qui se sont produits depuis son époque.

## Jeudi 2 mai

Je ne sais pas combien de jours je vais être obligé de rester ici en attendant l'arrivée de ma nouvelle carte (Mme Hémon a, en tout cas, répondu à mon mail qu'elle avait fait le nécessaire) mais déjà je ressens l'infâme impression de routine qui m'a fait « fuguer ». Je l'avais oubliée depuis mon départ de Kerilis, ou plutôt c'est elle qui m'avait oublié. Je l'avais cru, du moins. C'est qu'il y a eu Paris, puis Tokyo et le mariage, puis les îles Hawaï, puis Port-au-prince, puis ici, Cap Haïtien, la ville, le port, les environs, le début de la biographie de Pagès... avec, chaque fois, l'illusion de la nouveauté, du changement, de la découverte. L'illusion. Rien d'autre qu'une illusion. Il suffit que je reste au même endroit plusieurs jours, comme je le fais ici, pour qu'aussitôt le mal reparaisse. Je le porte en moi, il était juste en dessous de ma conscience, et encore : tout près de la surface. Il n'a pas eu à remonter des profondeurs. Je peux bien traverser les océans : je le transporte en moi. Comme à Kerilis, c'est dès le début de la journée que ça me prend : les mêmes gestes que ceux de la veille et de l'avant-veille refaits chaque matin, les mêmes objets revus et utilisés de la même façon, les mêmes petits bruits entendus, le même décompte de mes pas qui se met en marche tout seul dans ma tête...

Je pense au Roquentin de Jean-Paul Sartre, (finalement, avant de quitter Kerilis, outre *Obermann*, j'avais mis quelques livres, dont *La Nausée*, sur clef USB), même si ce que j'éprouve n'a rien de commun avec ce qu'il appelle, lui, « la Nausée », ou parfois « la Chose », ou un autre mot équivalent : « *L'Idée est toujours là, l'innommable... La Chose qui attendait, s'est alertée, elle a fondu sur moi, elle se coule moi, j'en suis plein. Ce n'est rien : la Chose, c'est moi... Ca ne va pas, ça ne va pas du tout : je l'ai la saleté, la Nausée... La Nausée me laisse un court répit. Mais je sais qu'elle reviendra : c'est mon état normal.* » Il faudra que je trouve un mot pour le nommer, mon « mal », comme lui a trouvé « Nausée » pour désigner l'écoeurante sensation qu'il ressent de la gratuité de l'existence.

Moi, ce n'est pas la gratuité qui m'écoeure. Ce n'est d'ailleurs pas non plus vraiment de l'écoeurement que j'éprouve. Plutôt une sorte d'accablement : encore une journée à vivre, la même que les précédentes, une journée connue d'avance comme les précédentes, une journée dont le seul résultat sera de me rapprocher de ma mort de 24 heures, comme les précédentes... Je ne peux pourtant pas changer d'environnement chaque jour. Ni faire des choses différentes tous les matins, tous les midis et tous les soirs. Il faut bien que, chaque jour je me lève, que je prenne le même petit déj., que je lave et que j'essuie ma vaisselle de la même façon après chaque repas, que je m'asseye chaque après-midi à la table qui me sert de bureau pour écrire la biographie de Pagès... Cette biographie, justement, devrait atténuer mon « mal » car la page que j'écris aujourd'hui n'est pas la même que celle d'hier. Ce sentiment d'innover, je l'éprouvais à Kerilis, je m'en souviens bien, quand j'écrivais mon roman historique que j'ai fini par intituler (platement, d'ailleurs) *Les rêves des sages*, j'avais l'impression, en l'écrivant, de « créer » une œuvre, donc de faire du nouveau. Ici, ce n'est pas le cas. Bien sûr, je pourrais trouver à cela des explications : je pourrais me dire qu'à l'époque, j'écrivais une « fiction », même si certains des personnages (et non des moindres) étaient historiques, et donc que la part de la « création » était plus importante que cette fois où je dois suivre de près le récit que Pagès a fait lui-même de ses aventures. Mais, hum... je n'y crois pas vraiment moi-même. J'ai plutôt l'impression que c'est mon « mal » qui s'aggrave.

## Dimanche 12 mai

Il y a plus d'une semaine que je n'ai pas tenu ce journal : et pourtant, il s'est passé beaucoup de choses, au point que mon « mal », que j'ai commencé à appeler (banalement) ma « Gamberge », m'a un peu oublié, ces derniers jours. Mais, comme Roquentin, « *je sais qu'il reviendra, c'est mon état normal.* » J'ai quitté Cap Haïtien dès l'arrivée de ma carte, jeudi de la semaine dernière, non

sans avoir été saluer les Douyet, et le lendemain j'ai pris l'avion à Port-au-prince pour La Nouvelle Orléans. Je suis parti sans avoir cherché à savoir où se trouvait la plantation de Pagès, mais après tout, quand je reviendrai à Haïti une fois terminées mes pérégrinations, j'aurai bien le temps de la localiser. D'autant que c'est à Haïti (l'ex St Domingue) que, comme Pagès, je finirai ma vie.

En Louisiane j'ai trouvé « du nouveau », comme quand je suis arrivé à Tokyo, puis à Honolulu. Merveilleux : plus de Gamberge. D'autant que cette ville de la Nouvelle Orléans, que je ne connaissais pas (comme Honolulu), m'a enchanté, du moins son centre historique, le « Vieux carré » que les Américains appellent « *French quarter* ». Les villes américaines sont souvent toutes semblables et sans intérêt. La Nouvelle-Orléans est une de celles qui font exception, comme San Francisco ou Washington par exemple. En tout cas, je ne me lasse pas de m'y balader. La cathédrale St Louis et les deux bâtiments classiques qui l'encadrent et qui ornent un des côtés de l'ancienne Place d'armes, devenue *Jackson square*, seraient considérés comme banals en Europe : aux Etats-Unis, leur rareté et leur ancienneté (ils datent du XVIII<sup>e</sup>s. !) en font un décor exceptionnel. Certaines rues, qui portent toujours des noms français (*Bourbon, Toulouse, Dauphine, Chartres, Ursulines...*) sont bordées de maisons coloniales à balcons de fer qui sont souvent des chefs d'œuvre d'harmonie. Parfois ce sont de vrais petits palais en briques ou même (quoiqu'exceptionnellement) en pierres de taille, avec des cours intérieures à arcades où l'on peut, entrer, voire s'asseoir... J'ai trouvé à la Nouvelle-Orléans un petit hôtel modeste mais pas cher : ça m'a permis de continuer la biographie de Pagès que j'avais commencée à Cap Haïtien

Pagès, justement, a-t-il vu en 1767 le Vieux carré tel qu'on le voit aujourd'hui ? Surement pas ; son récit et la description de la ville qu'il y fait sont d'ailleurs sommaires et c'est surtout des habitants qu'il parle. La Nouvelle-Orléans avait été fondée en 1718 par le gouverneur Lemoyne de Bienville pour être la capitale de l'immense Louisiane française qui, à l'origine, couvrait tout le bassin du Mississippi. Quelques années plus tard l'ingénieur Adrien Pauger, chargé par Bienville de faire le plan de la future capitale, dessina le « Vieux carré » avec la Place d'armes en son centre. Mais quand Pagès y arriva elle comptait moins de 2.000 habitants : c'est dire qu'une bonne partie du Vieux carré actuel devait n'être encore constituée que de terrains vagues. La cathédrale St Louis elle-même n'existait pas dans sa forme actuelle qui date seulement de la fin du siècle. Et puis en 1767, la Louisiane n'était presque plus française : cinq ans plus tôt la France avait cédé toute la rive droite du Mississippi à l'Espagne, je ne sais d'ailleurs pas pourquoi : peut-être pour obtenir son alliance en Europe dans la « Guerre de sept ans » (qui, soit dit en passant, nous fera perdre la rive gauche au profit de l'Angleterre laquelle nous avait déjà dépossédés du Canada et nous chassera bientôt de l'Inde !) Cependant, en 1767, c'est toujours le gouverneur français qui était en place et la Louisiane restait francophone.

J'avais lu que les « *Cajuns* », qui habitent la région des « bayous », dans les environs de la Nouvelle-Orléans ainsi que le delta du Mississippi, sont toujours francophones, alors que dans la ville elle-même la langue française a complètement disparu. J'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis inscrit successivement à deux tours guidés différents dans ces « bayous », lesquels sont des petits affluents du fleuve qui serpentent dans des paysages de forêt tropicale et de marécages infestés d'alligators et de serpents. La région, où règne une chaleur lourde et humide, doit être malsaine ; elle est du moins originale et pittoresque. Lafayette en est la capitale mais son centre historique est très réduit : dans ce « pays cajun », on rencontre effectivement parfois (je l'ai vérifié) des francophones qu'on a d'ailleurs du mal à comprendre car leur prononciation et leur accent sont encore pires qu'au Québec : ces Cajuns, ce sont les « *Cadiens* », c'est-à-dire les Acadiens qui se sont réfugiés ici à la fin du XVIII<sup>e</sup> s. quand ils furent chassés de leur Acadie natale par les Anglais qui avaient mis la main sur le Canada. Ils furent rejoints plus tard par d'autres réfugiés, des colons français qui réussirent à s'enfuir de « St Domingue », chassés, eux, par la révolte indépendantiste des esclaves noirs. Tous ces francophones vinrent grossir les rangs de ceux qui étaient en Louisiane dès le début de la colonisation. Mais, comme me l'avaient dit les deux types qui guidaient les deux

excursions que j'ai faites, le français recule vite en pays cajun, surtout chez les jeunes dont beaucoup maintenant l'apprennent à l'école comme une langue étrangère, ce qu'elle est de plus en plus pour ces garçons et ces filles qui, bien sûr, se sentent parfaitement Américains.

Aujourd'hui, c'était mon dernier jour à La Nouvelle-Orléans. Cet après-midi je suis allé, dans Bourbon street, à la Maison « de la préservation du jazz » où des groupes de musiciens noirs entretiennent pieusement la grande tradition héritée entre autres de Sydney Bechet. C'est à La Nouvelle-Orléans qu'est né le jazz qui, après la Première guerre mondiale, a gagné les Etats du nord avant de partir à la conquête du monde. Bourbon street, c'est aussi la rue des boîtes dites « de nuit », qui fonctionnent en fait 24 H. sur 24 et annoncent des spectacles de streep-tease en continu « *topless* », « *bottomless* », « *total nudity* », etc... etc... Je suis entré dans l'une de ces boîtes : les filles faisaient leur boulot mécaniquement ; certaines d'entre elles donnaient même l'impression d'accomplir une corvée. Leur nudité ne m'a évidemment rien fait et je suis sorti en vitesse. Pourquoi y étais-je entré ? Je savais pourtant bien d'avance que ça ne me ferait rien. En tout cas je suis sorti de là encore plus déprimé que l'autre jour à Honolulu quand j'ai croisé la « bombe anatomique » qui, elle au moins, savait se rendre désirable, même par moi.

C'est en voiture que je compte faire le parcours qu'a fait Pagès, dans des conditions épouvantables, entre la Nouvelle-Orléans et Acapulco, sur la côte pacifique du Mexique. J'ai depuis longtemps une carte nominative d'une grande agence internationale de location de voitures grâce à laquelle je peux en louer une ici, en Louisiane, et la rendre à Mexico (car la route directe entre San Antonio (Texas) et Acapulco (Mexique) passe toujours, comme au XVIII<sup>e</sup>s., par Mexico city). Pour des trajets de ce genre, ils imposent un gros véhicule, plus couteux bien sûr, mais qui finalement me fera faire des économies car je pourrai coucher dedans. J'ai réservé celui qui m'a paru le plus approprié et dont j'irai prendre livraison demain matin.

Pagès, lui, a d'abord remonté le Mississipi en pirogue jusqu'à son confluent avec la *Red river*, puis celle-ci jusqu'à Nachitoches, avant de continuer à pied ou à cheval à travers le Texas sur des chemins à peine tracés ! Un exploit incroyable. Pourquoi a-t-il fait le début de ce parcours en pirogue ? Tout simplement parce qu'il a sauté sur une occasion qui se présentait : « *Un négociant fit équiper une pirogue de cinq avirons en marchandises de traite pour les Indiens Sauvages des parties des Nachitoches ; je saisis cette occasion et, m'y étant embarqué, je partis le 4 d'Aout.* » Et voilà ! Les passagers de la pirogue étaient « *deux Matelots qui furent ensuite remplacés par deux Sauvages, le Patron de la pirogue, le Propriétaire et moi.* » Du début à la fin de son voyage, il ne cessera ainsi d'improviser. Et aussi de choisir les solutions les moins coûteuses car, ne l'oublions pas : il était sans le sou. Il allait faire un tour du monde non seulement en solitaire, mais sans aucun moyen matériel et sans ressources ! Sur le bateau qui l'avait amené d'Haïti en Louisiane, il avait payé sa traversée en travaillant de ses mains. Il ne l'avoue pas ouvertement, bien sûr : « *J'avais tâché, malgré mon peu d'usage, de prendre ma part des travaux du bord, pour commencer à m'habituer aux peines de corps.* » Maintenant, pour remonter le Mississipi et la *Red river*, il va parfois être obligé de tirer sur les avirons et même de participer au transbordement des marchandises pour passer les rapides. Mais il s'est renseigné : quand il sera « *chez les Sauvages Nachitoches* », il ne sera qu'à sept lieues (un peu moins de 30 km.) « *du premier poste espagnol, chez les Sauvages nommés Adacs.* » Il aura donc quitté la Louisiane et sera au Texas, alors colonie espagnole qu'il devra traverser pour atteindre la « Nouvelle Espagne » proprement dite, c'est-à-dire le Mexique. Il parle des « Sauvages » pour désigner les Amérindiens, mais, sous sa plume, le mot est tout sauf péjoratif. Au contraire, il prend bien soin de nous dire que de sauvages « *ils n'en ont que le nom* ». Et il ne cesse de vanter leurs qualités et aussi leur beauté physique... Quoi qu'il en soit, quand je lis son récit et quand je pense à l'enfer qu'a été par moments son aventure, j'ai honte de mon confort et une fois de plus je me dis : « Tu es un touriste, pas un fugueur. »



## Mercredi 15 mai

Avant-hier matin, à la Nouvelle-Orléans, je suis allé prendre livraison de mon véhicule de location, un gros 4x4 à la carrosserie carrée, un peu comme celle d'un petit minibus. J'ai acheté un matelas pneumatique et un duvet pour pouvoir y coucher, ainsi qu'une table et une chaise de camping, et j'ai pris la route. Je suis bien décidé à faire autant que possible le parcours qu'a fait Pagès mais, comme il a remonté le Mississippi en pirogue jusqu'à son confluent avec la *Red river*, je suis allé par la route jusqu'à *Bâton rouge*, ville qui est proche du confluent. Pagès ne la mentionne pas : en 1757, ce ne devait être encore qu'un poste fortifié, fondé par les Français, comme son nom l'indique. Aujourd'hui, c'est la capitale de l'Etat de Louisiane. Dans une librairie de la Nouvelle-Orléans, j'avais feuilleté un petit guide touristique et j'y avais trouvé l'explication du nom de la ville : les Français avaient, paraît-il, découvert dans la région, des sortes de totems plantés par les « Indiens », peints en rouge et portant des têtes d'animaux. L'agglomération actuelle compte 800.000 habitants dont une infime minorité de francophones : on peut voir, évidemment, à Bâton rouge, comme dans toutes les capitales des Etats, le « Capitole » et l'Université de Louisiane, ainsi qu'un grand pont métallique qui enjambe le fleuve et qui m'a fait penser à celui de Montréal sur le Saint-Laurent.

J'ai acheté de quoi pique-niquer et j'ai pris la direction de Nachitoches, sur la *Red river*, puisque Pagès avait remonté cette rivière jusque-là. De la Nouvelle-Orléans jusqu'à Nachitoches, j'aurai mis cinq ou six heures de route, alors qu'il y avait mis, lui, près d'un mois (et un mois de galère, avec des jours qui comptaient double !) Nachitoches, à son époque, était un village d'Indiens dans une île du fleuve. (La ville porte le nom d'une tribu indienne, c'est évident) Aujourd'hui, c'est une petite ville pittoresque avec beaucoup de maisons coloniales qui ressemblent à celles du Vieux carré de la Nouvelle Orléans. Mais où sont donc passés les Indiens ? Dans le récit de Pagès, ils sont omniprésents. Il les décrit (« *Ils sont grands et bien faits* »...), parle, toujours favorablement, de leurs coutumes et de leur mode de vie (« *Ils paraissent avoir beaucoup de respect pour les vieillards, ils se marient jeunes et paraissent aimer leurs femmes...* ») Il mentionne des mariages entre Français et « Sauvagesses », parfois même entre Françaises et « Sauvages » : « *Il y avait dans cet endroit deux habitations françaises dont les colons avaient épousé des Sauvagesses et avaient aussi donné leurs filles à des Sauvages* » Plus loin : « *Il y avait encore dans ce voisinage une cabane d'une Créole qui s'était mariée avec un Sauvage, chez qui nous dinâmes et qui nous reçut très bien.* »...Est-ce en raison de ces mariages mixtes que les Amérindiens semblent avoir aujourd'hui disparu ? Se sont-ils si bien mêlés aux Européens qu'on n'en voit plus ? C'est difficilement croyable. Et pourtant, dans les rues de la Nouvelle-Orléans, de Bâton Rouge ou de Nachitoches, on croise de nombreux Noirs, mais guère d'Indiens. Les Noirs étaient des esclaves avec lesquels il ne pouvait être question pour les Blancs, leurs maîtres, de se marier. Mais ce n'était pas le cas des « indigènes ». Une belle « négresse » pouvait, à la rigueur, faire une concubine d'un soir, voire une « esclave sexuelle », mais pas une épouse. Il n'en allait pas de même pour une « sauvagesse ». C'est quelque chose que j'avais déjà noté au Brésil : là-bas, pour rencontrer des Indiens qui aient vraiment des têtes d'Indiens, il faut aller en Amazonie. A Rio ou à Sao Paulo, on n'en voit plus. Ni même à Salvador de Bahia... A moins que là-bas (et ici ?) on ne croise des « Indiens » sans les reconnaître. Peut-être sont-ils moins « typés » que dans la Cordillère et que dans certains Etats de l'Ouest américain ?

Le temps passait (il était près de 3 H.p.m. comme disent les Américains) et je commençais à avoir faim : j'ai traversé de beaux parcs gazonnés pour rejoindre les berges du fleuve où je voulais pique-niquer. Parfois au milieu de ces gazons, on voit de belles maisons coloniales fort bien restaurées, presque des petits palais, qui auraient pu servir de décor pour des scènes d'*Autant en emporte le vent*. Sur la berge du fleuve je n'ai pas trouvé de banc, contrairement à ce que

j'espérais ; je me suis donc assis sur l'herbe (position inconfortable d'ailleurs car je ne suis plus très souple) et j'ai déballé les victuailles que j'avais achetées à Bâton rouge. Pagès dit de la *Red river*, après son confluent avec le Mississippi : « *Ses eaux rougeâtres et boueuses ne valaient pas celles que nous venions de quitter.* » Et il oppose son « cours paisible » à la « majesté » du grand fleuve. A l'endroit où je me trouvais, la *Red river* n'était ni boueuse ni rougeâtre, mais n'avait effectivement pas la « *majesté* » du Mississippi...

C'est pendant ce pique-nique que la Gamberge m'est retombée dessus, sans prévenir. Je ne sais trop comment exprimer ce que j'ai ressenti. Moi qui ai passé ma vie « à l'étranger », je me suis soudain trouvé dans une « étrangeté » presque angoissante... Je regardais ce fleuve qui coulait lentement, la rive boisée d'en face, la berge herbeuse où j'étais assis, et je me disais (ou plutôt quelqu'un en moi se disait) : « Mais où suis-je ici ? Et d'abord qu'est-ce que ça signifie, « ici » ? Où se trouve ce lieu inconnu que je regarde ? Et pourquoi suis-je là ?, qu'est-ce que j'y fais ? » J'avais éprouvé quelque chose d'un peu semblable il y a maintenant longtemps dans une clinique de Dakar quand j'avais repris conscience, dans la salle de réveil, après une banale opération de l'appendicite. Je voyais les autres lits, un peu en désordre, autour du mien, des femmes en blouse blanche qui passaient sans bruit, je ne me souvenais pas du tout pourquoi j'étais dans ce lieu qui (me disais-je) ressemblait à un hôpital. Il y a une réflexion que je me faisais et que je n'ai pas oubliée : « *Suis-je dans l'« au-delà » ? Peut-être avais-je tort de ne pas y croire...* » Et puis j'ai entendu une voix féminine qui s'adressait à « Monsieur Le Roux » et qui lui demandait comment il se sentait, Je me suis dit : « Le Roux, c'est mon nom, je m'appelle Vincent Le Roux, c'est à moi qu'on s'adresse » ; et peu à peu, j'ai compris que j'étais dans la réalité... Mais là, sur la berge de la *Red river*, il n'y a eu personne pour me faire revenir dans le monde réel et je suis resté un certain temps à me demander où j'étais et ce que je faisais là... Cela, heureusement, n'a pas duré trop longtemps : j'avais fini de pique-niquer, je me suis levé (il a fallu pour cela que je commence par me mettre à quatre pattes, puis à genoux), j'ai ramassé mes affaires, et la mémoire m'est revenue comme elle m'avait quitté : j'ai retrouvé la voiture, je me suis assis au volant et j'ai étudié le parcours que j'avais à faire.

Après avoir raconté sa remontée en pirogue du Mississippi et de la *Red river*, et son court séjour à Nachitoches, Pagès intitule son chapitre suivant : « *Route par les Adaises et Naquadoche, de Nachitoches à San Antonio* ». Il quitte donc la Louisiane pour le Texas, alors colonie espagnole, mais qui ne faisait pas tout à fait partie de ce qui s'appelait à l'époque la « Nouvelle Espagne », notre Mexique actuel. Il écrit : « *Je me préparai à passer chez les Espagnols ; j'en pris un pour m'y conduire, qui était plus noir et plus grossier qu'un Sauvage. Il était tout déguenillé et ne me donnait pas une bonne idée des Créoles de sa Nation. Il m'avait loué son cheval pour porter mes effets que j'avais emballés, pour la commodité du transport, dans trois peaux d'ours.* » (Il a raconté, à la fin du chapitre précédent, que la chasse à l'ours était la grande occupation à Nachitoches, du moins « *dans l'hiver* »). Le voilà donc parti à pied avec son rustre de guide : « *Nous partîmes de Nachitoches pour les Adaises le soir et nous fîmes notre route de nuit.* » Et il va parler d' « *un sentier peu frayé, sur un sol inégal, obscurci par les bois que nous traversions, et souvent barré par les vieux arbres* », Il va nous dire la difficulté qu'ils ont eue à trouver de la nourriture, presque toujours à peine mangeable, et la faim qui le tortura, lui en particulier, chez un « *bon Sauvage baptisé* » qui avait bien voulu l'héberger, qui se montra plein de prévenance à son égard, mais qui n'eut à lui donner qu'un peu de maïs à se mettre sous la dent. Bref : la galère.

Quand je m'installai au volant de mon confortable 4x4, je me dis que je n'avais décidément pas à me plaindre et que le pays que je m'apprêtais à parcourir n'avait plus grand chose à voir avec celui qu'il avait connu. Bien que mon 4x4 fût équipé d'un G.P.S., j'avais acheté à la Nouvelle-Orléans, une carte des Etats du Sud-est américain. En la consultant, je m'aperçus que j'étais effectivement tout près du Texas et je découvris une localité nommée « Nacogdoches », qui devait

correspondre à celle que Pagès appelle « Naquadoch ». Pour la rejoindre, je devais prendre de toutes petites routes, ce qui me convenait : car j'étais bien décidé à éviter le plus possible les « *highways* » pour essayer de retrouver tant bien que mal quelque chose du Texas qu'avait traversé Pagès.

A vrai dire, si, une fois arrivé au Texas, j'ai bien retrouvé « *le terrain presque sans eau et très sec* » qu'il décrit, par contre plus rien ne subsiste des « *forts ou redoutes* » que les Espagnols, dit-il, appelaient « *Praesidios* », flanqués de « *couvents franciscains* », sans doute un peu l'équivalent des « missions » que j'ai visitées, (il y a longtemps de cela), en Californie, entourés des cabanes de ces « *Espagnols demi-Sauvages* » qu'il décrit longuement et qui étaient les soldats de ces forts. Leur occupation essentielle était de lutter contre les tribus indiennes insoumises, les « *Indios bravos* » comme ils disaient, qui pourtant n'étaient probablement guère moins civilisés qu'eux. Nacogdoches, à l'époque, *Naquadoch* comme dit Pagès, était ce qu'il appelle une « mission ». Les choses ont bien changé : le Texas d'aujourd'hui est, bien sûr, complètement américanisé : quand on arrive à Nacogdoches, on est accueilli par une banderole qui proclame fièrement : « *The oldest city in Texas* ». Et il est vrai que cette ville, « *la petite sœur texane de Nachitoches* », comme dit un dépliant que j'ai trouvé au *Visitor center*, est pittoresque, avec de jolies maisons coloniales comme celles de sa grande sœur.

J'ai décidé d'y passer la nuit et je me suis présenté au camping, à la périphérie de la ville, presque entièrement occupé, comme je l'avais déjà constaté l'année où j'avais passé les grandes vacances à visiter les Etats-Unis, par des caravanes ou des *mobil homes* qui servent d'habitations permanentes à leurs occupants. On m'a relégué dans un coin où j'étais tout seul. J'ai découvert qu'il y avait la Wi-Fi dans ce camping et, en me connectant à Internet, j'ai trouvé dans ma boîte E mail le document que j'avais demandé et qui m'indique la somme imposable pour quand je ferai ma déclaration de revenu. Toujours grâce à Internet, j'ai appris que j'avais jusqu'à la mi-mai pour faire cette déclaration en ligne. Après cela, j'ai gonflé mon matelas pneumatique et déployé mon duvet, puis je suis parti à pied en ville où j'ai dîné dans un petit restaurant tout en lisant un journal local qui traînait sur une table : j'ai appris qu'il y avait eu des attentats islamistes au Maroc mais aussi (et c'est plus inattendu) en Arabie saoudite. Quant à l'Irak, les ennuis commencent pour les occupants comme on pouvait s'y attendre : Bush a nommé un satrape, avec les pleins pouvoirs pour gouverner le pays en attendant que des élections puissent être organisées. Une des premières mesures qu'a prises ce personnage, a été de dissoudre l'armée de Saddam Hussein. Décision malencontreuse : tous ces militaires sans solde et désœuvrés vont se reconvertir dans le terrorisme ; ça commence déjà, semble-t-il.

Il faisait presque nuit quand je suis revenu à mon camping. Avant de me coucher, j'ai pris un demi-comprimé d'Imovane pour être sûr de dormir. Je craignais que la Gamberge ne revienne et que je ne me dise ; « Qu'est-ce que tu fais là ? A cette heure-ci, tu pourrais être confortablement couché dans ton lit, chez toi, à Kerilis, et te voilà à vivre comme un romano...Pire même, car les romanos ont de vrais lits dans leurs *mobil homes*... » (Quand je pense que, sur la fin, à Kerilis, j'avais presque la nausée, certains soirs, en accomplissant une fois de plus le rituel du coucher et que je crains presque, maintenant, d'en avoir la nostalgie !) L'Imovane a fait son effet et j'ai trouvé le sommeil assez vite. Mais j'ai quand même eu le temps, avant de m'endormir, de me dire qu'il y avait maintenant plus d'un mois et demi que j'avais quitté la France et qu'à Paris, peut-être même à Tokyo, on devait commencer à s'interroger à mon sujet.

Le lendemain matin, c'est-à-dire hier matin, j'ai été surpris d'être presque seul au sanitaire du camping. Et puis, en y réfléchissant, je me suis dit qu'ils ont sans doute presque tous une mini-salle de bain dans leurs *mobil homes*. J'ai rejoint Nacogdoches et je suis entré dans une *coffee-shop* pour prendre le breakfast : elle était pleine de Texans attablés en train de déjeuner. Tous étaient coiffés du grand chapeau de cow-boy, comme on en voit dans les *westerns*. Uniquement des hommes, plutôt bruyants d'ailleurs. Les seules femmes étaient les deux serveuses, qui semblaient débordées. Ca n'aurait pas été différent dans un pays islamique, sauf que les chapeaux de cow-boys

auraient été remplacés par des turbans. Et les serveuses par des serveurs, bien sûr. Quand je suis entré, tous les yeux se sont tournés vers moi, seul étranger dans la ville, donc bête curieuse. J'ai commandé un breakfast américain, ce que les Anglais appellent *full english breakfast* : je faisais toujours cela, autrefois, quand je voyageais : le breakfast américain est un vrai repas et ça évite de déjeuner le midi (éventuellement, je prends une pâtisserie et un café) ; ça fait des économies et ça évite de perdre une heure au restaurant.

Après cela, je n'avais plus qu'à revenir à la voiture. J'ai relu le passage du bouquin de Pagès qui concernait le parcours que j'avais à faire et j'ai repris ma carte routière. Direction : San Antonio. Au XVIII<sup>e</sup>s., c'était un trajet difficile et dangereux : « *Il était impossible, écrit Pagès, de faire cette route à moins d'être dix à douze personnes lorsqu'on emportait des effets avec soi.* » Le voilà donc « *dans la nécessité, dit-il, d'attendre des voyageurs pour me joindre à eux. Je séjournai donc.* » A vrai dire, il ne va pas beaucoup « séjournier » à Nacogdoches car, instruit par l'expérience des étapes précédentes, il tient, avant de partir, à se procurer « *les vivres nécessaires pour la route, n'en ayant point absolument trouvé à Naquadoch, ni chez les Sauvages voisins.* » Il va donc partir à la recherche de ces vivres puis revenir à « Naquadoch », une petite expédition difficile qu'il fit seul et qu'il raconte longuement.

Tout cela n'atteint pourtant pas son moral et, au moment de partir de Naquadoch, il écrit : « *Quoique je fusse à la veille d'entreprendre une route assez dure, l'espérance et la joie de continuer mon voyage commencèrent à me faire oublier les fatigues de corps et d'esprit que j'avais essuyées depuis La Nouvelle-Orléans.* » L'heureux homme ! Pourquoi ne pouvais-je pas parler, moi, de ma « joie » de continuer mon voyage » ? Etait-ce parce que mon voyage à moi était trop facile ? Pagès accomplissait un petit exploit dont il pourrait un jour tirer un livre qui, peut-être, lui procurerait la gloire. Moi, je faisais une balade banale, confortable, sans risque, sans imprévu, et dont je ne pouvais rien attendre. La petite caravane à laquelle Pagès s'est joint a mis un mois entier pour gagner San Antonio. Je calculai que moi j'aurais pu, à la rigueur, y arriver le soir même. Il parle des rivières que lui et ses compagnons de route ont eu à traverser, à gué naturellement ou sur des radeaux qu'ils devaient fabriquer de toutes pièces, mais aussi des difficultés qu'ils ont eues avec les « Sauvages », hostiles aux Européens, en raison, selon lui, des méthodes coercitives et brutales des Espagnols qu'il oppose à celles des Français en Louisiane, pleines « *de douceur et de ménagements* ». Malgré cela « *l'agrément de la vue de ces paysages champêtres, écrit-il, était pour moi le seul, mais agréable dédommagement de tant de peines.* » Il s'émerveille de l'immensité des « prairies » qu'il découvre en sortant des forêts qui bordent les rivières, prairies où s'ébattaient librement des troupeaux de chevreuils ou de bœufs redevenus sauvages.

Son moral d'acier finissait par faire chuter le mien. « Son voyage à lui, me disais-je, a été dur mais exaltant, passionnant, enrichissant... Le mien est facile mais banal, routinier, connu d'avance et pour tout dire : inutile. Ce soir comme hier soir, je me présenterai dans un nouveau camping. Comme hier soir je gonflerai mon matelas pneumatique et déploierai mon duvet, puis je fermerai la voiture à clef et, comme hier soir, j'irai dîner dans un petit restaurant, tout en lisant un journal local qui traînera sur une table. Et puis je reviendrai au camping, et, comme hier soir, j'avalerai peut-être un demi-comprimé d'Imovane pour être sûr de trouver vite le sommeil et de ne pas me demander ce que je fais là. Et demain ça recommencera. *P'tit dej.* dans une coffee-shop au milieu de types coiffés de chapeaux de cow-boys, etc...etc... »

J'ai finalement pris la route assez tard. Petites routes jusqu'à la jonction avec la *highway* Dallas-San Antonio par Austin. Petites routes mais grands espaces. Tout l'Est du Texas, celui que je parcours, est plutôt vert ; c'est plus à l'Ouest, je crois, qu'on traverse des paysages qui annoncent ceux du Far-West. Chaque fois que je passais une rivière sur un pont magnifique et interminable, je pensais à Pagès qui les a traversées, lui, à gué ou sur des radeaux de fortune. Avant Austin, j'ai vu, depuis l'autoroute, un de ces camps de caravanes auxquels je suis désormais habitué, à la périphérie d'une petite ville. Je suis sorti de l'autoroute et je suis allé m'installer dans ce camping, comme tous les soirs maintenant. Je me suis dit que je n'étais plus très loin de San Antonio où je devrais

arriver d'assez bonne heure le lendemain (c'est-à-dire aujourd'hui) et où j'avais l'intention de faire une halte un peu prolongée, comme l'a d'ailleurs aussi fait Pagès. Mais si lui avait besoin de repos, moi je voulais plus patiemment mettre à jour ce journal et surtout continuer la biographie de mon héros. Ce journal, j'ai décidé de ne plus le tenir que dans les villes où je ferais des étapes prolongées, donc de ne plus tout y raconter jour après jour. C'est seulement avant-hier matin, me disais-je, que j'ai quitté la Nouvelle-Orléans : l'occasion de constater, une fois de plus, qu'en 2003 on met deux ou trois jours pour faire un parcours qui demandait deux mois en 1767.

Ce matin donc, après le désormais rituel « p'tit dèj ». dans la non moins rituelle *coffee shop*, j'ai repris l'autoroute qui, comme partout aux Etats Unis, traverse Austin au lieu de la contourner. C'est sur le bord de cette autoroute, dans la traversée d'Austin, que j'ai vu deux jeunes, garçon et fille, qui faisaient du stop ; ils avaient l'air sympathiques : pourquoi les ai-je pris ? Peut-être, tout simplement pour ne plus être seul pendant un moment, pour avoir à qui parler jusqu'à mon arrivée à San Antonio... Ces deux jeunes, qui s'étaient installés sur la banquette arrière, étaient effectivement sympathiques : ils venaient de Philadelphie et avaient traversé tous les Etats-Unis en stop. Comme toujours dans les pays anglophones, ils voulurent savoir mon prénom. Ils furent intéressés d'apprendre que j'étais français et me donnèrent immédiatement du « Vincent », comme si nous avions été des copains d'enfance. J'appris qu'ils s'appelaient, eux, Steve et Barbara. Ils étaient étudiants. Cela m'a surpris car nous ne sommes pas encore en période de vacances, mais je n'en ai rien dit. Leur destination : le Mexique où ils allaient faire, me dirent-ils, « du tourisme ». Le type qui les avait pris le matin à Dallas, n'allait que jusqu'à Austin : c'est pour cela qu'ils avaient dû s'y arrêter et refaire du stop.

- Décidément, vous n'avez pas de chance, leur dis-je. Moi je ne vais aussi que jusqu'à San Antonio et il va falloir que vous y fassiez à nouveau du stop en attendant que quelqu'un veuille bien vous prendre.

- Pas de problème, me dit le garçon, nous avons l'habitude.

Ils voulurent évidemment savoir ce que j'étais venu faire aux Etats-Unis et c'est avec le plus grand intérêt qu'ils apprirent que j'avais entrepris de refaire les pérégrinations d'un voyageur français du XVIII<sup>e</sup>s. en vue d'écrire sa biographie, et de prendre pour cela tout le temps dont j'aurais besoin. Et je leur dis ce qu'avaient été les principales étapes des voyages que raconte Pagès dans les deux volumes de son livre : son tour du monde, puis ses incursions dans le grand sud et le grand nord.

Je les vis dans le rétroviseur se regarder avec une sorte de stupeur.

- Vous comprenez, leur dis-je, je suis retraité et célibataire : je suis donc libre et j'ai tout mon temps.

- Vous devez aussi être riche, me dit Steve, pour pouvoir faire (ou refaire) de tels voyages.

- Avant de quitter la France, j'ai vendu ce que je possédais, c'est-à-dire ma maison et tout ce qu'il y avait dedans. Et ma voiture évidemment.

- C'est une retraite originale, dit Barbara, et même romanesque.

C'est ce mot français « romanesque » qui me semble le mieux rendre celui qu'elle employa : *romantic*.

- *You're an happy man*, dit Steve.

- Et je pense que vous allez trouver plein de filles pendant tous ces voyages, ajouta Barbara en souriant.

- Eh bien, vous vous trompez, dis-je : j'ai eu un cancer, j'ai subi l'ablation de la prostate et cette opération m'a rendu impuissant sexuellement. Aujourd'hui je suis comme un eunuque.

Il y eut un silence prolongé. Je repris :

- Vous voyez que je ne suis pas un « *happy man* », et qu'il faut se méfier des apparences...

- C'est vrai, dit Barbara. Excusez-nous.

- Quand vous ferez l'amour, la nuit prochaine, pensez à moi. Ca vous fera d'autant plus jouir. Ca vous permettra à tous les deux de mesurer la chance que vous avez que Steve ne soit pas comme moi.

Ce que je leur avais dit avait répandu un fluide glacial entre nous et nous avons roulé en silence presque jusqu'aux abords de San Antonio. Quand l'autoroute eut pénétré dans la ville, je pris une sortie au hasard et m'arrêtai aussitôt après pour qu'ils puissent descendre, ce qu'ils firent après m'avoir remercié chaleureusement. Il était 2 H. p.m. En partant, je les vis remonter, main dans la main, vers l'autoroute. Ils s'aimaient. Ils passeraient la nuit prochaine dans les bras l'un de l'autre. Ils étaient jeunes et ils s'aimaient. Et s'ils s'aimaient, c'est parce qu'ils étaient jeunes. Ils étaient à l'âge où non seulement on ne sait pas que l'on est mortel, mais où on ne sait même pas qu'on vieillira. Et moins encore qu'on sera diminué, handicapé, ni à plus forte raison, impuissant. Quand j'avais leur âge et que je pensais à la retraite, (cela m'arrivait d'ailleurs assez rarement), je m'imaginais définitivement en vacances, bien sûr, mais avec la « forme » physique et mentale que j'avais à leur âge.

Une fois en ville, j'ai eu la chance de repérer très vite un petit hôtel, « *low cost* » mais correct, où il restait de la place ; et pas très loin de là, j'ai même aperçu une « *coffe-shop* » où je pourrai aller tous les matins, prendre un breakfast américain, comme j'en ai maintenant pris l'habitude. J'ai donc monté mon sac dans ma chambre, je me suis installé et me suis mis tout de suite à écrire ce journal que je n'avais pas tenu depuis la Louisiane. Il va surtout falloir que je profite de mon séjour à San Antonio pour continuer la biographie de Pagès que j'avais commencée à Cap Haïtien. Le journal, je l'écris à la main sur un cahier d'écolier, comme je le faisais en France avant mon départ, mais la biographie de Pagès, je la tape sur le clavier de l'ordinateur et je l'enregistre sur le disque dur. Je crois même avoir déjà noté que je me suis acheté un disque dur externe qui fera fonction de « sauvegarde », en cas de pépin.

## **Dimanche 19 mai.**

Je suis en train de changer d'avis sur les villes américaines. Car ici, à San Antonio, comme partout, j'ai commencé par faire du tourisme. Quand Pagès y est passé, ce n'était, comme il dit, qu'un « fort », un « poste », un *presidio*, et l'on n'y comptait pas plus de 1700 habitants, y compris les Indiens et les soldats. La « ville » comptait cependant un certain nombre de colons « *Espagnols des Iles Canaries* » alors que les autres « postes » de la région n'étaient peuplés que « *de Soldats et de quelques Indiens, autrefois Sauvages* », éleveurs de chevaux et autres animaux, et dont il décrit l'habileté avec laquelle ils maniaient le lasso tout en galopant autour des troupeaux. Aujourd'hui San Antonio est une grande ville et c'est incontestablement une ville touristique. Bien sûr, parler de « *Venise américaine* », comme le font les dépliants touristiques, est excessif et même absurde. Mais il est vrai que les canaux du centre-ville sont pittoresques, avec leurs quais devenus des terrasses de cafés et de restaurants aux parasols multicolores. Et puis il y a surtout la grande attraction, le Fort Alamo, ancienne « mission » mexicaine, autrefois dans la campagne, aujourd'hui en pleine ville. La « mission » avait été transformée en poste militaire par les Mexicains eux-mêmes. C'est là que les insurgés texans indépendantistes, qu'avaient rejoints des patriotes yankees dont le plus célèbre est Davy Crocket, furent assiégés et massacrés en 1835. Les Texans devaient prendre leur revanche et arracher leur indépendance l'année suivante, avant de devenir un Etat américain (Le Texas est le seul Etat américain qui ait connu, même brièvement, l'indépendance). L'ancienne église de la mission est un beau morceau d'architecture, typique du style colonial espagnol. Et comme, aux Etats-Unis, un monument datant de 1718 est une antiquité aussi vénérable qu'un temple romain chez nous, il y a toujours beaucoup de touristes qui le visitent. Des touristes qui parlent espagnol autant, sinon plus, que l'anglais. Il paraît d'ailleurs que la moitié de la population de San Antonio

est hispanophone. Le français n'a guère survécu en Louisiane mais l'espagnol est aussi vivant au Texas que dans le sud de la Californie. Il est vrai qu'ici, comme en Californie ou au « Nouveau Mexique », l'afflux des « Latinos » n'a jamais cessé et continue encore de nos jours. Si les Etats-Unis ont annexé la moitié du Mexique au XIX<sup>e</sup> s., les Américains sont eux-mêmes conscients que les Mexicains sont en train de reconquérir aujourd'hui par l'immigration leurs anciennes provinces perdues.

Hier j'ai fait ma déclaration de revenus en ligne et je me suis dit (Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?) qu'il devrait être possible d'ouvrir une boîte E mail où arriveraient à la fois les messages adressés à mon ancienne adresse et ceux qui sont envoyés à la nouvelle. Je me suis souvenu que le type qui me servait de « coach » pour l'informatique à Pluneven, me l'avait dit avant mon départ. Des mails sont peut-être arrivés à mon ancienne adresse depuis que j'ai quitté Kerilis... Le contraire serait même surprenant. Seulement, comme je ne suis pas très fort en informatique et que je ne sais pas faire cette opération d'ouverture d'une nouvelle boîte et de regroupement des deux adresses, il faut que je me trouve un « coach » ici aussi. Or justement aujourd'hui, en me baladant dans le centre de San Antonio, j'ai vu une enseigne qui m'a semblé être celle d'un magasin d'informatique. Il était fermé, bien sûr, puisque nous sommes dimanche. Mais j'y passerai demain.

## **Lundi 20 mai**

Eh bien, pour une surprise, c'est une surprise ! Ce matin le type du magasin d'informatique que j'avais repéré, m'a ouvert comme prévu une boîte de réception (*gmail.com*) dans laquelle je trouverai désormais les messages envoyés aussi bien à mon ancienne adresse qu'à la nouvelle. Et naturellement, c'est sur l'ancienne que je me suis précipité tout de suite. Et là, au milieu d'une avalanche de spams et de pubs que j'y trouvais régulièrement quand je l'ouvrais chaque matin à Kerilis, figurait un message sans objet ni texte, donc aussi sans signature. Expéditeur non identifiable, évidemment ; ce n'est peut-être même pas un particulier ou, si c'en est un, il a fort bien pu utiliser l'ordinateur de quelqu'un d'autre pour brouiller les pistes. Le message était uniquement constitué de l'image scannée d'une coupure de presse tirée du numéro d'*Ouest-France* du 14 mai, édition de Vannes (ce sont deux morceaux de papier, découpés dans d'autres pages du journal et collés au-dessus du titre de l'article, qui en indiquaient la provenance et la date) J'ai bien sûr tiré tout de suite ce document sur papier. Sans doute extrait de la page consacrée à la presque île, dans la rubrique *MARZAL*, « bourg » de la commune dont fait partie Kerilis, l'article s'intitulait *MYSTERIEUSE DISPARITION* et disait :

*Les habitants du joli village de Kerilis, dont la plupart des maisons sont aujourd'hui des résidences secondaires, viennent de s'apercevoir qu'un des leurs les a récemment quittés : il s'agit de M. Vincent Le Roux, 68 ans, célibataire, retraité de l'enseignement, qui, lorsqu'il avait pris sa retraite en 1994, s'était retiré dans son village natal, après avoir, quelques années auparavant, fait rénover sa maison familiale de fond en comble. Cette maison, il l'a vendue l'an dernier, en 2003, par l'entremise de l'agence Mahé. Aux employés de cette agence, ainsi qu'aux quelques rares personnes qu'il fréquentait dans la commune, par exemple sa femme de ménage, mais aussi au couple de retraités qui ont acheté sa maison, Vincent Le Roux avait dit vouloir s'installer dans la région parisienne. En réalité il ne semble pas l'avoir fait. Du reste, à quelques autres personnes il avait confié que son intention était non pas d'aller habiter Paris, mais d'utiliser les années de retraite qui lui restaient à vivre pour parcourir le monde, comme il l'avait fait pendant tout le temps où il avait été en activité : en effet, M. Le Roux avait fait toute sa carrière d'enseignant dans des lycées français à l'étranger. Il n'a laissé en partant aucune dette ni aucun impayé, il est en*

*règle avec le fisc comme avec EDF ou la Saur. Sa disparition n'est donc nullement délictueuse. Elle n'en est pas moins assez surprenante. Si ce mystère se dissipe, nous ne manquerons évidemment pas d'en informer nos lecteurs*

Au milieu des messages que j'enverrais bientôt à la « corbeille », j'ai repéré aussi un mail de Yutaka datant d'une quinzaine de jours. Il me disait qu'ils avaient l'intention, Sonoko et lui, de faire leur voyage de noces en Europe l'été prochain. En amoureux, cette fois, pas en voyage organisé. Bien entendu ils ne manqueraient pas de me rendre visite dans mon village. Ils me préviendraient dès qu'ils connaîtraient la date précise de leur passage. En lisant cela, j'ai eu la même réaction que j'avais eue à Paris avec Odile : *black out*. Pas un mot à personne. J'ai fugué, j'ai disparu, j'ai coupé les ponts, rompu les amarres, brûlé mes vaisseaux ; pas de retour en arrière. C'est odieux, je le sais, mais je m'y tiens...

C'est évidemment sur l'article d'*Ouest-France* que je me suis mis à ruminer. Qui a bien pu me l'expédier et dans quel but ? Et qui a bien pu l'inspirer à un journaliste local, voire le lui apporter tout fait ou presque ? Car s'il ne l'a pas reçu tout fait, ou si on ne lui a pas apporté tous les éléments pour le faire, il a fallu que le journaliste mène toute une enquête : sur moi, d'abord, et sur ma carrière. Mais pas seulement : il a fallu qu'il retrouve Marie-Josèphe Le Du et qu'il aille l'interroger, qu'il se présente à l'agence Mahé et fasse parler ses employés, qu'il retrouve aussi et fasse parler le « couple de retraités » parisiens, les Géraud, qui ont acheté la maison, et surtout les « autres personnes » à qui j'ai dit la vérité. (Je n'en vois que deux : Mme Hémon et le brocanteur.) Il semble même avoir interrogé « le fisc », E.D.F., la Saur... Il a même dû chercher à savoir si je me suis installé à Paris puisqu'il dit que « *ce ne semble pas être le cas* »

Au bout d'un moment, j'ai fini par me dire que quelqu'un avait dû faire l'enquête et en communiquer les résultats à l'agence locale d'*Ouest-France* : le journal n'aurait pas occupé un de ses rédacteurs à faire des recherches, qui ont tout de même dû prendre un certain temps, sur un fait-divers qui, (ils le disent eux-mêmes), n'est nullement « délictueux », donc pas intéressant journalistiquement. En y réfléchissant bien, j'ai aussi fini par conclure que celui qui avait communiqué les éléments de l'article à *Ouest-France*, donc qui avait fait l'enquête, et celui qui m'avait expédié l'article par voie électronique, n'étaient sans doute qu'une seule et même personne : car l'article n'avait guère d'utilité s'il n'était pas lu par moi. Les gens qui me connaissaient dans mon patelin étaient si rares qu'ils ne justifiaient pas que le journal les tienne au courant de mon sort...

Je viens d'écrire deux fois : « celui qui... ». Celui ou celle ? Qui me connaissait suffisamment pour s'intéresser à moi et se demander ce que je suis devenu ? Qui en dehors d'Odile (et de Mona) ? Certes, si ce sont elles, il a fallu qu'elles commencent leur enquête dès la fin du mois dernier, alors qu'à cette date elles n'avaient pas encore de raison de trouver étonnant que je ne sois pas rentré : je leur avais dit (ou en tout cas, j'avais dit à Odile) que je prendrais « le chemin des écoliers » en revenant du mariage de Sonoko et Yutaka, et cette escapade pouvait durer plus d'un mois. Mais il n'est pas impossible qu'elles aient téléphoné à Kerilis pour vérifier si par hasard je n'étais pas de retour et qu'alors, en entendant le classique : « *Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué* », elles aient soupçonné la vérité. Après tout, j'avais dit un jour à Odile qu'il m'arrivait de penser à une fugue et même que, dans ce cas, je pourrais vendre ma maison, ce qu'elle avait alors qualifié de « folie ». Mona et elle ne sont sûrement pas venues personnellement en Bretagne pour mener l'enquête mais elles ont très bien pu faire appel à quelqu'un de leur connaissance qui avait la possibilité et le temps de le faire, voire même (pourquoi pas ?) à un détective privé. Ce n'est pas non plus Odile en personne qui m'a envoyé l'article puisque, n'étant pas connectée à Internet, elle n'a pas de boîte E mail. Mais ça peut très bien être Mona qui, elle, est connectée. Mona ou Stéphane, ou Eric, ou...(et c'est le plus probable) n'importe qui d'autre pour que je ne puisse pas identifier l'expéditeur.



En tout cas, l'alerte est donnée dans le pays vannetais. J'avais envisagé cette éventualité avant mon départ, mais ça restait abstrait : le voir aujourd'hui, écrit noir sur blanc dans le journal, ça m'a fait un petit choc. Mais comme je suis convaincu que tout ça ne peut venir que d'Odile et comme je m'accroche au principe du *black out*, je ne donnerai aucune suite à cet envoi, de même qu'au message de Yutaka. L'affaire aura du moins eu un mérite : je me reprochais d'être un vulgaire touriste. Cette fois, j'ai enfin conscience d'être un vrai fugueur.

### **Mercredi 22 mai.**

J'ai repris la biographie de Pagès que j'avais commencée à Cap Haïtien, mais j'ai beaucoup de mal à me concentrer : je n'arrête pas de penser à l'article d'*Ouest-France* et surtout aux interviews qui l'ont précédé : Mme Le Du, Mme Hémon, le type de l'agence Mahé, le brocanteur... Qui a fait ces interviews ? Odile et Mona ? Très peu probable. Alors ? Un journaliste ? Alerté par qui ? Un détective privé ? Mis dans le coup par Odile et Mona ? Et dans quel but ? Juste pour me faire savoir qu'elles ont tout compris et qu'elles m'ont même retrouvé ? Quand je me suis bien posé ces questions pour la Nième fois, je reviens à Pagès.

Je l'ai quitté quand lui-même s'appêtait à quitter « St Domingue ». J'ai donc à raconter son séjour à la Nouvelle Orléans, puis (et c'est le gros morceau) son parcours jusqu'à San Antonio. J'ai relu son récit : ce parcours (je l'ai déjà dit) a été pour lui une galère épuisante : il faut évidemment que je rende ça et même, si possible, qu'on le sente mieux que dans son récit à lui. Mais il faut aussi que je fasse sentir (et surtout que j'explique) « *l'espérance et la joie de continuer mon voyage* » dont il parle. Il ne faut pourtant pas que mon récit ne soit qu'un remaniement du sien. C'est moi qui raconte son histoire et qui la raconte aujourd'hui, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle : je dois impérativement faire comprendre au lecteur que le pays qu'a parcouru Pagès n'existe plus et que celui qu'on visite aujourd'hui n'existait pas encore à son époque. J'en suis venu à me dire que ce contrepoint entre 1767/68 et 2003 est peut-être ce qui apparaîtra comme justifiant le mieux le travail que j'ai entrepris. Et du coup, j'ai commencé à remanier ce que j'avais écrit à Cap Haïtien : car le « St Domingue » du XVIII<sup>e</sup> s. et le Haïti d'aujourd'hui n'ont pas non plus grand-chose de commun et ça, je ne l'avais sans doute pas assez fait sentir.

Mais pour l'instant il est onze heures du soir. Je tape sur le clavier de l'ordinateur depuis ce matin, et il est grand temps que je me mette au lit.

### **Samedi 25 mai**

Ca y est, la Gamberge est revenue. J'aurais dû m'y attendre : ça fait une dizaine de jours que je suis à San Antonio et presque une semaine que je me suis remis à travailler tous les jours sur la biographie de Pagès. Comme à Cap Haïtien, la routine s'installe, évidemment. Le matin je n'ai pas à faire mon lit comme à Kerilis : je suis dans un hôtel modeste mais malgré tout, les lits sont faits et les chambres sommairement nettoyées tous les jours. Par contre je n'échappe pas à la corvée de salle d'eau : toilette, rasage, habillage. Après quoi je n'ai plus qu'à descendre, à sortir sur le trottoir et à marcher jusqu'à la *coffee shop* du coin de la rue. Je sais que je vais croiser des passants qui parleront espagnol, que j'essaierai de comprendre le sujet de leur conversation et que j'aurai du mal à y arriver car j'ai toujours été très limité en espagnol. Je passerai devant des boutiques que je connais déjà par cœur : une boutique d'audiovisuel tenue par un hispanique, une boutique de fruits et légumes dont le patron, un Noir, se tient sur le pas de sa porte et me salue

(Hello !) chaque matin quand je passe... Quand j'entrerai dans la *coffee shop*, je n'aurai même pas besoin de dire un mot. A peine aurai-je passé la porte, la grosse serveuse noire me lancera de loin : « *As usual ?* » Il me suffira de lui faire signe « oui » des yeux et d'aller m'asseoir à ma table habituelle, face à la devanture, le dos tourné à la cuisine : cinq minutes après, arriveront les œufs au bacon, les toasts, la confiture et le café au lait... Et je me dirai, une fois de plus, que le breakfast américain est un vrai repas et qu'après l'avoir pris, on est calé jusqu'au soir...

Ce matin, pendant que je revenais vers l'hôtel pour reprendre la biographie de Pagès là où je l'avais laissée hier soir, je me disais que, lorsque j'aurai fini de refaire son périple autour du monde et qu'ensuite j'aurai fait ses deux voyages maritimes, au grand nord et au grand sud, si je vais, comme il l'a fait, finir mes jours à « St Domingue », c'est-à-dire à Haïti, j'y retrouverai la routine et le vide que je ne pouvais plus supporter à Kerilis et qui m'ont fait fuguer. Une routine et un vide cette fois définitifs, sans autre perspective que l'attente de la mort. Je ne pensais pas à cela quand je suis parti et j'y pense toujours rarement parce que j'avais (et que, pour l'instant, j'ai encore) des pays nouveaux à découvrir, des sites et des villes à visiter, peut-être des gens à rencontrer... Bref quelque chose à faire. Mais quand j'aurai fini mes pérégrinations, je n'aurai plus rien à découvrir ou à visiter, ni personne à rencontrer. Ni biographie de Pagès à écrire puisqu'elle sera finie... Ma bougeotte n'a peut-être finalement d'autre but que de m'illusionner, de retarder le moment de regarder la réalité (c'est-à-dire la mort) en face... Et puis, si, à Kerilis, je ne pensais pas à la routine et au vide que je connaîtrai à « St Domingue », c'était aussi, et peut-être surtout, parce que, vu de Kerilis, St Domingue c'était « ailleurs », là où l'on vit « *la vraie vie* ». Un ailleurs que maintenant je connais et qui n'est donc plus un ailleurs...

A force de gamberger ainsi, je suis arrivé à l'hôtel avec le cafard : j'ai vu l'ordinateur sur la table, et tout autour des papiers : les feuilles de brouillon, celles du livre de Pagès que j'ai mis sur clef USB avant mon départ, des notes multiples, et je n'ai pas eu le courage de m'y remettre immédiatement, alors que je me suis pourtant bien promis de ne pas quitter une étape sans avoir achevé le récit du périple de Pagès jusqu'au moment où il a lui-même quitté cette étape...

Je me suis étendu sur le lit qui n'avait pas encore été refait : j'avais mal dormi, la nuit dernière... L'envie de pisser m'a réveillé vers deux heures du matin ; cela m'arrive souvent mais, en général, quand je me remets au lit, je somnole jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me lever. La nuit dernière, au contraire, je n'ai pas somnolé et, depuis quelque temps, quand je ne somnole pas, des épisodes de mon enfance ou de mon adolescence remontent du fin fond de ma mémoire et m'obsèdent jusqu'au matin : cette nuit, c'étaient (allez savoir pourquoi !) les cours de « gym » du collège de Vannes où j'ai fait mes études secondaires. Je détestais ces cours et je méprisais le « prof de gym », un nommé Lupin : comme, à la différence de ceux qui enseignaient les matières littéraires ou scientifiques, ce n'était pas un « intello », je le tenais pour un moins que rien. Il ne m'aimait pas non plus parce que je ne faisais aucun effort. Quand il nous ordonnait de courir autour du terrain de sport, j'attrapais régulièrement ce qu'on appelait à l'époque un « point de côté » ; je m'arrêtais donc et me mettais à marcher lentement pour souffler un peu et je m'entendais interpellé de loin : « Alors, Le Roux, déjà fatigué ? » Et je prenais plaisir à imaginer des situations où je pourrais humilier et insulter impunément ce type que j'appelais « un sauteur de corde »...

La femme de chambre (une Noire) est venue faire le lit et le nettoyage. Je me suis donc levé, je suis sorti dans le couloir et j'ai commencé, tout en faisant les cent pas, à relire le chapitre où Pagès raconte son parcours de San Antonio jusqu'« au Sartille » (Saltillo) au Mexique, qu'on appelait alors la « Nouvelle Espagne », en passant par « La Rheda », comme il dit, c'est-à-dire l'actuelle Laredo, ville frontière sur le Rio Grande, qu'il appelle « Rio bravo ». Après le départ de la femme de chambre, je me suis remis à l'ordinateur et j'ai à peu près terminé la description de ce que devaient être San Antonio et ses environs en 1767, quand Pagès y est arrivé avant de continuer vers le Mexique.

## Dimanche 26 mai

Aujourd'hui, ce devait être mon dernier jour à San Antonio, mais ça ne le sera sans doute finalement pas. En tout cas, j'avais décidé de consacrer ce dimanche ensoleillé et pas trop chaud, à revoir ce qu'il y a de plus pittoresque dans la ville, dont bien sûr les canaux du centre. Soudain, tandis que je déambulais sur les quais, j'ai vu de loin passer sur le quai d'en face... Mona en personne ! J'ai eu un coup au cœur et instinctivement je me suis dit : « Ca y est : elles m'ont retrouvé ! », et j'ai cherché des yeux Odile quelque part autour d'elle ... J'ai crié dans sa direction : « Mona ! ». Des gens sur le quai où je me trouvais et sur l'autre en face ont tourné les yeux vers moi, y compris Mona qui m'a regardé mais a semblé ne pas me reconnaître. J'avais commencé à rejoindre son quai à elle à grands pas, en prenant la passerelle la plus proche ; les promeneurs avaient repris leur marche sans s'occuper de moi et je me disais : « Mais enfin pourquoi n'est-elle pas avec Odile ? » Quand je fus à... disons... peut-être vingt ou trente mètres derrière elle, je criai à nouveau son nom : elle se retourna, ainsi que d'autres passants et je me précipitai dans sa direction : elle me regardait sans comprendre. Je m'approchai. Elle avait exactement la taille et la silhouette de Mona ; de loin son visage ressemblait au sien de façon vraiment frappante, mais pourtant non... ce n'était pas Mona Il a fallu que je m'approche d'elle pour en être sûr et naturellement, j'ai dû m'excuser :

- Je suis confus, lui dis-je. Je vous ai confondue avec une autre, je vous ai prise pour une dame que je connais : vous lui ressemblez étonnamment.
- Une dame d'ici ? me demanda-t-elle, avec, m'a-t-il semblé, une pointe d'ironie dans le regard. Une dame de San Antonio ?
- Pas du tout. De très loin d'ici.
- D'où êtes-vous donc ?
- Je suis Français, et la dame que j'ai cru reconnaître habite Paris.
- Comment diable avez-vous pu me prendre pour cette dame de Paris alors que nous sommes à plusieurs milliers de kilomètres de la France ?

Manifestement elle me prenait soit pour un toqué soit pour un dragueur qui avait trouvé ce mauvais truc pour l'aborder en pleine rue. J'avais très envie de la détromper, d'autant que sa ressemblance avec Mona était quand même frappante et que, du coup, elle m'intriguait :

- Je puis vous expliquer ça, lui dis-je, mais il me faut un certain temps pour le faire. Allons boire un verre, si vous avez le temps : je vous raconterai mon histoire.

Contrairement à ce que je prévoyais, elle accepta :

- Je ne dis pas non, fit-elle. Elle doit être assez curieuse, votre histoire.
- Vous allez en juger par vous-même.

Nous nous sommes installés sous un parasol et j'ai commandé les consommations. Après quoi j'ai commencé à lui raconter l'histoire de ma « fugue » : ma Gamberge, *Ailleurs, le bonheur*, la vente de ma maison, mon départ sans prévenir personne... Elle me regardait et avait l'air captivée :

- C'est formidable, me dit-elle J'ai moi-même plusieurs fois voulu fuguer (*bunk off*), m'enfuir, si vous préférez, et je n'ai jamais eu le courage de sauter le pas. C'est fascinant d'avoir soudain en face de soi quelqu'un qui, lui, l'a fait pour de bon. Mais, ajouta-t-elle, parlez-moi un peu de cette dame de Paris que vous avez cru reconnaître.
- C'est un peu compliqué, répondis-je. J'avais (et d'une certaine façon, j'ai toujours) une amie à Paris qui était ma maîtresse. Elle s'appelle Odile. Mais, il y a quelques années, Odile a fait la connaissance d'une femme bi-sexuelle qui se nomme Mona et avec laquelle elle a maintenant une

relation lesbienne, tout en continuant d'ailleurs à avoir un (et peut-être même plusieurs) amant. J'ai d'ailleurs eu moi-même des relations avec l'une et l'autre de ces deux femmes.

- Pourquoi « j'ai eu » ?

- Je vous expliquerai ça plus tard. Tout est un peu compliqué avec moi.

- Bon. Mais alors, comment avez-vous pu croire reconnaître Mona ici, à San Antonio, quand vous m'avez vue ?

- C'est que j'ai des raisons de penser qu'Odile et Mona se sont aperçues que j'avais fugué et qu'elles sont à ma recherche.

Et je lui racontai l'affaire du mail que j'avais reçu, mail qui, lui dis-je, ne pouvait venir que d'Odile et Mona, contenant l'article d'*Ouest-France* qui prouvait qu'elles avaient fait, ou fait faire, une enquête à mon sujet, donc qu'elles pouvaient en faire une autre pour savoir où je suis et pour éventuellement pouvoir me rejoindre et me ramener au bercail.

- Justement, me dit-elle, pourquoi êtes-vous ici plutôt qu'ailleurs ? Je suis indiscreète mais c'est que, décidément, votre histoire m'intéresse.

- Une fois de plus, c'est un peu compliqué. Je vais essayer de vous expliquer

Et je me lançai dans l'histoire de Pagès, de sa fugue à lui aussi, et de ses voyages qui donnaient à ma fugue à moi une sorte de prétexte, puisque j'avais entrepris d'écrire sa biographie, et qui me fournissaient surtout une sorte de programme à exécuter.

- Voilà, lui dis-je. Vous savez tout sur moi, mais moi je ne sais rien de vous, pas même votre nom.

- Je ne connais pas le vôtre non plus, me fit-elle remarquer.

- Je m'appelle Vincent, Vincent Le Roux, et vous ?

- Mary. Mary Moreno. Je suis américaine, mais mon père et ma mère étaient d'origine hispanique, comme beaucoup de gens au Texas...

Je la regardais : elle ressemblait vraiment à Mona. Même âge, approximativement, (je lui donnais autour de 45 ans), un corps potelé comme le sien, des formes bien arrondies, même ovale du visage, mêmes cheveux châtain clair coiffés à peu près de la même façon... Seul le regard était différent : le regard de Mary était moins vif que celui de Mona ; à certains moments je le trouvais même presque triste. Et puis, (je n'y avais pas pensé quand je l'avais vue de loin) à la différence de Mary, Mona ne portait jamais de pantalon et je ne l'avais jamais vue non plus en chemisier à manches courtes.

- Et que faites-vous dans la vie ? demandai-je

- Je suis journaliste. Presse locale, comme celle dont vous me parliez tout à l'heure, à propos de l'article où il était question de vous... Quand nous nous sommes rencontrés, figurez-vous que j'étais au boulot : j'envisage de faire un de ces jours un article sur « un dimanche printanier à San Antonio ». J'écoutais de quoi parlaient les passants. Dans mon papier, je noterai sans commentaire les sujets de conversation (et donc de préoccupation) des citoyens de la première puissance du monde, qui, en ce moment, est partie démocratiser le Moyen-Orient.

- Vous aimez votre métier ?

- J'ai fini par le prendre en grippe : les petites histoires du Texas profond (mes sujets quotidiens) sont dérisoires. C'est à en pleurer ! Si encore j'avais de temps en temps à traiter des faits divers comme le vôtre !

- Et c'est pour cela que vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez plusieurs fois voulu « fuguer », vous aussi ?

- Pas seulement. Vous qui êtes retraité, vous devez bien savoir qu'il y a beaucoup d'autres raisons de vouloir fuguer qu'un métier qu'on n'aime pas. J'ai connu, moi aussi, et il m'arrive encore de connaître ce que vous appelez la « Gamberge ».

- Et je peux vous demander pourquoi vous n'avez pas donné suite à votre désir de fugue ?

- Manque de courage, tout simplement... On est pris dans un engrenage et on continue, c'est tout. La plupart des gens continuent... Beaucoup à contre-cœur, mais ils continuent ; c'est même pour ça que la société fonctionne : imaginez que tout le monde fugue ! Vous vous rendez compte ?

- Mais alors, comment me jugez-vous ?

- Je vous admire. Je vous l'ai dit : vous êtes de ceux (bien rares) qui ont osé rompre avec le conformisme général, et moi, justement, je m'en veux de ne l'avoir pas fait.

- Mais vous le dites vous-même : heureusement pour la société qu'ils sont rares, ceux qui le font.

Elle ne dut pas entendre ma dernière observation car elle poursuivit sans y répondre :

- Et puis, pour dire les choses comme elles sont : il est quand même moins facile pour une femme que pour un homme de fuguer. Surtout de fuguer seule.

- Eh bien ! Si une féministe vous entendait, elle serait scandalisée !

Cette fois encore, elle devait suivre son idée sans m'entendre. En tout cas elle continua :

- Il aurait sans doute fallu que je rencontre plus tôt quelqu'un comme vous... J'ai eu des amants mais tous étaient bien dans leur peau, bien dans leur tête, dans leur job, dans leur vie... Bref : désespérément normaux.

Elle avait dit cela sans me regarder, les yeux vaguement tournés vers les passants. Alors, je me jetai à l'eau :

- Il n'est jamais trop tard, lui dis-je. Si vous voulez profiter de ma fugue et sauter dans le train en marche, je pars en principe demain : je reprends le périple de mon Pagès : direction Mexico, puis Acapulco, puis Manille, puis Djakarta, puis Bombay... Il n'y a qu'à Bassorah que je ne pourrai pas faire escale parce que votre crétin de Bush est en train, comme vous dites, de démocratiser l'Irak. Je gagnerai donc directement Beyrouth.

Cette fois, je la vis me fixer dans les yeux sans dire un mot. Une bonne minute s'écoula. Après quoi je l'entendis me poser la question que j'avais oubliée :

- Il y a une chose que vous ne m'avez pas dite alors que vous m'aviez promis de me l'expliquer « plus tard » : pourquoi m'avez-vous parlé de votre maîtresse, (« Odile », je crois), au passé ?

Je devais, et ne pouvais que lui dire la vérité :

- C'est qu'il s'est produit un drame qui a d'ailleurs sans doute contribué à me faire prendre la décision de fuguer : j'ai eu un cancer et j'ai subi l'ablation de la prostate, mutilation qui m'a rendu impuissant sexuellement. Quand j'ai quitté la France, je voyais encore Odile de temps en temps. Mais la voir sans pouvoir faire l'amour, ça ne faisait qu'aggraver ma Gamberge.

Je suis incapable de définir le sentiment que je lus dans son regard quand je prononçai l'expression « impuissance sexuelle », pas plus que le silence qui suivit.

- Cela a dû être terrible pour vous, finit-elle par me dire...

- Et ça l'est encore, croyez-moi...

- Toujours est-il que, pour répondre à la question vous m'avez posée, si je faisais ce que vous me suggérez, si je décidais de « sauter dans votre train en marche », comme vous dites, d'abord ça ne pourrait pas être demain matin. Il me faudrait quand même quelques jours pour tout régler avant de partir... Et puis je n'envisagerais pas forcément de vous suivre dans toutes vos pérégrinations. Une fois que j'aurais « sauté le pas », ce que je n'ai jamais eu le courage de faire jusqu'ici, je souhaiterais sans doute assez vite reprendre mon autonomie et, si l'occasion se présentait, commencer une nouvelle vie. Je n'ai pas encore tout à fait décidé laquelle d'ailleurs...

- Je comprends cela très bien. Mais dans cette hypothèse, nous devons, ou nous devrions (je dois employer comme vous le conditionnel) nous mettre d'accord : moi, comme mon départ était définitif, j'ai, comme nous disons en français, « brûlé mes vaisseaux ». J'ai vendu tout ce que j'avais et placé l'argent dans l'espoir d'en avoir assez jusqu'à ma mort ; de sorte que je voyage à l'économie, c'est-à-dire parfois à la dure : je passe souvent la nuit dans des campings et je couche dans la voiture. Quand je vais à l'hôtel, je choisis systématiquement des hôtels *low cost*. Je fais des breakfasts américains le matin et je saute le repas de midi, etc...etc... Avez-vous pensé à tout cela ? Si je puis me permettre, avez-vous les moyens financiers de fuguer ? Je n'ignore pas que vous êtes plus jeune que moi et que vous pourrez sans doute, comme vous dites, recommencer quelque part une nouvelle vie, trouver un nouveau métier par exemple... Mais enfin, malgré tout, il vaut mieux tout prévoir, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, mais vous vous doutez bien que, si j'ai plusieurs fois envisagé de faire comme vous, de « rompre les amarres » et de filer (« *run away* » comme nous disons), c'est que j'avais pensé à tout cela. Ce ne sont pas les problèmes matériels ou financiers qui m'ont arrêtée.

La réponse m'a paru un peu courte mais je me suis dit que j'aurais été incorrect si j'avais cherché à la « cuisiner » pour en savoir plus.

- Je me donne jusqu'à ce soir 7 heures pour prendre une décision, me dit-elle. Je vous appellerai si vous voulez bien me donner votre numéro.

- Donnez-moi plutôt le vôtre : je n'ai pas de portable et je ne connais pas le numéro du petit hôtel où je loge.

Elle m'a écrit son numéro sur un coin de nappe en papier. Puis nous nous sommes séparés.

J'ai pris la direction de l'hôtel un peu *groggy*. Cette histoire qui me tombait dessus tout d'un coup était si inattendue, si surprenante, si improbable rétrospectivement, que, quand je suis arrivé à l'hôtel et que j'ai revu l'ordinateur au milieu de l'amoncellement des feuilles de papier, je me suis demandé si je n'avais pas rêvé tout cela. J'ai passé un long moment à repenser, réplique par réplique, à la conversation que j'avais eue avec Mary, et à m'interroger sur cette femme étrange dont j'étais sur le point de « m'encombrer » pour la suite de ma fugue. « M'encombrer » n'était d'ailleurs pas du tout le terme approprié : *a priori* voyager avec Mary était tout sauf une corvée. C'était une femme séduisante, originale... le contraire d'une bécasse superficielle, aussi bien que d'une snobinarde prétentieuse. Et puis, grâce à elle, j'en finissais avec une solitude qui devait contribuer fortement à me faire « gamberger ».

Le problème, c'est que je ne savais finalement pas grand chose de cette Mary. Ce qu'elle m'avait dit était-il vrai ? Même si son désir de fuguer était authentique et ancien, ce qui paraissait plausible, ce coup de tête consistant à partir soudain avec un inconnu restait tout de même très surprenant. Il devait y avoir des choses que je ne savais pas.

En attendant 7 p.m., je me suis installé pour écrire ce journal et donc pour me remémorer en détail cette rencontre que je venais de faire.

## **Mardi 28 mai.**

Hier soir, à 7 heures, comme convenu, j'ai appelé Mary au téléphone :

- C'est O.K., me dit-elle. Ma décision est prise : je pars, je vous suis. Au moins pendant vos deux ou trois premières étapes ; je vous rendrai votre liberté dès que je le pourrai, bien sûr, c'est-à-dire dès que je penserai pouvoir trouver une « nouvelle vie ». Mais vous m'aurez rendu un service inestimable : grâce à vous, j'aurai « sauté le pas », ce que je n'arrivais pas à faire depuis des années que je voulais fuguer...

- Bon. Mais alors comment s'organise-t-on ? Et pour commencer quand partons-nous ?

- Je vous propose de me rejoindre ici, chez moi. Nous réglerons tout ça. Et puis, il est peut-être souhaitable que nous fassions un peu plus amplement connaissance avant de partir ensemble, non ?

- Si vous voulez.

- Alors je vous attends. A tout de suite.

Elle me dicta son adresse et m'indiqua les grandes lignes de l'itinéraire pour y arriver. Je me suis évidemment demandé ce qu'elle entendait par « faire plus amplement connaissance ». Avait-elle bien compris au moins ce que je lui avais dit sur ma mutilation et ses conséquences ?

Mary habite un agréable appartement dans un quartier résidentiel un peu éloigné du centre-ville mais facile à atteindre. Et c'est de cela que nous avons parlé hier soir, dès mon arrivée chez elle. Je lui ai dit, d'entrée de jeu, que je la trouvais fort bien logée :

- C'est vrai, me dit-elle, et je ne vais pas faire comme vous : je ne vais pas vendre cet appart. J'ai une sœur qui habite, comme moi, San Antonio, et qui est mariée à un agent d'affaires. Chaque fois que j'ai envisagé de fuir, j'ai dit à mon beau-frère que je le chargerais de vendre mon appart.

- Et que vous a-t-il répondu, chaque fois ?

- Jean (*Djinn*), ma sœur, m'a toujours dit exactement la même chose que votre Odile, d'après ce que vous m'avez raconté, à savoir que c'était une « folie ». Je pense que son mari pense la même chose. Comme, jusqu'ici, je ne suis finalement jamais partie, ils ont dû se dire que, cette folie, je devais y penser, mais que je ne la ferais pas. Et comme je n'ai pas mis l'appart en vente, ils ne se doutent de rien. Ils vont être abasourdis quand ils vont s'apercevoir que je ne suis plus là. En fait, j'ai mis assez d'argent de côté pour tenir jusqu'à ce que j'aie pu commencer une « nouvelle vie », sans vendre l'appartement.

- Vous avez un projet précis de nouvelle vie ?

- Plus ou moins. J'y ai souvent pensé, vous vous en doutez. Il y a des choses que j'aimerais faire mais il faudra que je voie en fonction des circonstances, du contexte, de l'environnement... En tout cas, je vous embarrasserai de ma présence le moins longtemps possible.

- Voulez-vous bien ne pas dire des bêtises pareilles !

Elle avait servi l'apéritif et nous étions assis l'un en face de l'autre dans de confortables fauteuils, en train de grignoter des amuse-gueule tout en sirotant du Bourbon, le whisky américain.

- Moi, quand je suis parti, repris-je, je me suis imposé un secret absolu, un mutisme total. C'est au point que parfois je m'en veux et que j'ai un peu honte. Quand j'ai dit adieu à Odile à Paris sans lui avouer la vérité, en lui disant même que je la préviendrais de la date de mon retour, je ne me suis pas senti très fier de moi.

- Mais vous lui avez dit que vous partiez où ?

- Ah, c'est vrai, je ne vous ai pas tout raconté !

J'ai donc dû me lancer dans l'histoire de mon passage à Tokyo, donc de Yutaka, mais je me suis aperçu que je devais, pour que Mary comprenne, lui parler d'abord de ma carrière à l'étranger et en particulier de mes années japonaises et de ma « brève rencontre » avec Uiko, puis de la visite de Yutaka à Kerilis, il y a cinq ans, et de la suite, jusqu'au mariage à Tokyo, début avril.

- Ainsi, ai-je conclu, quand j'ai quitté Paris, c'est pour Tokyo que j'ai pris l'avion. J'ai dit à Odile que je reviendrais « par le chemin des écoliers », comme nous disons en France ; je n'ai donc pas eu à inventer des raisons compliquées pour lui cacher que je fuguais.

- Vous êtes décidément quelqu'un de surprenant, me dit Mary qui m'avait écouté l'air ahurie. Cette histoire de fils japonais sort vraiment de l'ordinaire, vous savez.

- Je puis vous dire que j'ai été le premier stupéfait quand Yutaka est venu m'apprendre cela il y a cinq ans dans mon village, en Bretagne.

- Et sa mère ? Parlez-moi de sa mère...

Il a donc fallu que je raconte aussi Uiko, la nymphomane d'il y a vingt ans que j'avais retrouvée méconnaissable quand nous étions allés, Odile et moi, aux fiançailles de Yutaka et Sonoko, et qui était redevenue elle-même le mois dernier, quand j'étais allé seul à leur mariage. Tout cela avait manifestement décuplé l'intérêt que Mary portait au type que j'étais, décidément déroutant à ses yeux, dont elle venait de faire la connaissance et avec lequel elle s'apprêtait à faire la « folie » de sa vie.

Elle avait prévu un petit repas et nous sommes donc passés à l'autre bout de la pièce double qui faisait à la fois *sitting-room* d'un côté et *dining-room* de l'autre.

- Je dois sûrement m'excuser, me dit-elle en apportant le hors d'œuvre : les Français sont les premiers de la classe pour la cuisine et les Américains sont des cancre. Vous êtes bien de cet avis, je suppose ?

- Que la cuisine française soit excellente, c'est vrai. Au point même que l'UNESCO l'a inscrite au patrimoine immatériel de l'humanité ! Mais, vous savez, les Français ne mangent pas dans des

restaurants étoilés tous les jours, loin de là, et les MacDo ont aussi beaucoup de succès en France... Mais revenons à nous : alors, nous partons quand ?

Mary me répondit qu'elle laissait tout tel quel dans son appart. Et qu'elle avait seulement besoin de faire la liste de ce qu'elle emporterait et de faire ses valises. Nous pourrions, me dit-elle, partir mercredi ou jeudi.

- Faire ma liste m'a pris beaucoup de temps, lui dis-je. Quant à vos valises, essayez, si vous pouvez, d'en limiter le nombre, car j'ai peu de place dans la voiture, surtout si je veux continuer à y dormir la nuit.

- J'espère bien que vous ne le ferez pas, fit-elle, propos que je crus prudent de ne pas relever.

Après le dîner, nous sommes revenus côté salon et nous avons repris notre bavardage :

- Je vous ai raconté quelques-unes de mes aventures amoureuses, lui dis-je au bout d'un moment. J'aimerais bien que vous me racontiez aussi les vôtres.

- J'aurai le temps de le faire pendant que nous voyagerons, répondit Mary. De toute façon, je vous l'ai dit : tous les amants que j'ai eus étaient désespérément normaux, de sorte que mes aventures amoureuses ont assez peu d'intérêt.

Vers 22 heures (10 H. p.m.), elle se leva, alla tirer les rideaux des fenêtres, vint vers moi, me prit la main, me fit lever, et m'entraîna vers sa chambre :

- Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit cet après-midi ? lui dis-je

Pour toute réponse, elle me regarda en souriant. Quand nous fûmes dans sa chambre et qu'elle en eut tiré le rideau de la fenêtre, elle commença à se déshabiller et le fit entièrement. Je ne m'étais pas trompé : son corps, comme son visage, était vraiment celui de Mona : elle était bien en chair mais sans bourrelets, et une fois encore je maudis ma mutilation. Après avoir complaisamment exhibé pour moi sa nudité, Mary se glissa dans le lit et attendit, les yeux fixés sur moi. Je fis donc comme elle et allai la rejoindre. Elle chercha tout de suite à m'exciter. Comme Uiko, elle avait peut-être pensé qu'elle réussirait là où les autres avaient échoué. Comme l'autre soir à Tokyo, j'ai d'ailleurs cru un moment qu'elle allait y réussir mais finalement, comme Uiko, elle renonça. Alors je m'appliquai à la faire jouir autrement et j'y réussis sans difficulté :

- Je suis friande de cunni, me dit-elle. Malheureusement peu d'hommes le font et surtout le font bien. Vous, vous le faites très bien, ajouta-t-elle en me donnant un petit bécot sur la bouche.

- Si les hommes ne le font pas bien, vous pouvez toujours vous le faire faire par une femme.

Je fus surpris de l'entendre me répondre, et de façon catégorique :

- Je n'aime pas du tout les lesbiennes. Une femme qui couche avec une autre femme, ça me dégoûte.

Je lui expliquai et lui montrai ce qu'elle devait faire pour que je jouisse tant bien que mal, moi aussi, malgré ma mutilation, et elle le comprit vite. Finalement, quand nous avons, elle comme moi, sombré dans le sommeil, nous avons bien fait, comme elle me l'avait dit, « plus ample connaissance ».

Le matin, nous avons pris un breakfast américain très copieux. Mary me dit qu'elle, pour sa part, ne le faisait jamais : elle se contentait d'un « *continental* ». Mais elle tenait à ne pas me faire changer mes habitudes. Et puis d'ailleurs, me dit-elle, mon idée de sauter le repas de midi était bonne pour elle aussi, car elle allait avoir deux journées bien occupées puisque nous avons décidé de prendre la route du Mexique demain mercredi. Je l'ai donc quittée et je suis revenu à mon petit hôtel que je trouve bien miteux après le bel appartement de Mary. Et j'ai commencé à écrire ce journal avant de me replonger dans Pagès.

En définitive, San Antonio aura été ma plus longue étape depuis mon départ (Mais où situer exactement mon départ ?) C'est demain que nous partons, Mary et moi. J'irai la prendre chez elle à 9 H. Pour elle, c'est la grande rupture, le grand saut dans l'inconnu. Elle en est consciente : elle m'a téléphoné en début d'après-midi (je m'étais renseigné et je lui avais donné le numéro de mon petit



hôtel) et j'ai senti qu'elle était un peu émue. Elle n'a pourtant pas, elle, brûlé tous ses vaisseaux, puisqu'elle garde son appartement. Cela signifie-t-il qu'elle se réserve une possibilité de retour ? Donc qu'elle n'exclut pas d'échouer dans sa recherche d'une « nouvelle vie » ? Je le suppose. Mais si elle revenait, après avoir quitté son *job* sans prévenir personne, il lui faudrait repartir à zéro ici aussi. Et ce serait sans doute même plus difficile ici qu'ailleurs... Enfin, c'est son choix, et je suis sûrement le plus mal placé pour m'en étonner.

J'ai passé une partie de la journée d'hier et de celle d'aujourd'hui à relire le récit de Pagès et, plus précisément celui de son parcours entre Saltillo et Acapulco, sur la côte pacifique du Mexique, où il s'est embarqué pour Manille. Et puis, grâce à Internet, je me suis renseigné sur ce pays que je ne connais pas. Pendant mes années brésiliennes, j'ai visité les pays andins. J'ai donc fini par connaître un peu les anciennes civilisations de la Cordillère, mais je ne suis jamais venu au Mexique ni en Amérique centrale et je ne sais pas grand-chose sur les civilisations précolombiennes de cette région. J'ignore si Mary les connaît, ni même si ça l'intéresse. J'ai seulement cru comprendre, au cours de notre conversation téléphonique, qu'elle parle couramment l'espagnol : ça m'aidera bien car, l'espagnol, je n'en sais pas beaucoup.

A San Antonio, Pagès avait logé chez un « *bon homme Indien* », comme il dit, qui aurait aimé, paraît-il, qu'il reste parmi eux et qui était même prêt, pour cela, à lui donner une de ses filles en mariage. Pagès n'était d'ailleurs pas insensible aux charmes de la belle, ni surtout aux « *mœurs douces et pures* » de ses hôtes, mais le démon de la bougeotte ne le lâchait pas. Il avait fait tous ses préparatifs de départ. Il signale au passage qu'une partie de ses « *effets* » lui fut « *filoutée* » par un « *Créole natif du Sartille* » (la ville de Saltillo au Mexique) et, en bon disciple de Rousseau, il en profite pour confirmer que « *la malice augmente en proportion des grades et de l'extraction* ». Son classement, du meilleur jusqu'au pire, est donc très clair : « *le Sauvage, l'Indien, le Créole, l'Espagnol.* ».

Pourtant, en quittant San Antonio, Pagès et ses accompagnateurs eurent à « *se méfier des Sauvages ennemis qui venaient de poursuivre un Moine.* » Et ils durent se réfugier dans la Mission. Après le franchissement du Rio grande, la galère reprit : rivières à franchir à gué, obligation de boire de l'eau chaude et salée, « *puisque'il n'y en avait pas d'autre* », (d'où de sérieuses indispositions intestinales), piqûres douloureuses par des buissons épineux, rencontre d'animaux inquiétants dont l'un se défendait en dégageant une odeur pestilentielle... En 1768, voyager au Mexique n'était décidément pas plus facile qu'au Texas. A l'époque, Monterey, aujourd'hui l'une des plus grandes villes du Mexique, n'était qu'une petite localité insignifiante, et c'est « *Le Sartille* » qui fut la première étape importante de Pagès. Si j'interprète correctement ce qu'il en dit, le centre européen de la ville était à peu près propre, mais tout autour, les quartiers indiens devaient être ce que nous appelons aujourd'hui des bidonvilles.

Après Saltillo, il lui restait « *250 lieues* » (1000 kilomètres) à parcourir pour arriver à Acapulco où il devait s'embarquer sur le fameux « *galion de Manilla* » (Manille, la capitale des Philippines) pour traverser le Pacifique. Ce bateau appareillait fin mars et on était déjà à la mi-février. Il ne pouvait donc pas se permettre de perdre du temps et de faire beaucoup de « *tourisme* », un concept d'ailleurs inconnu à cette époque. A l'exception de quelques passages désertiques, il semble, à le lire, que les conditions de son voyage aient été moins difficiles que précédemment : moins de mal à trouver de la nourriture à peu près saine et à se loger chez l'habitant, bien qu'il sût que les colons, dans ces pays, sont souvent les « *mauvais sujets* » de la métropole, et qu'il devait par exemple se méfier de l'Espagnol qu'il avait pris à son service. Heureusement, note-t-il, ce coquin « *n'avait pas d'arme et je portais toujours un couteau à ma ceinture* » ! Il se déplaçait d'ailleurs plus rapidement qu'au début, puisque, parti « *du Sartille* » le 10 février 1768, c'est le 28 de ce même mois qu'il arriva en vue de Mexico. La ville lui apparut de loin, toujours bâtie, comme au temps des Aztèques, sur une île au milieu d'un immense lac dont l'assèchement était loin d'être terminé : l'île était reliée au continent par quatre chaussées. Chose curieuse, Pagès dans cette page

ne parle pas des volcans aux sommets enneigés qui dominent le vaste plateau où est bâtie la ville, si j'en juge par les photos que je trouve sur Internet. Il a pourtant bien dû les apercevoir. En tout cas, il a séjourné à Mexico près de trois semaines : c'est le 18 mars qu'il a repris la route pour Acapulco.

Outre le récit de Pagès, j'ai lu une partie de la documentation sur le Mexique qu'on peut trouver sur Internet, essentiellement ce qui concerne le parcours que nous allons suivre : de Laredo à Acapulco par Monterey et Mexico. De plus, j'ai trouvé dans une librairie un Guide du Mexique, en anglais bien sûr, que j'ai acheté, surtout pour les renseignements qu'il donne sur les hébergements. Je ne sais pas si Mary connaît déjà le Mexique ni si le tourisme l'intéresse, mais je me dis qu'après tout je peux très bien prévoir de faire ce que j'aurais fait si j'avais été seul : ce n'est pas parce qu'elle m'accompagne (à sa demande) que nous devons « bouffer du kilomètre » sans rien voir. Je serais d'ailleurs surpris que ce soit ce qu'elle souhaite : par exemple, si nous faisons étape à Monterey, je voudrais bien voir, pas loin de là, ce qu'est devenu Saltillo que Pagès a décrite. L'autoroute d'ailleurs y passe. De Monterey à Mexico, il faut au minimum deux jours de route, sans doute plutôt trois : nous devons donc faire étape dans au moins une des villes coloniales où il est passé, et qui semblent être restées des villes d'art : par exemple San Luis Potosi. Et si nous nous y arrêtons, nous devons bien la visiter. Et peut-être même d'autres, comme Zacatecas ou Queretaro. Et enfin, depuis Mexico, je tiens absolument à aller voir au moins un site précolombien : d'après les notes que j'ai prises, Teotihuacan semble être le plus proche de la capitale et aussi (ça tombe bien) un des plus importants du Mexique. Je devrai bien sûr (ou nous devons) aller à Acapulco puisque c'est là que Pagès a pris le bateau pour les Philippines. Mais, comme nous ferons la traversée du Pacifique par avion, et non, comme lui, par bateau, nous devons sûrement revenir d'Acapulco à Mexico car c'est à l'aéroport de la capitale que nous pourrons prendre un vol pour Manille. Je me dis que, normalement, avec la compagnie de Mary et, en plus, la découverte du Mexique, la Gamberge devrait m'oublier un certain temps.

Que Pagès ait ignoré ce que nous appelons le « tourisme », n'a rien d'étonnant : c'est seulement au XIX<sup>e</sup> s. que les aristocrates britanniques, vite imités par les autres Européens fortunés, ont inventé la mode des « tours » (on partait et on revenait), et ce premier tourisme se limitait au pourtour de la Méditerranée. Le « Voyage en Orient » est resté le grand classique du genre jusqu'à Flaubert et au-delà. Ce n'est guère qu'au XX<sup>e</sup>s. que les Européens ont découvert les grands sites des continents lointains. Non seulement les hommes des Lumières mais les Romantiques n'ont connu ni Angkor, ni Borobudur, ni Teotihuacan, ni même Palmyre ou Persépolis. Pagès avait donc des excuses. Mais nous, en 2003, nous n'en avons plus.

## **Jeudi 30 mai**

Hier matin donc, mercredi, je suis passé prendre Mary chez elle, à San Antonio. Elle m'attendait et elle avait été raisonnable : je n'ai eu à charger dans le coffre que deux valises de taille moyenne. Il faisait grand beau et elle était en tenue légère. Elle m'a donné un petit baiser sur la bouche et nous sommes partis. Elle ne disait rien :

- Ca va ? demandai-je.
- Je suis un peu émue, dit-elle. Je quitte ma ville et mon pays. J'avais si souvent décidé de le faire ! Si je le fais enfin, c'est grâce à vous, ajouta-t-elle en posant sa main sur mon bras droit. Mais, quand on finit par rompre les amarres, même quand on s'est dix fois reproché de ne pas l'avoir déjà fait, on ne peut pas s'empêcher de ressentir un petit pincement au cœur et surtout de se dire : « Tu fais peut-être une bêtise. »
- J'ai connu cela, moi aussi, vous savez !

Je reste toujours incapable de traduire par « tu » dans ma tête le « you » anglais. Je lui dis :

- Vous connaissez le Mexique ?
- J'y suis allée plusieurs fois. Dans une province au-delà de Mexico. C'est de là-bas qu'étaient mes parents. J'y ai d'ailleurs encore des cousins, mais, depuis leur mort (la mort de mes parents, bien sûr), je n'y suis jamais retournée.
- Et c'est là-bas que vous avez appris l'espagnol ?
- Que j'ai appris ce que je sais d'espagnol. Je le parle, mais pas aussi bien qu'une vraie Latino.

Je me suis dit qu'il fallait peut-être commencer à parler de la règle du jeu que nous allions adopter pendant notre pérégrination commune :

- Aujourd'hui, dis-je, j'ai pensé que nous pouvions aller jusqu'à Monterey. A l'époque de mon Pagès dont j'écris l'histoire, (je vous ai dit que c'est mon occupation principale pendant ma « fugue »), en 1758 donc, Monterey ne comptait pas et Pagès la mentionne à peine. C'est à Saltillo qu'il s'est arrêté et c'est elle qu'il décrit. Mais aujourd'hui Monterey est une des plus grandes villes du Mexique et nous ne pouvons pas ne pas nous y arrêter. Saltillo est d'ailleurs juste à côté et je devrai m'y arrêter aussi pour voir ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Ensuite, avant Mexico, j'ai pensé faire étape dans une des anciennes villes coloniales qui sont aussi des villes d'art, d'après ce que j'en sais ; j'ai pensé à San Luis Potosi où Pagès a fait étape. Et moi, je m'impose, chaque fois que je m'arrête, de continuer jusqu'à cette étape-là la biographie de mon héros. Donc j'ai chaque fois besoin d'un peu de temps pour écrire, du moins le « premier jet », comme nous disons en français

- C'est à vous d'organiser le voyage, me répondit Mary. Moi je ne fais que vous suivre, je vous l'ai dit. En tout cas, ajouta-t-elle, aussi longtemps que nous serons ensemble. Vous, vous êtes retraité ; vous avez un livre à écrire et de plus vous faites du tourisme. Moi j'ai une nouvelle vie à commencer. C'est mon but essentiel et c'est pour cela que j'ai fugué. Quand je voudrai m'y consacrer entièrement, je vous rendrai votre liberté. Mais ce ne sera pas au Mexique : c'est trop près de chez moi : il serait trop facile, pour mes amis ou pour les membres de ma famille, de venir m'y chercher et de me ramener là-bas. Où m'avez-vous dit que vous alliez, vous, après le Mexique ?

- Où est allé Pagès : Philippines, puis Indonésie, puis...
- Bon. Ce n'est pas à des pays comme ceux-là que je pense pour repartir à zéro.
- Vous ne m'avez toujours pas dit à quelle « nouvelle vie » vous pensiez.
- Dans ma tête j'ai quelques idées, dont une plus précise que les autres ...

Ca restait toujours aussi mystérieux. Je dis :

- Et le tourisme ne vous passionne pas ?
- Le tourisme me passionne, mais les pérégrinations de votre héros, assez peu, car je ne le connais pas. J'espère changer d'avis quand votre livre paraîtra si vous réussissez à me faire aimer ce Pagès. Et puis, encore une fois, c'est pour changer de vie que je suis partie, n'oubliez jamais ça : vous, vous êtes retraité, pas moi.

Nous avons traversé les belles contrées désertiques du sud du Texas et c'est vers midi que nous avons atteint Laredo et franchi le *Rio Grande*, frontière américano-mexicaine. Nous avons bien entendu sauté le déjeuner, comme je le fais depuis la Nouvelle Orléans (Mary a commencé, elle aussi, à se mettre au « *full american breakfast* » matinal), et il était moins de 4 H. p.m. quand nous sommes arrivés à Monterey, très grande ville et l'un des centres industriels les plus importants du Mexique. Monterey s'étend au pied de belles montagnes arides qui appartiennent à la *Sierra Madre Oriental* : je le savais grâce au petit guide touristique du Mexique que j'avais acheté à San Antonio et que j'avais un peu étudié avant de partir. Mary (elle me l'avait dit) préférait loger à l'hôtel et je ne pouvais évidemment pas envisager de camper, comme je l'avais fait aux Etats-Unis, ce qui m'aurait obligé à la laisser seule. Elle m'avait d'ailleurs prévenu qu'elle tenait à prendre sa part, voire un peu plus que sa part, des frais d'hébergement, (puisque c'est moi, me dit-elle, qui payais la location de la voiture ainsi que le carburant), et quand nous consultâmes la liste des hôtels dans mon guide, elle tint à en choisir un qui fût bien climatisé, donc d'un standing correct, car,

quand nous étions descendus de mon gros 4x4 climatisé, nous nous étions aperçus qu'il fait très chaud à Monterey.

Il n'y reste pratiquement plus rien de l'ancienne cité coloniale : ce qui en subsistait a été rasé quand fut aménagée l'immense place centrale qui est plus vaste, paraît-il, que celle de Mexico. Comme ce qui s'appelle *Plaza de Armas* dans les pays de la Cordillère, la place rassemble les symboles des pouvoirs religieux et politique, avec en plus, à Monterey, ceux des pouvoirs économique et financier, en particulier un gigantesque gratte-ciel coiffé d'une pub géante représentant une bouteille de coca-cola !

- Pas de doute, ironisa Mary, les U.S.A. sont bien les maîtres du monde.
- J'ai vu la même pub au sommet d'un immeuble de Saïgon, lui dis-je. Et au Vietnam, ça fait plus provocateur encore qu'au Mexique ! Mais dites-moi, je vous trouve bien critique envers votre pays...
- J'ai quelques raisons de l'être, ne croyez-vous pas ? Et d'ailleurs je serais surprise que vous ne le soyez pas, au moins un peu, vous aussi.
- Ca m'arrive, en effet. Surtout depuis la présidence de votre Georges W. Bush...

Nous avons fini par trouver, à l'est de la place, quelques vieilles rues anciennes, remontant à l'époque coloniale, soigneusement restaurées et devenues des rues chic et bourgeoises. Mais nous avons eu un peu de mal à y trouver un restaurant pour dîner « normalement » car le repas du soir est léger au Mexique, ce qui est gênant quand on a sauté le déjeuner. Le soir, à l'hôtel, nous avons joué à nos jeux sexuels de l'autre jour : Mary semble s'en satisfaire.

Pour rejoindre l'autoroute de Mexico, on est obligé de prendre d'abord celle qui mène « au Sartille », comme disait mon Pagès, c'est-à-dire à Saltillo. J'avais prévenu Mary que je souhaitais m'y arrêter pour voir ce que cette ville que décrit Pagès, était devenue deux siècles et demi plus tard. Elle n'y fit aucune objection et accepta volontiers d'arpenter les rues du centre historique. J'avais en main la page où Pagès décrit la ville telle qu'il l'a vue en 1758 et, tout en marchant, je la traduais pour Mary. Elle m'écoutait gentiment mais ça ne devait sans doute pas la passionner beaucoup.

- Si les Philippines et l'Indonésie, lui dis-je, où je compte aller après le Mexique, ne vous intéressent pas, ça veut dire que vous me quitterez dès que nous serons arrivés à Mexico, d'où vous pourrez rejoindre le pays de votre choix, puisque vous m'avez dit, si je me souviens bien, que vous n'envisagiez pas de recommencer votre vie ici, au Mexique.
- Oui, dit-elle. Je connais des gens qui habitent à Montevideo, en Uruguay. C'est une ville très active, d'après ce qu'ils me disent, et, presque en face, de l'autre côté de l'estuaire du Rio de la Plata, se trouve Buenos-Aires, la capitale de l'Argentine, qui est dynamique aussi. Je pensais depuis longtemps à aller tenter ma chance quelque part et, maintenant que j'ai enfin « fugué », comme vous et grâce à votre exemple, je me dis que c'est là-bas que je pourrais le faire.
- Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous entendez par l'expression « tenter ma chance ».
- J'envisage de me lancer dans une activité de création mais je dois évidemment d'abord étudier sur place le contexte et évaluer la demande éventuelle : j'ai un projet relativement précis auquel je pense depuis longtemps (un périodique à base de bandes dessinées pour être claire : on m'a souvent dit que j'ai des talents de dessinatrice.)
- Projet que vous ne pouviez pas réaliser à San Antonio (Texas) ?
- Certainement pas.

Tout ça m'a semblé plutôt vague et passablement mystérieux. Quant à ces « gens » qu'elle connaît à Montevideo, ça n'était pas moins fumeux ni moins vague. J'ai tout de suite pensé à un ancien amant avec lequel elle souhaitait peut-être renouer... Curieuse fille, tout de même... Nous avons repris la route ou plutôt l'autoroute et je lui ai dit que j'envisageais de faire étape, le soir, dans une des villes historiques du centre du pays, à mi-chemin de Mexico, sans doute à San Luis

Potosi, où s'est arrêté Pagès, mais j'ajoutai que je voudrais en profiter pour visiter une ou deux autres de ces villes historiques. Toujours aucune objection de sa part, mais aucun commentaire non plus. Une indifférence qui commençait à me paraître étrange : si elle ne pensait qu'à Montevideo, pourquoi ne rejoignait-elle pas immédiatement Mexico sans m'attendre, pour sauter dans le premier avion en partance pour l'Uruguay ? Il est vrai que, si elle avait différé son départ depuis des années, elle n'en était pas à un jour près, mais malgré tout...

Nous sommes arrivés de nuit, ce soir, à San Luis Potosi, après avoir traversé, ce matin, la *Sierra Madre*, puis parcouru des paysages par moments presque désertiques. Pagès parle d' « *un sol très sec et de la poussière corrosive comme de la chaux. Il n'y a d'autre eau, ajoute-t-il, que celle des puits qui sont très profonds...* » Nous avons dîné dans une sorte de motel au bord de la route et Mary a réservé par téléphone deux chambres dans un petit hôtel de San Luis que mentionnait mon guide touristique : je lui avais dit qu'en plus de la biographie de Pagès, je tenais, aussi régulièrement que possible, un journal de bord et que, ce soir, si nous faisons chambre commune, je risquais de l'importuner. Pour dire la vérité, je n'étais pas mécontent que nous fassions chambre à part : faire semblant d'être amants, dans ma situation, ne peut que contribuer à raviver ma déprime. Je lui ai donc souhaité une bonne nuit, je me suis attablé pour écrire ce journal puis je me suis couché.

## **Dimanche 2 juin.**

L'autre jour (c'était seulement avant-hier : je commence à perdre la notion du temps), j'ai été séduit par San Luis Potosi, mais je l'ai été plus encore le lendemain (donc hier) par Zacatecas. Toutes ces villes historiques du centre du Mexique doivent leur richesse artistique et touristique à la richesse minière du sous-sol de ce district, et en particulier à ses mines d'argent. Ce n'est pas un hasard si San Luis est devenu San Luis Potosi : les colonisateurs du Mexique voulaient signifier que la production argentifère de la région était (ou serait ?) aussi importante que celle de la célèbre mine de Potosi en Bolivie. Et leurs espoirs ne furent pas déçus : de même que, selon la formule consacrée, c'est en sucre qu'ont été faites les pièces montées de Salvador de Bahia au Brésil, de même c'est en argent qu'ont été édifiées celles du Mexique. J'ai pris plaisir à voir Mary s'intéresser aux monuments de San Luis, et elle a accepté spontanément de m'accompagner le lendemain à Zacatecas, dont la richesse est encore plus grande. Et pourtant à San Luis, les dentelles de pierre du *Convento San Francisco* ou de l'*Iglesia de Loreto*, la Cathédrale néoclassique, copie de St Jean de Latran, ou l'extraordinaire dôme de faïence du *Templo del Carmen*, valent le voyage. Mais que dire de Zacatecas ! Cette ville pittoresque au milieu d'un paysage désertique que l'on peut découvrir d'un sommet accessible en téléphérique, offre un véritable festival du baroque colonial qui s'harmonise fort bien avec le néoclassique. Comme j'étais bouche bée devant la façade de la cathédrale, plus ouvragée que les chefs d'œuvre « plateresques » de Salamanque, Mary me dit :

- La religion a été un moyen de conquête au temps de la colonisation. Comme l'armée. Plus efficace peut-être même que l'armée...

- Je me le suis souvent dit dans les villes de la Cordillère où, sur la *Plaza de Armas*, trônent toujours la Cathédrale et le palais archiépiscopal.

- Et le baroque était l'art colonial par excellence. La conversion des Indiens ne posait pas de problème : elle était obligatoire. Leurs cultes « païens », « idolâtriques », étant interdits, le culte nouveau s'imposait à tous. Mais il ne suffisait pas qu'ils pratiquent. Il fallait qu'ils croient : et les églises baroques, avec leurs dentelles de pierre, leurs retables couverts d'or et leurs statues peinturlurées, étaient faites pour les éblouir. L'art baroque était d'ailleurs fait partout pour éblouir, y compris chez vous en Europe, vous savez ça mieux que moi. Face à l'austérité des temples protestants...

- ...du moins calvinistes, car les Luthériens, généralement ne s'en prenaient pas avec autant d'acharnement aux œuvres d'art catholiques.

- C'est vrai. Mais enfin vous dites bien que le baroque « est l'art de la contre-réforme. »

- En effet. Et vous avez raison : il était fait pour éblouir.

- Ici, c'était plus nécessaire encore : des églises d'une richesse inouïe, de la musique, des chants, les grandes orgues, des vêtements sacerdotaux somptueux, des rites solennels, le parfum de l'encens... Il y avait de quoi convaincre les Indiens qu'une religion aussi fastueuse était la vraie, non ?

- Bien sûr.

Pendant toute la visite de cette belle ville de Zacatecas, qui nous a pris la journée, nous avons eu toute une conversation sur ce que fut la colonisation de l'Amérique, sur les méthodes coloniales comparées des Latins et des Yankees, sur les répercussions que peut encore avoir tout cela sur la situation d'aujourd'hui... Et j'ai ainsi découvert que Mary était une femme remarquable, intelligente et cultivée. Était-ce pour me faire plaisir qu'elle consentait à faire du tourisme avec moi, elle qui pensait surtout (et non sans raison) à sa « nouvelle vie » en Uruguay et en Argentine ? En tout cas, pour la première fois depuis notre rencontre, j'ai regretté que nous ne puissions continuer ce périple ensemble. Peut-être, me disais-je, aurais-je pu aimer cette femme dans d'autres circonstances.

Nous sommes rentrés le soir à San Luis et le lendemain matin (aujourd'hui donc), nous avons pris la route de Mexico (« *Des pays variés par des collines, écrit Pagès, semées de beaucoup de villages indiens et bien cultivés en blé et surtout en maïs* ») La description reste valable si l'on ajoute l'impression d'altitude que donne ce vaste haut-plateau effectivement assez bien cultivé. J'ai tenu à ce qu'on fasse une halte prolongée à Queretaro, ville plus grande que les deux précédentes, mais qui a su comme elles préserver son patrimoine culturel, lequel n'est pas moins riche que le leur. Nous avons pris le temps de visiter le centre historique, quitte à arriver de nuit à Mexico. A Queretaro, j'aurais pu me passer du G.P.S. de la voiture de location (qui m'avait été bien utile à San Antonio et à Monterey), mais je savais qu'à Mexico je serais bien content de le trouver, de même qu'à Acapulco. Et effectivement, grâce à ce G.P.S., nous avons pu nous permettre d'arriver de nuit dans la capitale, ville immense, la plus peuplée du monde, paraît-il. Mary avait fait une réservation par téléphone dans un hôtel pas très éloigné du *Zocalo*, l'immense place qui, depuis que les *Conquistadors* ont fait de l'ancienne capitale Aztèque celle de la « Nouvelle Espagne », est bien le centre de la ville. Comme Mexico devait être notre dernière étape commune, Mary a voulu que nous soyons correctement logés et de plus, elle a insisté pour prendre entièrement à sa charge notre hébergement.

Je lui avais dit qu'après avoir vu les principaux centres d'intérêt de la capitale, j'envisageais d'aller visiter le site précolombien le plus proche, c'est-à-dire Téotihuacan, mais que je ne pouvais me dispenser d'aller voir aussi Acapulco, sur la côte du Pacifique, puisque c'est à Acapulco que mon Pagès s'est embarqué sur le fameux « galion de Manille » pour rejoindre les Philippines.

- Ce sera un aller et retour, lui dis-je, car c'est à Mexico, bien entendu, que je prendrai l'avion pour Manille, pas à Acapulco.

- Je vous accompagnerai à Téotihuacan, me répondit Mary, mais pas à Acapulco : c'est assez décevant, d'après ce que j'en sais, et il y a des stations balnéaires plus belles aux Etats-Unis.

- Je vous crois volontiers, mais, dans la biographie que j'ai entreprise, je ne peux pas reprendre la description que fait Pagès d'Acapulco à son époque sans dire ce qu'est devenue la ville aujourd'hui

- Je comprends cela, évidemment.

Il faisait nuit quand nous sommes entrés dans Mexico mais, miracle du G.P.S., malgré une circulation intense, nous sommes arrivés assez facilement devant notre hôtel. Le seul problème a été celui du stationnement : j'ai préféré garer la voiture dans un parking à étages pas trop éloigné pour

être sûr de la retrouver. Car Mary, qui connaît un peu la ville (assez peu, d'ailleurs, je crois), m'a dit que la délinquance est une de ses nombreuses plaies. Nous avons fait chambre à part, comme nous l'avions fait à San Luis, et, quand j'ai été dans la mienne, j'ai mis à jour ce journal en me disant que je vais devoir reprendre aussi la biographie de Pagès que j'ai interrompue depuis que j'ai rencontré Mary.

## **Mercredi 5 juin.**

Lundi (avant-hier), nous avons commencé à découvrir Mexico ; je devrais plutôt dire que Mary m'a fait découvrir « le centre du centre », c'est-à-dire le *Zocalo* et ses alentours, dont elle se souvenait assez bien. L'immense place était très animée

- Cette place, me dit Mary, qui est le centre de la ville moderne, était déjà celui de la ville précolombienne. Ce palais présidentiel devant lequel nous sommes a été bâti (et plusieurs fois rebâti, je crois) sur les ruines de celui du dernier empereur aztèque. Car la première chose qu'a faite Cortès après avoir pris la ville, ç'a évidemment été de la détruire.

- Evidemment. C'est aussi ce qu'a fait Pizarre à Cuzco, au Pérou, après avoir vaincu l'Empire Inca. Il faut remonter à Gengis-Khan pour trouver un comportement semblable. Même les Turcs n'ont pas détruit Constantinople : ils n'ont même jamais cessé d'imiter Sainte-Sophie... Mais dites-moi, cette fresque sur la façade du palais...

- Elle est récente. Début du 20<sup>e</sup> s. Et elle veut évoquer toute l'histoire du Mexique, depuis l'époque précolombienne jusqu'à celle du peintre, dont j'ai oublié le nom.

- Ce n'est pas Karl Marx que je vois là ?

- C'est bien lui, mais il y a également Madero et Zapata. Entre autres, car des dieux de la mythologie aztèque sont là aussi, regardez-les. Autre chose que je ne vous ai pas dite mais que vous devez savoir : la ville aztèque était construite sur une île, au milieu d'un très vaste lac et elle était sillonnée de canaux...

- Oui, je sais cela. On y accédait par des sortes de chaussées-viaducs quand mon Pagès l'a visitée.

- Seulement les Espagnols ont comblé les canaux et le lac, ce qui a inondé l'île et l'a transformée en marécage, et ils ont construit leur ville sur de la boue. Le résultat, c'est que cette cathédrale, par exemple, (elle m'amena devant la façade baroque de l'immense édifice) n'est plus tout à fait verticale, elle penche un peu, et elle s'enfonce dans le sol instable. Et ce petit monument que vous voyez à droite et dont la façade est couverte de statues (c'est la sacristie de l'église), vous constatez qu'il penche, lui aussi.

- C'est vrai, ça se voit au premier coup d'œil.

- Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Et elle m'emmena dans une belle rue, longue et très animée, bordée de beaux palais et de portes cochères ouvrant sur de superbes patios. La « *Calle de la Moneda* », me dit-elle. Nous parvînmes devant la façade d'une église : il fallait descendre un escalier de plusieurs marches pour y pénétrer :

- Vous voyez de combien cette église s'est enfoncée depuis sa construction ?

- C'est impressionnant

- Venez, je vais vous en montrer une autre.

Quelques rues plus loin, nous arrivâmes devant une autre église, sans doute de la même époque, qui, elle, penchait vraiment comme la tour de Pise. Et puis nous sommes revenus vers le *Zocalo* et soudain, au détour d'une rue, j'ai découvert le vaste chantier de fouilles dont je

connaissais l'existence pour l'avoir vu mentionner dans le guide anglais que j'avais acheté aux Etats-Unis :

- Ah, je vois, dis-je. Ce sont les ruines du *Templo mayor*.
- Oui, répondit Mary, les pierres du Temple et, en particulier celles de ses pyramides, sont celles qui ont servi à bâtir la ville coloniale et pour commencer ses innombrables églises... Mais regardez : les ruines, qui étaient à plusieurs mètres sous terre quand elles ont été découvertes et dégagées, il y a moins de cinquante ans, sont aujourd'hui au niveau de la rue et le dépassent même par endroits. Autrement dit, alors que les églises espagnoles s'enfoncent, les vestiges amérindiens remontent. Il n'y a rien de magique là-dedans, évidemment : Mexico a été bâtie sur un sol boueux, donc élastique. Mais quand même, le symbolisme de ces ruines aztèques qui remontent, tandis que les édifices des *Conquistadors* s'enfoncent, je trouve cela fascinant !
- Je vous comprends. Vous admirez les civilisations précolombiennes ?
- Il est évidemment impossible de les admirer sans réserve. On ne peut pas oublier les sacrifices humains qui parfois, d'après ce que j'en sais, tournaient au massacre. Mais les Espagnols ont fait bien pire : c'est à un véritable génocide qu'ils se sont livrés. Songez que sur les 300.000 Indiens qui peuplaient Mexico avant Cortès, il en restait 30.000 après lui. Neuf sur dix avaient été exterminés. Neuf sur dix, vous vous rendez compte ?
- C'est vrai. Pas forcément passés au fil de l'épée, d'ailleurs. Je crois savoir que ce sont les microbes et les virus espagnols qui en ont tué une bonne partie... Mais dites-moi : vous m'avez dit que vous étiez d'origine mexicaine : vous avez un peu de sang indien dans les veines ?
- Je n'ai jamais fait de recherches généalogiques. Mais il serait bien surprenant que je n'aie pas la moindre goutte de « sang indien », comme vous dites. Rares doivent être les Mexicains qui n'en ont pas. Comme les Péruviens ou les Boliviens, d'ailleurs.
- Les Yankees, eux, n'ont jamais dû se mêler aux Indiens...
- Peut-être. Les Anglo-Saxons ont toujours été plus racistes que les Latins.

Elle était vraiment très critique envers ses compatriotes. Je me suis dit qu'il serait intéressant de parler longuement de tout cela avec elle. Mais c'était exclu, bien sûr. Nous sommes revenus au *Zocalo* et nous avons visité la Cathédrale au baroque exubérant, comme celles de la Cordillère. Quand nous en sommes sortis, en début d'après-midi, Mary m'a dit qu'il fallait probablement penser à nos billets d'avion, le sien, mais aussi le mien. J'ai eu un petit pincement au cœur en l'entendant me dire :

- Si nous allons à Téotihuacan demain, je partirai le lendemain, donc mercredi. Et vous ?
- Je ne sais pas. Je resterai sans doute quelques jours de plus : d'abord je dois faire un aller et retour à Acapulco, et puis je me suis fixé comme règle de ne pas quitter une étape sans avoir écrit au moins le brouillon de la biographie de mon Pagès jusqu'à ce point de son parcours.

Elle a cherché sur son portable l'adresse d'un bureau d'Aeromexico en centre-ville, nous y sommes allés tranquillement et elle a acheté un billet pour le vol Mexico-Montevideo du mercredi 5 juin à 11 H.35. J'en ai profité moi-même pour me renseigner sur les vols Mexico-Manille : il y en a un le jeudi et un autre le samedi ; tous deux décollent en fin d'après-midi. *A priori* c'est samedi que je quitterai Mexico mais comme rien n'est encore sûr, j'ai reporté l'achat du billet. J'ai noté que, pendant que je me renseignais sur mon vol, Mary, qui s'était un peu éloignée, téléphonait (en espagnol, si j'ai bien entendu. Sans doute à « ses amis » uruguayens, ai-je pensé. Et certainement pour leur annoncer son arrivée). L'après-midi, nous avons continué la visite du centre historique de Mexico avec, en particulier, le Musée du Grand Temple, où l'on peut voir les œuvres d'art admirables qui ont été exhumées au cours des fouilles, et le soir, avant de regagner notre hôtel, nous avons dîné au restaurant puisque nous continuons à sauter le repas de midi.

C'est donc hier, mardi, que nous sommes allés à Téotihuacan. En roulant sur le haut-plateau mexicain, nous avons aperçu un moment, émergeant comme un miracle de la brume de chaleur, très loin sur notre droite et presque derrière nous, le cône enneigé d'un des volcans que l'on aperçoit de



Mexico par temps clair. J'ai dit à Mary que je m'étonnais que Pagès ne mentionne même pas ces volcans qu'il a pourtant bien dû apercevoir.

- Qu'il ne parle pas de Teotihuacan, lui dis-je, on peut le comprendre : c'est seulement à l'époque romantique qu'est apparu en Europe ce que nous appelons aujourd'hui le « tourisme ». Et, à part les Pyramides d'Égypte, le tourisme « archéologique », la visite des chefs d'œuvre des civilisations passées, est encore plus récent. Mais les beautés naturelles, tout de même, il aurait bien dû les voir ! Mais non : il ne parle jamais que des gens qu'il rencontre, de leurs mœurs et de leur mode de vie... C'est sympathique, d'ailleurs.

- Il est bien possible et même probable, à mon avis, qu'il n'ait pas entendu parler des ruines amérindiennes. Un peu partout dans le monde, les vestiges antiques étaient complètement oubliés : pensez à Angkor par exemple... Le site avait été complètement envahi par la jungle ; on ne savait même plus qu'il avait existé

- Vous avez raison. Borobudur aussi, à Java, était oublié et le Macchu-Pichu. Et Ajanta en Inde. Et Babylone...

- Et même les sites grecs. Il a fallu faire des fouilles pour sortir Delphes de terre.

- C'est vrai... Vous connaissez l'Europe ?

- J'y ai fait deux courts voyages. J'ai visité Paris, par exemple.

- Et si je peux me permettre, comment se fait-il que vous connaissiez Mexico, et pas San Luis Potosi ou Teotihuacan ?

- Quand j'étais enfant puis ado, mes parents m'ont plusieurs fois emmenée avec eux quand ils allaient dans leurs familles près d'Oaxaca, dans le sud. Mais nous ne faisons que traverser le pays. Mes parents étaient des gens très modestes : visiter des sites touristiques, surtout historiques ou artistiques, ça n'était pas dans leurs habitudes. Pour eux le tourisme, c'était pour les riches. Ou pour les gens instruits, ce qui revenait à peu près au même.

- Je comprends cela très bien. Mes parents étaient pareils.

- La seule ville où nous nous arrêtions parfois, c'était Mexico. Et c'est ensuite que je me suis renseignée sur les souvenirs que je gardais de ce que j'y avais vu. Plus tard, quand j'ai été ado et un peu instruite, j'ai essayé de les initier au tourisme, car, je vous l'ai dit, nous allions dans la région d'Oaxaca qui est une ville très pittoresque et d'où, pas loin, on peut visiter le magnifique site précolombien de Monte Alban. Mais ça ne leur disait pas grand-chose. Au fond, ajouta-t-elle en souriant, c'est la première fois que je fais du tourisme au Mexique. Et c'est grâce à vous.

- Du Texas vous n'en étiez pas loin. Vous n'aviez pas besoin de moi pour y aller.

- C'est vrai. Je n'ai pas d'excuses.

Teotihuacan nous a impressionnés, Mary autant que moi... Le site est immense, à la dimension d'une ville qui à son apogée, c'est-à-dire approximativement à l'époque où, chez nous, régnaient les Mérovingiens, comptait 150.000 habitants. J'avais lu cela dans mon guide touristique acheté à San Antonio qui, en outre, donnait l'excellent conseil de commencer la visite par le musée : outre les superbes œuvres d'art trouvées au cours des fouilles, on y voit une maquette du site qui permet d'imaginer la ville à l'époque de sa splendeur, avec les foules des visiteurs et des pèlerins sur la « Chaussée des morts » noire de monde, mais surtout avec ses monuments qui étaient peints de couleurs vives comme les temples grecs ou nos cathédrales gothiques. Sur tous les sites archéologiques du monde, on oublie toujours les couleurs d'autrefois, y compris celles de nos cathédrales françaises. Nous avons visité soigneusement la citadelle et le temple du dieu-serpent Quetzalcoatl et les deux pyramides, celle du Soleil et celle de la Lune. Comme nous nous avançons vers la Pyramide du Soleil, massive à l'extrémité de l'immense avenue, Mary me dit :

- Ici les Pyramides, à la différence de celles de l'Égypte, n'étaient pas des mausolées. Sur la plateforme du sommet, il devait y avoir un petit temple où se faisaient les sacrifices humains. Le matin, de très bonne heure, le prêtre ouvrait la poitrine de la malheureuse victime qu'il venait de poignarder, il en arrachait le cœur encore tout palpitant, et le brandissait dans la direction du

Levant : c'était à cette condition que le Soleil consentait à apparaître au-dessus de l'horizon. Il fallait donc recommencer le rite tous les jours.

- C'est atroce.
- Et le pire, c'est que, aux yeux des *Conquistadors*, ce sont ces atrocités des *Indios* qui justifiaient les leurs. Ils avaient plus que le droit, ils avaient le devoir (religieux) de détruire une société qui commettait de telles abominations.
- J'ai visité les sites Incas du Pérou ; ils rendaient, eux aussi, un culte au Soleil ; au sommet de tous leurs sanctuaires on voit le gnomon qui était une sorte de cadran solaire, mais je n'ai pas entendu dire qu'ils pratiquaient des sacrifices humains.
- Ce qui n'a pas empêché Pizzaro de les détruire, comme Cortès l'a fait des civilisations d'ici. Ce qui prouve bien que leur culte solaire, sanglant ou pas, n'était qu'un prétexte.

Nous avons reparcouru l'avenue des Morts bordée de mini-pyramides, et revisité l'immense site, guide touristique en main, jusqu'à ce que le Soleil commence à baisser sur l'horizon, puis nous avons repris la route de Mexico. Mary était silencieuse.

- Eh bien, voilà, dis-je enfin, assez platement. Cette belle excursion à Téotihuacan aura été la dernière que nous aurons faite ensemble. J'aurais aimé continuer ce périple avec vous. Je vais me sentir bien seul après votre départ...
- Pas plus qu'avant notre rencontre, répondit-elle en regardant la route droit devant elle. Quand vous avez fugué, c'était bien pour rompre tous vos liens, non ? Pour vous retrouver, vous, sans les autres que, sans doute, vous ne pouviez plus supporter ?
- C'est pour cela que, vous aussi, vous avez fugué ?
- En partie oui, probablement... J'aurais peut-être pu changer de métier tout en restant à San Antonio, mais j'en avais plus qu'assez de la ville, des rues, des gens. Si je devais recommencer, ça ne pouvait être qu'ailleurs.
- Mon problème à moi, c'est qu'il ne peut pas être question de recommencer. Je continue, c'est tout. Ailleurs, mais je continue.
- Continuer ailleurs, ça change tout. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de dire ça, je suppose.
- Ce n'est malheureusement pas si simple, vous savez...

Cette nuit-là, notre dernière nuit, nous l'avons passée ensemble, comme la première, le soir de notre rencontre à San Antonio, et le matin, (ce matin), j'ai conduit Mary à l'aéroport. Nous avons préalablement échangé nos adresses E mail. Quand le *check-in* a commencé et que j'ai dû la quitter, j'étais aussi ému que lorsque j'ai quitté Odile devant la gare du R.E.R. parisien. Nous avons d'ailleurs tous les deux, je crois, les larmes aux yeux :

- Bonne chance, dis-je. Je souhaite que votre nouvelle vie soit réussie.
- Bonne chance à vous aussi, murmura-t-elle en collant ses lèvres aux miennes.

Je suis parti : je me suis retourné plusieurs fois et j'ai agité la main ; elle me regardait partir, immobile. Le cafard m'a pris dès que je me suis retrouvé au volant : où aller ? Que faisais-je là ? Je suis revenu à l'hôtel. Que faire ? Me replonger dans la biographie de Pagès, je n'en avais aucune envie. Je me suis allongé sur le lit : cette chambre était pleine de la présence de Mary. En ce moment elle était dans l'avion de Montevideo. Quelqu'un l'attendrait, ce soir, dans le hall des arrivées. Qui ? Que se diraient-ils ?

Je me suis dit que c'était quand même une fille énigmatique : qu'elle ait eu besoin de mon exemple pour accomplir une fugue qu'elle avait plusieurs fois différée, admettons... Mais pourquoi n'avoir pas prévenu son patron, le directeur de son journal ? Il aurait peut-être pu la comprendre. Pourquoi ne s'être pas mise en congé sabbatique si tant est que ce soit possible aux Etats-Unis ? En tout cas, si ça fonctionne comme en France, elle s'est privée de nombreuses annuités de retraite. Et puis ce « périodique à base de bandes dessinées », c'est quand même un projet très fumeux. Une

fois de plus, je me suis dit qu'il devait y avoir des choses que je ne savais pas et je me suis même mis à échafauder des hypothèses extravagantes. En tout cas, elle a semblé m'aimer et, sans ma mutilation, je me serais sûrement attaché à elle. Follement peut-être. Et même malgré ma mutilation, elle va terriblement me manquer. La solitude ne me pesait pas trop avant que je l'aie rencontrée, mais maintenant !...

J'ai pensé que le mieux, c'était sans doute que je fasse demain mon aller et retour à Acapulco pour ne pas rester me morfondre ici. D'ici là j'avais l'après-midi à occuper : reprendre la visite de Mexico ? Sans Mary, je n'en avais guère envie : je le ferais après-demain qui serait mon dernier jour dans la capitale. Dans l'immédiat, j'ai écrit ce journal et j'ai décidé de m'imposer la suite de la lecture de Pagès pour me donner l'illusion d'avoir quelque chose d'utile à faire.

## **Dimanche 9 juin**

J'écris ce journal dans l'avion Mexico-Manille. Il est 21 heures : le dîner a été servi, les hôtes ont repris les plateaux et j'ai quelques heures avant que les lumières ne s'éteignent pour la nuit. L'avion est loin d'être plein : je suis à côté d'un hublot par lequel j'aperçois les derniers rayons du soleil couchant sur l'immensité du Pacifique. Il n'y a personne sur le siège à côté du mien. J'ai donc sorti le gros cahier d'écolier aux pages à petits carreaux sur lequel j'avais recommencé ce journal quand j'étais encore à Kerilis (Que c'est loin, Kerilis !), il y a de cela... je regarde la première page : 15 octobre 2002... nous sommes le 9 juin 2003, ça fait presque huit mois... Qu'est-ce que j'ai fait de ces huit mois ?... Mais quoi, je ne vais pas recommencer ! Arrière, la Gamberge !

Jeudi, à 9 heures, j'ai donc pris la route (ou plutôt l'autoroute) d'Acapulco. On peut l'atteindre en quatre heures. Pagès, lui, avait dû y mettre huit jours et encore en avançant à marches forcées pour être sûr d'arriver à temps et pouvoir s'embarquer sur le « galion de Manille » (il n'y en avait qu'un par an). Les cales de ce fameux galion étaient bourrées de lingots de l'argent extrait à San Luis Potosi et ailleurs, lingots qui, aux Philippines, alors colonie espagnole comme le Mexique, seraient échangés contre de l'or et contre tous les produits des « Indes orientales » et de l'Extrême-Orient, depuis les épices jusqu'à l'ivoire en passant par la céramique : tout cela était ramené à Acapulco, transporté à Vera Cruz sur la côte atlantique et de là en Espagne... Le galion était évidemment convoité par tous les pirates du monde, anglais en particulier : il était donc escorté par une véritable armada de navires de guerre, ce qui ne l'a pas empêché d'être arraisonné une fois ou deux...

Pagès s'y est embarqué au milieu d'une foule hétéroclite de passagers, dont « *des Bannis, des Femmes, des Moines, des Marchands, des Officiers de tout grade..., beaucoup de Commis et un grand nombre d'Officiers du vaisseau* » ! Tous sauf lui-même (le temps lui avait manqué) emportaient leurs victuailles ! Entre Mexico et Acapulco, Pagès avait retrouvé la galère des voyages terrestres à cette époque, le pire étant les vilénies des « guides » dont il devait louer les services pour ne pas se perdre, en particulier dans la traversée des montagnes où les chemins étaient à peine tracés : un méchant Français qu'il avait pourtant aidé mais qui partit avec un cheval que lui, Pagès, avait acheté, et « un Nègre » qui voulut prendre le large avec une mule qui transportait ses « effets » Il dut avoir l'esprit si occupé qu'il ne vit pas le cône tout blanc du Popocatepetl qui, moi, m'a fasciné tout le temps que je l'aperçus au loin, dans la brume de chaleur. En tout cas il ne le mentionne pas.

Mary avait-elle raison ? Acapulco est-elle décevante ? L'immense baie, parfaitement arrondie, presque fermée, dominée par des montagnes sur tout son pourtour, est certainement une des plus belles du monde. Au temps de la colonisation, c'était un port naturel où il n'était pas nécessaire de construire de longues digues : le galion et les navires de guerre de son escorte pouvaient y mouiller tranquillement à quelque distance du rivage en attendant d'appareiller. Aujourd'hui, Acapulco est avant tout une station balnéaire huppée, rivale de Copacabana la brésilienne ou de Waïkiki beach l'hawaïenne, mais sa plage, bordée de gratte-ciel occupés par des palaces et des boîtes de nuit, agrémentée en son milieu par un énorme rocher qui émerge face au front de mer, cette plage est effectivement moins belle que celle de Copacabana. Et puis la ville, très bruyante, livrée à tout ce qu'il y a de snobs et de nouveaux riches au Mexique et dans toute l'Amérique centrale, baigne dans une moiteur assez pénible. Il y a une ville historique dont le centre, comme à Mexico, s'appelle le *Zocalo*, mais dont l'intérêt est limité.

Autrefois, les quelques Européens qui faisaient escale à Acapulco, étaient frappés par le contraste entre la beauté du site et la médiocrité de la ville qui n'était en réalité qu'un gros village et qui déclina tout à fait après l'indépendance du Mexique, laquelle mit fin aux allées et venues du galion. Pagès écrit (je l'ai noté) : « *C'est une mauvaise bourgade qualifiée de ville, très mal bâtie et sur un sol stérile. Elle est entourée de hautes montagnes semées de volcans qui rendent l'air très malsain et pesant. Elle est très peu peuplée et presque entièrement par des Nègres. Mais la rade est vaste, sure et belle.* » De plus, il a ressenti, pendant son séjour, « *trois secousses de tremblement de terre dont la première fut la plus considérable.* ». Et, remarquant « *que le bruit se faisait d'abord entendre du côté des montagnes* », il conclut que les séismes devaient être causés « *par l'éruption de quelques-uns des volcans que ces montagnes renferment.* », ce qui est fort bien raisonné. Pour ma part, je n'ai pas eu envie de passer la nuit à Acapulco et j'ai repris le soir même route de Mexico où je suis arrivé de nuit comme l'autre soir avec Mary. (J'ai un pincement au cœur chaque fois que le souvenir de Mary me revient.)

Si je vais jusqu'au bout de mon projet de biographie, il faudra pourtant que je fasse un sort à cette étape car, si je veux faire sentir les changements qui se sont produits en deux siècles et demi, Acapulco en sera l'un des meilleurs exemples. Mais irai-je jusqu'au bout? Je sais très bien que ce projet de livre n'est qu'un prétexte : je suis bien content de pouvoir le citer, quand j'ai l'occasion (fort rare) de parler à quelqu'un (par exemple à Mary) ; ça me permet d'avoir l'air de ne pas déambuler « pour rien » et donc de ne pas être une sorte de toqué. Ce n'est d'ailleurs pas seulement un prétexte destiné aux autres : c'en est un pour moi aussi. Quand je me retrouve devant l'ordinateur avec toutes les photocopies du livre de Pagès étalées tout autour sur la table, j'ai l'illusion de « faire » quelque chose, alors qu'en fait, je le sais bien, je me joue la comédie à moi-même... Du reste, à supposer que j'aïlle jusqu'au bout, que ferai-je de mon manuscrit ? Qui en voudra ? Lorsque j'aurai fini de refaire les pérégrinations de Pagès, je me retrouverai comme lui à Haïti où les éditeurs ne doivent pas être nombreux et risquent surtout de n'être guère intéressés par un tel sujet. Et qui le sera en France, l'auteur étant un inconnu qui, à cette époque, aura 71 ou 72 ans ?

Dans la nuit de jeudi à vendredi, au retour d'Acapulco, j'ai mal dormi : l'absence de Mary, dans le lit, à mes côtés, m'obsédait. Moi qui n'ai jamais éprouvé la moindre jalousie pour les éventuelles infidélités qu'aurait pu me faire Odile, ni même pour celles, bien réelles celles-là, qu'elle me faisait avec son Stéphane, je ne cessais de penser au type qui attendrait Mary à l'aéroport de Montevideo, qui sans doute la prendrait dans ses bras et l'embrasserait sur la bouche... Moi maintenant j'étais seul et condamné à l'être jusqu'à ce que je finisse ma vie dans un studio de location à Haïti, au mieux dans une petite maison individuelle, à moins que la dégradation de mon état physique ne me conduise dans un hospice. Et que doivent être les hospices à Haïti !

Hier matin, vendredi, mon avant-dernier jour à Mexico, après le breakfast américano-mexicain que j'ai pris, comme je le faisais chaque matin avec Mary, au restaurant (ou plutôt à la coffee-shop) de notre hôtel, je suis d'abord allé à pied jusqu'au bureau d'Aeromexico récupérer et payer (par carte de crédit bien sûr) le billet d'avion que j'avais réservé l'autre jour pour le vol de Manille du lendemain soir, c'est-à-dire d'aujourd'hui samedi. J'avais presque deux jours à occuper. Que faire ? Mon guide acheté à San Antonio, décrivait le sanctuaire marial de Guadalupe où était passé Pagès : à son époque, le village se trouvait sur les bords du lac au milieu duquel était bâtie la capitale aztèque. C'est même de Guadalupe que partait la longue et belle « chaussée » qu'il a prise pour rejoindre la ville. Le sanctuaire catholique d'aujourd'hui occupe, paraît-il, l'emplacement d'un temple qui était dédié à la Terre-Mère indienne, identique, sans doute, à la « *Pacha Mama* » andine dont le culte fut aussi remplacé (ou absorbé) par celui de la Vierge Marie. Nous avons déjà connu cela il y a bien longtemps en Europe : dans l'Empire romain devenu chrétien, le culte marial a phagocyté ceux de l'Isis égyptienne, de la Cybèle phrygienne, de l'Artémis grecque (celle d'Ephèse), de la Tanit carthaginoise et de bien d'autres divinités païennes.

Si Mary avait été là, nous aurions sûrement été à Guadalupe et nous aurions longuement parlé, comme l'autre jour à Zacatecas, du rôle qu'a joué la religion dans la conquête de l'Amérique. Sans Mary, je n'avais aucun désir d'y aller. Je n'avais d'ailleurs le désir d'aller nulle part. J'ai un peu déambulé dans les rues du centre historique. Mon guide indiquait un tas d'autres centres d'intérêt à peu de distance du *Zocalo* mais je n'avais aucune envie d'aller les voir. Finalement, je me suis imposé de revenir à l'hôtel et de consacrer la journée d'aujourd'hui (et celle de demain) à reprendre la biographie de mon Pagès là où je l'avais laissée, c'est-à-dire, en fait, à San Antonio, en m'aidant pour cela de ce journal, en plus, bien sûr, de son récit à lui.. Mais, me suis-je dit, si ce projet de livre devient une sorte de corvée que je dois m'infliger pour échapper à la Gamberge, ce n'est pas bon signe.

Ce matin, je n'ai pas eu à payer l'hôtel : Mary avait tenu à le faire, y compris pour les dernières nuits, que j'y ai passées seul. Par contre, j'ai eu une note salée à l'aéroport quand je suis allé rendre la voiture que j'avais louée à La Nouvelle-Orléans. Mais quoi ! J'ai beau essayer de ne pas gaspiller, je ne peux tout de même pas voyager à l'œil !

## **Lundi 10 juin**

Me voilà à Manille...L'avion a atterri vers 10 heures, ce matin. Hier soir, j'avais pris un demi-Imovane pour être sûr de dormir et effectivement j'ai dormi. Quand je suis sorti de l'aéroport, il régnait une lourde chaleur orageuse et le ciel était plus que menaçant : début de la saison des pluies, probablement. J'avais vu un bureau de réservation de chambres d'hôtel dans le hall de l'aéroport. Et j'en avais loué une, du moins pour cette nuit dans un hôtel bien situé (sur une avenue qui longe le parc Rizal et d'où l'on aperçoit un coin de la rade de Manille) mais dont les prix sont très abordables. J'ai demandé si je ne pouvais pas louer un petit appartement, comme je l'avais fait à Haïti. La fille m'a donné des adresses où je peux aller voir si c'est possible, mais eux, à l'aéroport, se bornent à louer des chambres d'hôtel. A Mexico, hier, en cherchant sur Internet, j'avais appris qu'on peut également « camper », ou plutôt louer des bungalows (nommés « *huts* ») dans certains parcs en bord de mer, parfois même sur la plage ou presque. La fille m'a également donné quelques adresses à contacter pour cela. Mais un énorme orage a éclaté au moment où j'arrivais à mon hôtel et *a priori*, la solution du camping est exclue. En tout cas, pour ce soir, je suis logé très correctement et pour pas très cher. Mary elle-même, si elle était là, trouverait la chambre acceptable.

J'ai mis une nuit pour voler du Mexique aux Philippines. Pagès, lui, y avait passé cinq mois et demi, dont plus de deux pour arriver à la première île de l'archipel philippin, Samar, et son

parcours jusqu'à Manille avait été une véritable galère qu'il raconte en détail et qui me donnera un peu de mal, à moi aussi (mais moins qu'à lui !), puisque, depuis le début, j'ai pris le parti d'axer tout mon récit sur l'opposition « Autrefois/Aujourd'hui » et que je suis passé à 10.000 mètres au-dessus des lieux qu'il décrit, depuis son départ de Guam jusqu'à son arrivée à Manille. !

En effet, un peu plus de deux mois après avoir appareillé d'Acapulco, le fameux galion avait fait escale à Guam, une des plus méridionales des îles Marianne, aujourd'hui possession américaine, une île que Pagès a donc pu visiter, où il a pu trouver à manger et à boire (comme tous les passagers, il avait souffert de la faim et de la soif pendant la traversée) et où, comme partout, il s'est essentiellement intéressé aux habitants. Après quoi, le galion a atteint la première des Philippines, l'île de Samar. Mais des vents violents s'étaient levés, des orages avaient éclaté ; bref la saison des pluies, autrement dit la mousson, avait commencé pour lui aussi (on était en fin juillet-début août) : l'équipage ne voulant pas, par un temps pareil, engager le navire dans le dédale des détroits de l'archipel conduisant à la capitale, décida d' « hiverner » à l'embouchure « *d'une rivière nommée Palapa, qui prend son nom d'un village voisin* ».

Mais Pagès, lui, n'avait qu'une idée en tête : arriver à Manille le plus vite possible pour pouvoir s'embarquer pour Canton et, après avoir traversé la Chine, gagner le grand Nord. Rien de moins ! C'était son projet initial quand il avait déserté. S'il y a renoncé, ce serait, nous dit-il, en raison de la mauvaise volonté des « *Missionnaires Dominicains qui fournissent les missions de la Chine* » et qui auraient refusé de lui donner « *des informations et des facilités pour m'introduire avec eux dans cet Empire.* » Toujours est-il que pour arriver rapidement à Manille, il décida de rejoindre la capitale à pied à travers l'île de Luçon, toute proche de l'île de Samar, et pour cela, il faussa compagnie à l'équipage et aux passagers du galion (une habitude chez lui, décidément !) et s'arrangea avec « *des Indiens d'une île aux environs du détroit* » qui, sur leurs pirogues, pouvaient, pensait-il, le conduire à l'île de Luçon ! Comme en Amérique, il appelle « Indiens » les Indigènes des Philippines. Seulement ces « Indiens », qui parlaient de lui mais dont il ne comprenait pas le langage, lui parurent vite suspects, voire inquiétants, et surtout il découvrit le danger que représentaient les « *Corsaires Mahométans* », venus des îles du Sud de l'archipel : ils enlevaient des Chrétiens, surtout des « Indiens » mais pas seulement, « *jusque sous les murs de Manille* », paraît-il, et les réduisaient en esclavage ou parfois s'en servaient pour réclamer des rançons. C'étaient en somme les ancêtres des terroristes islamistes de nos jours en lutte contre l'Etat philippin. Le danger devait être grand car Pagès, pourtant intrépide, trouva plus prudent de retourner au galion. Celui-ci reprit la mer le 7 octobre et, une semaine plus tard, il mouillait dans la rade de Manille. Cette ville, au plan en damier bâtie sur la rive droite de l'embouchure de la rivière Pasig, ne comptait à l'époque pas plus de 1500 Espagnols dont beaucoup de religieux. Les Espagnols ne contrôlaient d'ailleurs que quelques positions dans l'archipel philippin et, dans l'île de Luçon elle-même, la principale, celle où se trouve Manille, guère plus d'un habitant sur dix ne vivait sous leurs lois.

Je voulais sortir pour prendre un premier contact avec cette ville, nouvelle pour moi. Mais auparavant, j'ai décidé de descendre mon ordinateur portable dans le hall de l'hôtel puisqu'ici (on m'a prévenu de cela quand je suis arrivé), la connexion à Internet ne peut pas se faire dans les chambres, du moins à mon étage. Je pensais naïvement que je pourrais trouver un mail de Mary. Il n'y en avait pas, mais par contre j'ai eu la même surprise que le mois dernier à San Antonio : un envoi « *sans objet* » et sans un mot, se limitant, comme la dernière fois, au scan d'un article de journal, (*Ouest-France* évidemment), intitulé *DES NOUVELLES DE VINCENT LE ROUX*, et ainsi rédigé :

« *Nous avons, le 15 mai dernier, signalé la disparition d'un habitant du village de Kerilis, commune de Marzal, M. Vincent Le Roux, qui, après avoir vendu la maison qu'il possédait et habitait dans ce village, s'était éclipsé sans laisser d'adresse. Depuis, nous avons appris de bonne source que sa trace a été retrouvée. Comme il l'avait annoncé à quelques personnes, Vincent Le*

*Roux est tout simplement parti en voyage : sa présence a été signalée successivement au Japon, puis à Honolulu (Hawaï), puis en Haïti, aux Etats-Unis, et enfin au Mexique. Cet itinéraire est assez mystérieux mais des personnes qui connaissent M. Le Roux, pensent pouvoir l'expliquer et peut-être même prévoir les étapes suivantes de ce surprenant globe-trotter. Affaire à suivre, par conséquent. »*

Contrairement à la fois précédente, il ne s'agit pas d'un véritable article coiffé d'un gros titre bien visible. C'est plutôt une sorte d'entrefilet dans la partie de page consacrée à « Marzal » mais en assez petits caractères, avec un titre discret, et en bas de page. Il est clair que l'information a été obtenue et communiquée au journal par Odile et Mona : Odile est la seule personne à qui j'avais parlé de Pagès. Je ne me souviens plus si je lui avais donné quelques précisions sur son itinéraire : elle ne s'en souvient d'ailleurs sûrement pas. Sans doute même a-t-elle oublié son nom. Mais elle doit se souvenir que j'envisageais de refaire le parcours d'un voyageur du temps jadis. Et si elle (et sa Mona) ont mis un détective privé sur l'affaire, ce qui me semble de plus en plus probable, elle finira par savoir de qui il s'agit : l'enquêteur fera une liste des voyageurs du XVIII<sup>e</sup>., les citera à Odile qui, en entendant le nom de Pagès, s'en souviendra peut-être et lui dira : « Je crois bien que c'est ce nom-là dont il m'avait parlé. » Alors le type lira le livre et découvrira tout mon itinéraire, y compris celui qui me reste à faire. C'est ce que doit vouloir dire la phrase : « *Des personnes qui connaissent M. Le Roux... etc...etc...* ».

Quant aux renseignements sur le parcours que j'ai déjà fait, ils ne peuvent provenir que de ma banque (donc sans doute de Mme Hémon) qui aura indiqué à l'enquêteur les lieux successifs où j'ai fait des paiements par carte de crédit. Peut-être aussi (mais ça me semble plus douteux) aura-t-il appris, cet enquêteur, les lieux où j'ai présenté mon passeport, c'est-à-dire les aéroports et les entrées et sorties des pays que j'ai traversés. En tout cas je sais maintenant qu'Odile et Mona me suivent à la trace et je ne serais pas tellement surpris que, pendant les vacances qui vont arriver, elles cherchent à me rejoindre quelque part quand elles m'auront localisé. Il va donc falloir que je commence à jouer à cache-cache.

J'ai assez vite cessé de penser à ce mail. C'est le souvenir de Mary qui me hantait. Je m'étais habitué à voyager avec elle, à confronter mes impressions avec les siennes... Elle avait sur la plupart des sujets des idées très personnelles et très arrêtées, mais qui me frappaient presque toujours par leur pertinence. Elle voyait des choses qui m'échappaient ou dont je n'avais pas perçu l'intérêt. Si elle avait été là, elle aurait très vite, et beaucoup mieux que moi, « compris » Manille, elle en aurait perçu l'essentiel avec une sûreté de jugement que j'aurais tout de suite admirée. Sans elle, j'avais l'impression, nouvelle pour moi, d'être un peu perdu. Et d'être seul, désespérément seul.

J'ai retrouvé le réflexe que j'avais, quand j'étais en activité et que, voyageant pendant les vacances, j'arrivais dans une grande ville que je ne connaissais pas : en guise de premier contact, je demandais à un taxi de me balader dans les rues un peu au hasard, mais en essayant tout de même de me faire voir les différents aspects de la ville. Ici, le taxi que j'avais fait commander par mon hôtel parlait couramment l'anglais, comme presque tout le monde à Manille, m'a-t-il semblé, Il a bien compris ce que je voulais et il a joué le jeu. Au début de la balade, Manille m'a fait penser aux villes indonésiennes, Djakarta ou Surabaya : même mélange de modernité et de « Tiers-monde ». Des avenues bordées de gratte-ciel, avec des palais de la consommation qui paraissent rutilants, et sur lesquelles débouchent des rues presque miteuses. De grands parcs donnant sur la baie avec des plages couvertes de déchets où des jeunes jouent au foot. Des églises de style espagnol et des temples chinois. Dès qu'on s'éloigne un peu du centre, des triporteurs à l'indienne ou des side-cars naviguent entre les voitures américaines...

Mais Manille est en fait bien pire que les villes indonésiennes : crasse omniprésente. D'horribles bidonvilles s'étendent parfois de part et d'autre d'une autoroute urbaine moderne.

D'immondes entassements de taudis, dont la plupart sur des pilotis qui paraissent fragiles, se pressent le long de véritables égouts à ciel ouvert, qui ont dû être des rivières ou des canaux, et dans lesquels nagent des gosses à la peau noirâtre entre des bancs d'ordures et de résidus... Il tombait une pluie chaude, orageuse, et cette météo détestable rendait ces « *slums* » encore plus sinistres. Le taxi m'a même fait passer dans une rue sordide livrée à la prostitution ; ce sont des femmes qui se livraient à ce commerce. J'avais entendu dire que Manille était la capitale de la « pédéastie », comme on disait autrefois, avant que le mot ne soit remplacé, je ne sais pourquoi, par « pédophilie » : mais je n'ai pas vu d'enfants « faire le trottoir ». Peut-être n'est-ce pas ainsi que se pratique l'exploitation sexuelle des enfants à Manille ? Je n'ai osé en parler au taxi. Il ne disait rien ni moi non plus... Finalement, je lui ai demandé de me conduire à l'une des adresses qu'on m'avait données à l'aéroport et j'ai effectivement trouvé un « studio » à louer dans un immeuble d'« appart-hôtels ». Le quartier est propre et la rue relativement calme (la ville, en général, est horriblement bruyante avec, comme partout dans le Tiers-monde, un concert de klaxons permanent) J'ai repéré un « *supermarket* » (américain sans doute) pas très loin et, chose essentielle, il y a la Wi-fi dans l'immeuble. J'ai loué ce studio pour la durée minimum possible : un mois. Je pourrai, le cas échéant, prolonger cette location d'une semaine ou deux. A 180 dollars américains le mois, je n'ai pas hésité car, grâce à ce studio, je n'aurai plus besoin, à partir de demain, d'aller au restaurant : je pourrai me faire ma popote moi-même (et, pour commencer, mon breakfast matinal), comme je la faisais à Cap-Haïtien. Le taxi m'a ramené à l'hôtel où j'ai dîné. Ce soir, j'aurais bien aimé aller faire une petite promenade à pied jusqu'à la baie, mais je sais que Manille est une des villes les plus dangereuses du monde, surtout quand le soleil est couché, et j'ai préféré m'abstenir. Je suis donc remonté dans ma chambre où j'ai écrit ce journal. Demain je transporterai mes affaires dans mon studio.

## **Samedi 15 juin.**

Ca y est : la Gamberge est revenue. J'aurais dû m'y attendre. Elle m'avait oublié pendant tout le temps que j'ai passé avec Mary. Maintenant elle fait un retour en force et j'éprouve ce que j'avais déjà ressenti à Cap Haïtien où j'écrivais (j'ai relu les pages de ce journal datées d'Haïti) : « *Il suffit que je reste au même endroit plusieurs jours comme je le fais ici pour qu'aussitôt le mal reparaisse.* » Le « mal », c'est toujours le même : l'impression de routine qui faisait que je ne me supportais plus à Kerilis. En relisant ce journal, je m'aperçois que j'avais noté cela aussi à San Antonio avant de rencontrer Mary.

Lundi n'avait pourtant pas été un mauvais jour : je me suis installé dans mon studio, j'ai fait des courses pour avoir des provisions dans le frigo et je me suis imposé une replongée dans Pagès pour, une fois de plus, me donner l'illusion que j'avais quelque chose à faire. Pagès a passé près de six mois dans l'île de Luçon où se trouve Manille. On se demande ce qu'il y a fait, car il n'en dit rien, contrairement à ses habitudes. Par contre, de même qu'il avait décrit en détail la faune et la flore de l'île de Samar, et bien sûr, ses habitants et leurs occupations, leurs travaux agricoles, leur artisanat, ou les animaux qu'ils chassaient (« *Je ne saurais finir de parler avantageusement de ce Pays, dit-il, qui est le plus agréable que j'aie vu.* »), il est tout aussi précis quand il décrit l'île de Luçon. Il s'intéresse aux « Indiens » de cette île comme à ceux qu'il avait vus à Guam et à Samar. On pourrait à mon sens le considérer comme un des lointains précurseurs de nos ethnologues par exemple quand on lit une phrase comme celle-ci : « *Je passai mon temps à mon ordinaire, en fréquentant les Indiens le plus qu'il me fut possible : j'habitais, je mangeais, je dormais avec eux ; c'était la meilleure façon de les connaître.* » Et il raconte de curieuses anecdotes sur les « Indiens » et les « Indiennes » de Luçon tels qu'il les a vus. Si je veux continuer à faire ce que j'ai commencé, la confrontation du passé qu'il a décrit et du présent que j'ai sous les yeux, j'ai de quoi faire ! Et, pour commencer, il faudrait que je fasse un tour à Guam et à Samar dont il parle de manière assez



détaillée. Il faudrait surtout que je rencontre des Philippins et que je m'informe sur l'histoire du pays dont je sais finalement assez peu de choses. Le soir, j'ai réservé par Internet un aller-retour par avion à Guam. Départ : mercredi, retour : vendredi.

Le lendemain, je n'ai pas trop senti la Gamberge non plus : le matin je me suis fait mon breakfast américain quotidien puis je me suis remis jusqu'au soir à la biographie de Pagès pour laquelle j'ai pris beaucoup de retard, travail que j'ai interrompu de temps en temps par des recherches historiques sur les Philippines (par l'intermédiaire de Google évidemment). M'occuper, ne pas rester sans rien faire, ne pas me laisser le temps de penser à moi, à cette fugue que je commence à trouver absurde, à ma solitude, à Mary absente, Mary que je ne reverrai plus et qui, contrairement à Odile et Mona, m'a sans doute déjà oublié... Le soir, j'avais dans le frigo de quoi dîner et je n'ai pas eu à sortir. Mais justement, il aurait sans doute mieux valu que je sorte, car, pendant que je dînais tout seul, j'ai gambé. Au point que le soir, quand je me suis couché, j'ai avalé un demi-Imovane pour être sûr de dormir et de ne pas cafarder toute la nuit. Avant de quitter Kerilis, j'avais plusieurs fois demandé à mon généraliste de me prescrire des somnifères, de sorte que je suis parti avec une assez grosse réserve. Ça peut toujours être utile, me disais-je alors en pensant à ma fugue, pour le cas où la Gamberge reviendrait...

Et justement mercredi, elle serait revenue si je n'avais pas fait ma réservation d'un billet d'avion pour Guam. Quand je suis sorti du lit, j'avais en tête (allez savoir pourquoi !) le refrain d'une chanson qui avait eu du succès en France à l'époque de la guerre d'Algérie. Le refrain disait :

*Marjolaine, toi si jolie,  
Marjolaine, le printemps fleurit...*

Cette chanson, toutes les radios l'ont diffusée pendant tout le temps que j'ai passé en Algérie, pendant la sale guerre. Tous les troufions l'écoutaient avec nostalgie. A moi, elle rappelait chaque fois une image, sans doute parce que j'avais ce refrain en tête le jour où, il y a bien longtemps, j'ai vécu la scène dont cette image m'est restée : étant étudiant, j'avais réussi à acheter un scooter d'occasion, le premier véhicule que j'aie possédé, et une année, pendant les vacances, je voyageais à travers la France (c'était juste avant de partir faire mon service militaire). C'était l'été. J'avais fait étape dans une petite ville du Val de Loire et, le soir, je dînais dans un hôtel-restaurant modeste avant de rejoindre mon camping. A une grande table proche de la mienne, dînaient les membres d'un voyage organisé, dont certains assez âgés. Ils devaient sans doute visiter les châteaux de la Loire : ils bavardaient entre eux des potins de la petite ville où ils habitaient. Seule dans le groupe, une femme en bout de table, plutôt jeune, ne disait rien. Aujourd'hui encore je me souviens bien de son visage : elle fixait un point imaginaire droit devant elle en esquissant un petit sourire triste, d'une tristesse que je n'ai jamais oubliée. C'était d'ailleurs plutôt une sorte de rictus qu'un sourire. Cette pauvre femme donnait l'impression d'être sous traitement psychiatrique. Elle avait dû s'inscrire à ce voyage, qui ne l'intéressait sans doute pas, pour éviter de rester cafarder toute seule chez elle. Les autres membres du groupe semblaient ne pas s'occuper d'elle, comme s'ils se disaient : « Chut, c'est une malade ». C'est l'accablante tristesse qu'on lisait dans le regard de cette femme qui est restée dans mon souvenir et que j'ai revue, une fois de plus, quand le disque de *Marjolaine* s'est remis en marche tout seul dans ma tête pendant que je me préparais mon breakfast américain, le même que la veille évidemment (d'où, sans doute, l'impression de routine), avant d'aller prendre le métro de Manille puis le *shuttle* de l'aéroport. C'est encore ce disque de *Marjolaine* qui tournait dans mon crâne quand je suis sorti de l'aéroport de Guam, et c'était si absurde que je me suis dit (une fois de plus) : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? »

Guam, comme l'archipel hawaïen, est un morceau d'U.S.A. en plein Océan pacifique, de même que la Réunion ou La Martinique sont des morceaux de France. Les Indigènes sont des « Chamorros », qui parlent un dialecte du même nom. Mais on dit que la majorité des habitants non

Américains sont des métis de Chamorros et d'Espagnols. Le niveau de vie est élevé, grâce, paraît-il, au tourisme mais aussi à un gisement de bauxite et bien sûr aux installations militaires américaines. Guam, qui était espagnole depuis le XVI<sup>e</sup> s. elle a été annexée par les Yankees, comme Porto-Rico et les Philippines, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> s. après la guerre hispano-américaine (A vrai dire, les Philippines ont été *vendues* aux Américains par les Espagnols, comme l'Alaska par les Russes, et comme l'avait été la Louisiane par les Français). Guam est aujourd'hui, comme Pearl Harbour, une importante base militaire américaine en plein Pacifique. En somme les Yankees, qui nous donnaient volontiers des leçons d'anticolonialisme à l'époque où nous étions englués en Indochine ou au Maghreb, n'ont pas les mains tellement plus propres que nous. (L'annexion des îles Hawaï, d'après ce que j'en sais, a été un bel exemple d'impérialisme.) Je pensais à la passionnante conversation que j'aurais pu avoir avec Mary sur tous ces sujets, si elle avait été là. Mais non, j'étais seul.

A l'aéroport, j'ai loué la voiture la plus petite et la moins chère que j'ai pu trouver et je suis parti visiter l'île. C'est un paradis tropical comme l'île d'Honolulu. Quand Pagès y est arrivé, c'était à peu près au même moment de l'année qu'en ce moment, et donc le début du « *temps des pluies* », comme il dit. Cependant, malgré la mousson intermittente, c'est bien le paradis. Mais je suis blasé : les Tropiques, les cartes postales, les plages « de rêve », comme disent les prospectus des agences de voyages, les cocotiers, les baies ensoleillées encadrées de promontoires boisés au profil parfait, ça ne me motive plus, (si tant est que ça m'ait jamais motivé d'ailleurs). Je ne crois plus au paradis, si tant est que j'y aie jamais cru : quand je suis dans un lieu « paradisiaque » (c'est le cas ici), je ne pense qu'à une chose : partir ailleurs. Si la Gamberge me tient, les paradis me rendent même encore plus cafardeux. Si Mary avait été là, j'aurais peut-être pu avoir l'illusion que nous étions effectivement arrivés au paradis. Encore qu'elle avait bien les pieds sur terre et qu'elle m'y aurait sans doute ramené en cas de besoin. Mais Mary a dû m'oublier. Elle ne m'a pas envoyé le moindre mail depuis que nous nous sommes quittés. (Je ne lui en ai d'ailleurs pas envoyé non plus et je n'ai donc pas de reproches à lui faire)

Le soir, j'ai trouvé à me loger chez l'habitant dans une petite ville appelée Santa Rita, non loin du magnifique port et de la grande base navale d'Apra, qui se trouve un peu au sud de Hagatna, la petite capitale de l'île, base qui m'a fait l'effet d'être la réplique à Guam du Pearl Harbour hawaïen. Mes logeurs étaient des Indigènes, assez peu typés et parlant couramment l'anglais, bien que leurs noms, Pedro et Rosa, fussent espagnols. Je leur ai donné la quarantaine et je les ai trouvés sympathiques et intelligents. Rosa était une assez jolie femme. C'étaient des enseignants (instituteurs sans doute) qui travaillaient dans une école de la petite ville et avaient ouvert une sorte de *B.&B.*, deux chambres d'hôtes pour améliorer leur ordinaire car le coût de la vie, m'ont-ils dit, est élevé à Guam. Ils ne louaient pas seulement des chambres mais faisaient aussi « table d'hôtes » et j'ai donc dîné avec eux. Chose surprenante ; ils n'avaient pas d'enfants. En tout cas, je n'en ai pas vu. Je leur ai raconté mon histoire, celle qui sert de prétexte à ma déambulation : la biographie de Pagès, et ça les a intéressés. Le nom de Pagès ne leur disait évidemment rien mais ce qui les a amusés, ce fut d'apprendre comment il a vu leur île en 1768. Il dit (je le citais évidemment de mémoire et donc approximativement) que les « *habitants sont grands et bien faits* », qu' « *ils ont la physionomie ouverte et sont extrêmement généreux.* » Ce qui l'a frappé, ce fut de les voir mâcher du bétel à longueur de journée, une drogue qui brûle la bouche et rougit la salive qui finit par ressembler à du sang. De plus certains, ajoute-t-il, « *y mêlent du tabac, de l'opium, des comines et autres drogues fortes.* » Ils souriaient.

- Et quand le « galion de Manille », venant d'Acapulco, leur dis-je, a fait escale à Guam, un personnage important en est descendu : le nouveau gouverneur nommé par le Roi d'Espagne. Son prédécesseur, lui, est monté à bord : il quittait l'île.

- Aujourd'hui, me dit Rosa, le gouverneur de l'île est élu par les habitants, comme dans tous les Etats américains, et nous élisons aussi un député qui siège à la Chambre des Représentants à Washington.

- Et le jeu politique est le même ? Républicains contre Démocrates ?

- Parfaitement. Notre gouverneur est Républicain.

- En somme vous vous sentez parfaitement américains ?

- Vous savez, dit Pedro, si l'on compare notre île aux pays les plus proches d'ici, dans le Pacifique et le sud-est asiatique, on n'a pas lieu de se plaindre.

- Vous avez des enfants de familles américaines parmi vos élèves ?

- Il y a une école américaine ici, me répondit Rosa, où les gens qui travaillent sur la base navale y mettent en général leurs enfants.

En somme, à Guam, il semble qu'il y ait quand même des gens qui sont plus américains que les autres... J'ai demandé à Pedro et Rosa de m'indiquer ce qu'il y avait de plus intéressant à voir à Guam et ils m'ont fait une petite liste des sites et des édifices à ne pas manquer. J'en ai visité consciencieusement quelques-uns le lendemain, c'est-à-dire jeudi, et le soir, je suis revenu loger chez Pedro et Rosa. J'ai achevé la visite de l'île hier vendredi et, en fin d'après-midi, j'ai repris l'avion pour Manille où je suis arrivé quatre heures plus tard. Il faisait évidemment nuit quand j'ai rejoint mon studio.

Aujourd'hui samedi, je me suis attelé (il a fallu pour cela que je me force, bien sûr) à la suite de la biographie de Pagès pour être sûr de ne pas gamberger. J'ai pris du retard en raison de ma rencontre avec Mary et je me suis juré de ne pas quitter les Philippines sans avoir terminé mon récit jusqu'au moment où Pagès quitte, lui aussi, Manille pour Batavia.

Dès que je suis revenu ici, la Gamberge m'est retombée dessus. Et comme toujours, ça commence le matin, au breakfast, dès que je sors la poêle du placard et le flacon d'huile pour me faire mes œufs au bacon. Comme hier, comme avant-hier... Ou plutôt (puisqu'hier matin j'étais encore à Guam) comme mardi... Même pas comme lundi puisque, lundi, j'avais pris le breakfast dans une coffee-shop avant de venir m'installer dans ce studio. Chaque fois, la même pensée me revient : deux œufs en moins dans le frigo. Quand il n'en restera plus, il faudra que je renouvelle le stock. D'ici là, dans des élevages en batterie, des poules auront pondu ; dans les abattoirs on aura tué des porcs pour faire du bacon, dans les huileries on aura traité le colza ou le tournesol ou des arachides pour faire de l'huile... On en trouvera donc dans tous les magasins. Car il faut manger (et déféquer) pour pouvoir continuer à vivre, c'est-à-dire continuer à manger, à déféquer, à gamberger ; il faut prendre un demi-Imovane le soir pour être sûr de dormir. Dormir pour pouvoir recommencer le lendemain matin... Pouh ! Je me suis replongé dans Pagès pour arrêter la gamberge. Et je me suis dit qu'il faudra, un de ces jours, que j'aille faire un tour à l'île de Samar, comme je l'ai fait à Guam. C'est nécessaire pour mon récit et puis ça me fera quelques jours pendant lesquels je sentirai moins la Gamberge. D'après les renseignements sur Samar que j'ai trouvés, grâce à Google, j'ai l'impression que je devrai atterrir à l'aéroport de Catarman, car il n'y en a pas à Palapag.

## **Samedi 22 juin**

Me voilà de retour de Samar, de même qu'il y a huit jours, quand j'ai écrit les pages précédentes, j'étais de retour de Guam. Lundi j'avais réservé par Internet un aller et retour pour Catarman, car j'étais sûr qu'après trois ou quatre jours de Gamberge, je ne me supporterais plus,

comme à Kerilis il y a un an. Je suis donc parti mercredi et revenu vendredi, comme la semaine dernière.

Pagès, quand la pirogue de ses « Indiens » accostait dans un lieu habité, se faisait héberger par le curé du village, lequel, dit-il, était souvent un jésuite qui disposait de grands pouvoirs, y compris de police et de justice dont il n'hésitait pas à se servir. Pagès assure avoir entendu (à défaut d'avoir pu les voir, dans la pièce à côté de celle où il se trouvait, les coups de fouet qui s'abattaient sur un « coupable » Le curé gouvernait tout : « *C'est le curé qui dirige la construction du fort de chaque paroisse, qui le pourvoit de canons, qui fait construire les bateaux de guerre, quelquefois qui les commande lui-même ; il nomme les Capitaines, les corps de garde, les postes de sentinelles...* »

Moi, une fois arrivé à Catarman, je me suis fait conduire par un taxi à Palapag où le Galion de Manille a « hiverné » et où Pagès a séjourné avant et après son escapade avec ses « Indiens ». Je savais, toujours par Google, évidemment, que Samar et Leyte, deux îles toutes proches l'une de l'autre, comptaient parmi les plus pauvres des Philippines. J'en ai eu tout de suite confirmation : mon taxi était vraiment un taxi « Tiers Monde » : le tacot, de marque coréenne, je crois, n'était plus très jeune. Mon taxi m'a dit, en réponse à une question que je lui avais posée, qu'il y avait des petits hôtels pas chers à Palapag, mais que l'on pouvait aussi loger chez l'habitant et c'est ce que j'ai préféré, comme à Guam, d'autant que le taxi avait lui-même une chambre d'hôte à louer. Sa maison, à la sortie de la ville, (une « ville » fort miteuse, sale, encombrée de rickshaws et de triporteurs), était modeste mais propre. Sa femme pouvait avoir la quarantaine, comme lui, et se prénommaient Maria. Lui s'appelait Paco. Ils devaient être catholiques, sans doute, comme la plupart des Philippins. Je repensais à mon Pagès : selon lui, les habitants de la côte étaient autrefois musulmans ou, comme il dit « mahométans ». « *Mais les Missionnaires espagnols les ont convertis et rendus sujets de la couronne ; aussi exercent-ils sur eux un pouvoir presque despotique.* » Des musulmans convertis au Christianisme : voilà qui est devenu impensable aujourd'hui !

Maria, Paco et leurs enfants m'ont semblé peut-être un peu plus typés que mes logeurs de Guam. Entre eux, ils parlaient la langue du pays, un des nombreux dialectes philippins, mais ils maîtrisaient aussi l'anglais, du moins Paco. Maria, si j'ai bien compris, faisait du jardinage et vendait ses fruits et ses légumes sur les marchés. Ils avaient trois enfants dont l'aînée était une belle adolescente à laquelle je donnais entre 16 et 17 ans. Les deux autres, des garçons, n'étaient pas encore des ados.

J'ai dîné avec eux (riz et poisson), comme je l'avais fait chez mes logeurs de Guam. Comme eux, ils s'amuserent en apprenant comment Pagès avait vu Samar en 1768. Ils n'avaient jamais entendu parler du galion de Manille. Par contre, quand je leur ai raconté la terreur qu'inspiraient à l'époque les « pirates mahométans » aux Chrétiens des Philippines et aux colonisateurs Espagnols, au point qu'il y avait un fort dans chaque village où se trouvait d'ailleurs l'église, et où les villageois se réfugiaient en cas d'attaque, ils se regardèrent avec un air qui signifiait : « Tiens ? Déjà, à cette époque ? »

- Ca existe toujours, me dit Paco. Il y a une rébellion islamiste dans les îles du Sud, à Jolo et Mindanao en particulier. Ils font de la guérilla, mais aussi des attentats. L'armée les combat activement. Leur organisation s'appelle Abu Sayaf.

- Mais ils ne font plus d'enlèvements, je suppose...

- Ca arrive. En tout cas, c'est arrivé.

- Et quelles sont leurs revendications ?

- Ce sont des séparatistes. Ils veulent une république islamique indépendante dans la partie du pays où l'Islam est majoritaire.

- A l'époque de mon Pagès, ce n'étaient pas des indépendantistes, mais, d'après ce qu'il dit, des « pirates », en fait des brigands. Ils faisaient des enlèvements (jusque sous les murs de Manille, paraît-il) soit pour avoir des esclaves soit pour se procurer de l'argent en exigeant des rançons.

Je leur dis que, selon Pagès, les habitants de Palapag et de toute cette côte avaient été autrefois musulmans et que c'étaient les missionnaires espagnols qui les avaient convertis, mais manifestement ça les a laissés sceptiques : leurs ancêtres musulmans ? Impossible.

Je me suis dit que j'aurai d'intéressants commentaires à faire quand, dans mon récit, j'en arriverai au séjour de Pagès à Samar. Maria et surtout les enfants me regardaient mais ne disaient rien. Peut-être ne parlaient-ils pas assez bien l'anglais ? Ils avaient pourtant l'air de bien suivre notre conversation. Je repensais encore à Pagès : « *J'enviais le bonheur des Bissayes ; leurs mœurs simples, la sincérité qui paraissait dans la plupart de leurs actions et la satisfaction tranquille de leur cœur me semblaient la plus grande perfection des sociétés humaines.* » Il n'écrirait plus cela à notre époque : car les Bissayes d'aujourd'hui, à la différence de ceux de 1758, savent qu'ils sont pauvres, et que d'autres, ailleurs, sont riches, que leurs villages sont crasseux et arriérés, alors que le vaste monde est rempli de villes rutilantes. Les enfants de Paco et Maria ne devaient rêver que d'une chose : partir, quitter Samar, aller tenter leur chance le plus loin possible de chez eux. Je le suppose du moins et je me reproche de n'avoir pas osé leur poser la question.

Pour le lendemain, j'ai proposé à Paco de me faire visiter Palapag et l'île de Samar. « Naturellement, lui dis-je, je vous paierai votre journée de travail. » Il a accepté. Jeudi, dans la matinée, nous avons donc pris la route. Nous n'avons pas tourné longtemps dans les rues miteuses de Palapag. Par contre, l'île, que Paco m'a fait consciencieusement découvrir, est très touristique : des plages de sable fin « paradisiaques » bordées de cocotiers (donc, pensai-je, propices à ma Gamberge), des cascades, des baies d'où émergent des rochers verticaux comme ceux de la baie d'Along, des villages généralement crasseux mais qui conservent parfois des églises de style espagnol bien antérieures au passage de mon Pagès... Bref : des cartes postales typiques des Tropiques. Dans un village, j'ai repéré un « restaurant » qui m'a paru à peu près propre et j'ai payé le repas à Paco :

- Pourquoi voit-on si peu de touristes à Samar ? lui dis-je. L'île est pourtant très belle...
- Pas d'équipements pour les recevoir, me répondit Paco. L'hôtellerie, vous savez, est presque inexistante ici. Et puis, ça ne suffirait pas : il faudrait les occuper, les touristes. Ils ont besoin de distractions, d'« animations », comme ils disent... C'est tout un ensemble

Il avait l'air très au courant, Paco, mais aussi plutôt désabusé. Si, en 1758, Pagès a trouvé si dignes d'envie les « Bissayes » de Samar, c'est qu'à l'époque ils se trouvaient heureux dans leurs maisons faites de bambous et couvertes de palmes de « *nipes* », ou palmiers de Malaisie, dans leurs vêtements confectionnés avec des fibres de l'« *abaca* », un bananier local, sur un sol fertile où ils pouvaient cultiver du riz, de la canne à sucre, du coco, des figues, tous les légumes, tous les agrumes... En somme un pays de cocagne : « *Deux mois de travail au plus, répartis dans l'année, font l'exercice de ces peuples dont les mœurs douces annoncent la félicité.* » Je n'aime pas beaucoup les discours anti-progrès et ces hommes des Lumières, (du moins ceux d'entre eux qui, comme Pagès, se réclamaient de J.J. Rousseau) étaient probablement trop optimistes : les Bissayes baignaient sans doute moins dans la « *félicité* » qu'il l'a cru, mais il est vrai aussi que, s'il nous faut aujourd'hui, pour nous sentir heureux, tant de choses coûteuses dont les « Bissayes » d'il y a deux siècles et demi se passaient très bien, c'est peut-être que le modernisme n'a pas forcément été partout synonyme de bien-être.

Après le repas, quand nous sommes remontés en voiture et que nous avons repris notre balade, j'ai essayé de résumer pour Paco la vision idyllique qu'un voyageur européen du XVIII<sup>e</sup>s. avait pu avoir de la vie de ses ancêtres. Il sourit :

- Ca leur suffisait, dit-il, parce qu'ils ne connaissaient rien d'autre. Il n'y avait pas de télévision à l'époque. Ni d'automobiles. Si ça avait existé ailleurs et s'ils avaient su et vu que ça existait, ils auraient voulu en avoir eux aussi et du coup, deux mois de travail par an ne leur auraient pas suffi.
- Ils auraient donc été moins heureux.
- Pas sûr, car ils auraient été contents de regarder la télé et de pouvoir rouler en voiture.
- Alors vous vous trouvez beaucoup plus heureux qu'eux ?

Il réfléchit avant de répondre :

- Le problème ici aujourd'hui, dit-il enfin, c'est que presque tout le monde travaille douze mois sur douze et qu'ils n'ont toujours pas de voiture. Et beaucoup même, pas de télé.

Finalement, ce Paco était quelqu'un d'intéressant. Je lui ai demandé s'il souhaitait vraiment que le tourisme se développe à Samar et il soupesa le pour et le contre avec beaucoup de lucidité. A la fin des fins, il me dit qu'il était quand même pour, car ça contribuerait à la modernisation de son île, ce qui pour lui était malgré tout l'essentiel :

- On ne peut pas, me dit-il, faire du sur-place quand tous les autres vont de l'avant.

J'ai évidemment dîné et passé la nuit chez lui, comme la veille au soir, et le lendemain, donc hier vendredi, je lui ai demandé de me reconduire à Catarman où j'ai repris l'avion pour rentrer à Manille.

## **Mardi 25 juin.**

Samedi, dès mon retour, je me suis remis à la biographie de Pagès mais je n'ai pas encore fini le récit de la traversée du Mexique, c'est-à-dire du parcours que j'ai fait en compagnie de Mary. Ca n'a pas contribué à éloigner la Gamberge qui, bien entendu, m'avait repris dès que je m'étais retrouvé dans mon studio. Mary... Je lui ai envoyé un mail. Très bref. Juste pour lui dire où j'étais et lui demander ce qu'elle devenait et si sa « nouvelle vie » prenait forme. Me répondra-t-elle ? Je ne cesse d'y penser et j'ai le cœur qui bat chaque fois que j'ouvre ma boîte de réception. Et pourtant, même si je trouvais une réponse, ça ne changerait rien pour moi. A moins qu'elle ne me dise : « *Ca n'a pas marché ici, je vous rejoins à Manille. Venez m'attendre tel jour, à telle heure, à l'aéroport.* » Mais j'ai beau être un peu fou, je sais bien que ça n'arrivera pas.

Alors j'en reviens à Pagès. Je n'y crois plus beaucoup mais je fais comme si. Au fond, « je fais comme si » depuis Cap Haïtien. Ce matin, en préparant mon breakfast quotidien, j'ai eu un moment l'illusion d'être là-bas, dans le studio que m'avait trouvé le dénommé Douyet... Si je n'ai pas l'illusion d'être à Kerilis, c'est uniquement, sans doute, parce ce n'est pas le même breakfast que je prépare, sinon... Alors ? Ai-je fugué pour rien ? Qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse ? J'en suis parfois à penser à la drogue ! A 69 ans bientôt! moi qui n'ai jamais fumé le moindre joint !... Je ne peux plus me « toucher » : non seulement ça ne me fait plus rien, mais ça me dégoûte. La Gamberge ne m'oublie quelque peu que quand je bouge : je ne la sentais pas trop à Guam, ni à Samar... Mais je ne peux tout de même pas bouger en permanence ! Un jour viendra d'ailleurs où je ne pourrai plus bouger du tout.

Je n'ai pas l'intention de visiter Manille en détail : ce n'est pas Mexico. J'ai bien pensé aller voir Quezon City, l'ancienne capitale, qui est redevenue un immense faubourg de Manille, (avant, c'est Manille qui était un faubourg de Quezon) mais, d'après les photos que j'ai trouvées sur Internet, ça m'a l'air d'être une énorme ville à gratte-ciel et ça ne m'attire pas beaucoup. Par contre, j'ai appris qu'il y a des tours guidés qui permettent de voir les centres d'intérêt historiques de la ville, en particulier l'ancien quartier *Intra muros*, le seul qui existât au XVIII<sup>e</sup>, et donc le seul qu'ait connu Pagès. Il faudra que je fasse ce tour un de ces jours. Mais je suis surtout intéressé par les tours guidés qui font l'excursion du Pinatubo qui n'est qu'à une centaine de kilomètres d'ici, et qu'il faut sûrement voir : je me souviens des images de la dernière éruption que j'avais vues à la télé ( Chose curieuse : je ne me souviens plus où je les ai vues, donc si j'étais encore à Dakar à l'époque ou si j'étais déjà rentré en France) Ce dont je me souviens en tout cas, c'est que le volcan était considéré comme éteint car il y avait 500 ans qu'il ne s'était pas réveillé. Et tout d'un coup il a explosé : les cendres sont tombées sur tout le Sud-est asiatique et, si je ne me trompe pas, la température a baissé d'un demi-degré, C'est ce qui s'était passé en Europe, peu avant 1789, quand le Laki islandais a explosé. Il paraît qu'au Pinatubo, l'ancien paysage a été complètement transformé. Je pense que je vais m'inscrire à ce tour. Ca me fera au moins un jour sans Gamberge !

## Samedi 29 juin.

C'est seulement mardi prochain que je ferai l'excursion du Pinatubo : je ne veux pas enchaîner les sorties coup sur coup pour avoir l'illusion d'être débarrassé de la Gamberge. Trop facile. Il faut que je m'habitue à elle, que j'essaie de l'appriivoiser, de la dompter, d'en venir à bout par mes propres moyens. Plus facile à dire qu'à faire... En tout cas, j'ai prolongé de deux semaines la location de mon appartement. Par mail, bien sûr.

Quand la Gamberge me menace, c'est toujours à Pagès que j'en reviens. Je dois souvent me botter les fesses pour m'y remettre, mais je n'ai pas le choix. Que faire d'autre ? C'est Pagès ou la Gamberge : j'ai relu les pages qu'il consacre à son séjour à Manille et quelque chose m'intrigue : il dit lui-même qu'il a passé six mois dans cette ville ; il y est arrivé le 15 octobre 1758 et il en est reparti pour Batavia le 7 mars 1759. Pourquoi y est-il resté si longtemps ? Il décrit la ville (dont il a particulièrement retenu, semble-t-il, qu'elle était cosmopolite) et surtout ses habitants, comme il le fait partout où il est passé, mais il ne dit pas un mot de ce qu'il a fait à Manille ni pourquoi il a tant prolongé son séjour. Il a logé chez l'habitant, dans une maisonnette sur le bord de la rivière, donc à l'extérieur de la ville *intra muros*. « *Je passai mon temps à mon ordinaire, écrit-il, en fréquentant les Indiens le plus qu'il me fut possible : j'habitais, je mangeais, je dormais avec eux.* » Et il a aimé ces « Indiens » de l'île de Luçon tout autant que les « Bissayes » de Samar. Il parle longuement de leur gentillesse, de l'entraide dont ils font preuve les uns envers les autres. Il les a vus (à tort bien sûr) proches de l'Etat de nature. Il a par exemple été frappé par la nudité des enfants, garçons et filles, même parvenus au seuil de l'adolescence. *Mais après tout, dit-il, « les Sauvages, les Indiens des Philippines, ceux de l'Inde, les Arabes, vont souvent presque nus. »* En somme, ce sont les prétendus civilisés que nous croyons être qui voient le mal partout. Eux « *s'accoutument à regarder avec indifférence et selon les bornes et les lois de la Nature, ce à quoi les hommes vicieux attachent une sensualité effrénée.* »

Tout cela ne nous dit pourtant pas comment il a occupé les six mois qu'il a passés à Manille. Certes, il a recueilli des « informations » qui lui ont donné, nous dit-il, « *une très haute idée du parti que l'on pourrait tirer de toutes ces îles Philippines* ». Et il énumère longuement leurs nombreuses ressources. Il fait aussi des réflexions sur « les colonies » en général et sur la façon de les gérer. Si, de retour en France, il veut se faire pardonner sa désertion, (il doit y penser de temps en temps), les « informations » qu'il pourra donner aux puissants sur les pays qu'il aura traversés ne seront sans doute pas inutiles. Soit. Mais tout de même... Six mois !

J'en suis venu à me demander si, par hasard, il ne serait pas tombé sous le charme d'une belle « Indienne » et s'il n'aurait pas eu une liaison à Manille, une liaison qui, dans ce pays administré par les Jésuites, n'a pu être que clandestine. A lire son récit depuis son départ de « St Domingue », Pagès apparaît comme « asexué », comme dit Michel Tournier du Robinson de Daniel de Foe, ce qu'il ne devait pourtant pas être. Simple hypothèse, bien sûr. Dois-je y faire allusion dans mon récit ? Je m'interroge, car, si je commence à y introduire des épisodes supposés de ce genre, ça va finir par être un vrai roman, ce qui jusqu'ici n'était pas mon intention et ne l'est toujours pas.

## Mercredi 3 juillet

Je ne regrette pas cette excursion d'hier au Pinatubo. Outre que ma Gamberge m'a oublié pendant toute la journée, comme elle le fait chaque fois que je suis en balade, le spectacle vaut qu'on y consacre la journée. Il n'y avait guère plus de vingt excursionnistes dans le minibus, dont deux ou trois Français, et la femme qui guidait la visite, et qui s'appelait Inès, était sympathique et connaissait bien son sujet. Le matin, pendant que nous faisons la route aller, elle nous a rappelé que la dernière éruption a eu lieu en 1991 et que, s'il n'y a pas eu plus de morts (près de 1000 tout de même), c'est que dès les premiers signes du réveil du monstre, après cinq siècles d'assoupissement, la majorité des gens qui habitaient à proximité, ont pu être évacués. Cinq siècles : j'ai pensé au Fuji

japonais. On le considère comme éteint, lui aussi, parce qu'il dort depuis les années 1700. Beaucoup moins longtemps, par conséquent, que le Pinatubo. Pourrait-il se réveiller, lui aussi ? Inès, elle, (je lui ai posé la question) en est persuadée. L'éruption du Pinatubo, en tout cas, a surpris tout le monde par sa violence : les forêts qui recouvraient les flancs de la montagne ont été entièrement brûlées et recouvertes par la lave. Le sommet, après l'éruption, culmine deux cents mètres plus bas qu'avant. Les vallées qui s'étaient creusées sur les pentes, ont été comblées, et surtout, un lac de cratère s'est formé.

L'ascension est assez fatigante mais on fait des poses périodiques pour prendre le temps d'aller constater que, par endroits, le sol est chaud, voire brûlant, et que des fumerolles s'en échappent çà et là. Au sommet, le spectacle que l'on découvre depuis le bord du cratère est dantesque : le lac, qui étincelle, au fond, est de couleur verte, comme celui du volcan Kawah-Ijen que j'ai vu, il y a bien longtemps de cela, en Indonésie, car, comme au Kawah-Ijen, c'est un lac d'acide sulfurique : j'ai parlé de ce Kawah-Ijen à Inès, des formations de soufre qui se créent sur les bords du lac, des malheureux porteurs qui descendent récupérer ces morceaux de soufre au fond du cratère, les remontent dans des paniers suspendus à chaque bout d'un balancier, puis les descendent au pied de la montagne où ils sont chargés dans les camions de la société qui exploite cette source de richesse non négligeable pour l'Etat indonésien. Au Pinatubo, pour l'instant, il n'y a rien de semblable, m'a-t-elle dit, mais il est bien possible que le Pinatubo se mette, lui aussi, à produire du soufre dans l'avenir.

Quand nous sommes rentrés à Manille hier soir, j'étais content de cette journée, comme je l'avais été à Hawaï, après l'excursion des volcans, il y a de cela... j'ai vérifié la date... moins de trois mois. Moins de trois mois ! Si je me compare à Pagès qui a mis deux ans pour faire un périple beaucoup plus court que celui que j'ai déjà fait depuis mon départ de Kerilis, je voyage au pas de charge. Et pourtant ce n'est pas vraiment le cas : j'ai pris le temps de voir, même si c'est parfois superficiellement, la plupart des lieux où il est passé. Si la Gamberge ne me faisait pas changer de décor un peu trop vite, j'aurais mis... quoi ?... un ou deux mois de plus que les trois que j'ai déjà passés à déambuler. La vraie raison de la différence entre ses deux ans et mes trois mois, c'est que les déplacements sont infiniment plus faciles et plus rapides qu'à son époque, autrement dit que le monde a formidablement rétréci. Et puis, malgré des disparités qui restent énormes, les modes de vie se sont considérablement rapprochés : si Pagès voyait ce que sont devenus aujourd'hui ses « Indiens » des années 1750, que ce soit au Mexique ou aux Philippines, il n'en reviendrait pas.

## **Dimanche 7 juillet.**

Comme de bien entendu, la Gamberge est revenue dès le lendemain de mon retour du Pinatubo. Et comme toujours, je n'ai rien trouvé de mieux à faire pour tenter de l'oublier que de me replonger dans la biographie de Pagès. J'en suis arrivé à la traversée du Pacifique qui m'a pris, à moi, une nuit d'avion, mais qui, pour lui, a duré trois mois et demi (jusqu'à l'arrivée du galion à Samar) et qui fut très dure. Pour la raconter, je ne peux évidemment que reprendre son récit à lui, en essayant de détailler ce qu'il se contente de suggérer, par exemple ce qu'il appelle « *l'embaras qui règne dans ce vaisseau* » et qu'il précise en disant : « *environ cent passagers dont quarante étaient des Moines* » Les soixante autres ? « *Des Bannis, des Femmes, ... des Marchands, des Officiers de tout grade, tant Militaires que de Justice, beaucoup de Commis et un grand nombre d'Officiers du vaisseau* », lesquels « *ne sont point marins, leurs places s'achetant à chaque traversée...* » Et le pire, c'est que chacun devait embarquer pour le voyage « *ses vivres et son eau* », ce que lui n'avait pas fait car il « *n'avait pas eu le temps de faire ses provisions à Acapulco* » On comprend aisément la faim et la soif qu'il a connues jusqu'à l'arrivée à Guam, une île dont il parle comme d'une sorte de paradis : à Guam il a pu enfin trouver à manger et à boire !... A quoi s'ajoute la météo qui fut par moments détestable, avec des orages violents et donc des coups de vent épouvantables. Tout cela, je



peux l'imaginer (ou plutôt je peux essayer de me renseigner, grâce à Google, par exemple sur les passagers qui empruntaient habituellement le galion) et donc essayer de le raconter d'une façon peut-être un peu plus vivante qu'il ne le fait car son style est celui d'un rapport plus que d'une œuvre littéraire), mais, quand je pianote sur le clavier de l'ordinateur, je ne peux pas éviter la question que la Gamberge ne cesse de me souffler : « A quoi bon tout ce travail ? Tu sais bien que tout cela n'aura pas de suite... » Je me suis pourtant bien promis de ne faire le vol de Manille à Jakarta que lorsque j'en serai arrivé, dans sa biographie, au moment où il quitte lui-même les Philippines pour « Java ». Il ne me reste plus qu'à tenir parole ! Si je ne le fais pas, je n'aurai aucune excuse car le temps ne me manquera pas : j'ai prolongé la location du studio jusqu'à la fin juillet.

### **Vendredi 12 juillet.**

C'est hier que j'ai fait le « *sightseeing tour* » de Manille, et dans l'ensemble je ne le regrette pas : non seulement j'ai échappé à la Gamberge, comme le jour du Pinatubo, mais j'ai découvert que, contrairement à ce que je m'étais mis en tête, Manille n'est pas dépourvue d'intérêt. Ce « tour » a été purement touristique, comme c'est le cas partout dans le monde, mais le petit jeune homme qui le guidait ne refusait pas de parler d'autre chose, y compris des centaines de bidonvilles, dont j'avais aperçu quelques-uns quand j'avais fait ma balade en taxi, le lendemain de mon arrivée, et où vit, paraît-il, près de la moitié de la population de la ville. Nous sommes partis du beau parc Rizal qui donne sur la baie de Manille et où se dresse le monument à José Rizal, médecin mais aussi écrivain et poète, héros de la lutte contre les colonisateurs espagnols à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> s., engagement qu'il paya de sa vie. Pas loin de là, au sud de la rivière Pasig, l'ancien quartier espagnol, dit *intra muros*, est une oasis paisible et presque silencieuse au milieu d'une ville énorme, polluée, bruyante et constamment menacée d'apoplexie par une circulation infernale, et il a conservé l'essentiel du décor qu'a pu voir mon Pagès et un peu du charme qui lui faisait dire que, dans cette ville close exclusivement peuplée d'Espagnols, « *tout y respire l'esprit gai, galant et simple des Indiens* » et que « *le fier préjugé espagnol a un peu cédé au charme de leur caractère* » ! On finit par se dire qu'il en rajoute peut-être quand même un peu.

Plus loin mais toujours de ce côté du fleuve, on nous a consciencieusement fait visiter quelques belles églises baroques de style colonial et, de l'autre côté, d'autres églises dont l'une, moderne, en acier et une autre où est vénérée une statue, curieusement dite du « Nazaréen noir », qui est, paraît-il, portée en procession en janvier, une procession qui, selon notre guide, rassemble des foules considérables. Ce n'est pas pour rien que les Philippines sont le plus grand pays catholique d'Asie. Après l'inévitable halte dans une boutique de souvenirs, notre balade s'est terminée dans la Chinatown de Manille, qui ressemble évidemment à toutes ses semblables que l'on peut voir un peu partout sur les cinq continents. Tout compte fait, un tour sans originalité mais pas inutile.

### **Jeudi 18 juillet.**

Pas de nouvelles de Mary, mais par contre, ce matin, j'ai trouvé un mail de Yutaka : le voyage de noces aura lieu en août et c'est donc en août qu'ils passeront me voir à Kerilis. Que pourront-ils bien penser quand ils trouveront ma maison occupée par d'autres que moi ? Je doute qu'ils imaginent que j'ai fait une « fugue » : ils n'ont sans doute jamais pensé que je pouvais être un détraqué capable de faire une folie pareille. Comme personne ne sait l'anglais à Kerilis et qu'ils n'ont pas les coordonnées d'Odile, ils auront le plus grand mal à se renseigner sur mon compte. Au pire, ils penseront que je suis mort subitement : une crise cardiaque, ça arrive. Mais il n'est pas impossible qu'ils remuent ciel et terre pour savoir ce que je suis devenu...

Quand je pense à l'émotion que j'ai éprouvée, il y a cinq ans, quand Yutaka est venu me dire à Kerilis : « *I am your son* » ! Quand je pense aux espoirs que cette visite avait fait naître en moi ! Comment ai-je pu croire que cette paternité allait changer ma vie ? De quelle façon ma vie aurait-elle pu changer ? Avais-je espéré (ou plutôt : mon inconscient avait-il espéré) que, grâce à ce fils soudain tombé du ciel, nous pourrions renouer, Uiko et moi ?

En tout cas, me voilà seul à Manille (Philippines), cinq ans plus tard, en train de gamberger, après avoir préparé et pris mon repas du soir. Comme hier, comme avant-hier, comme demain soir, comme après-demain, comme tous les jours suivants, y compris à Jakarta, en Inde, à Beyrouth, au grand Nord, au grand Sud, et pour finir à Haïti, où je n'aurai rien d'autre à faire qu'à attendre la mort... Il vaut sans doute mieux que j'arrête ce radotage... Je vais prendre un demi-Imovane pour être sûr de dormir, et aller me coucher.

### **Lundi 22 juillet.**

Cette fois la Gamberge ne me lâche plus. Hier, j'ai tenté d'y échapper. Je me suis dit : « Bouge, puisque c'est quand tu bouges que tu la sens le moins. » J'ai donc pris le métro de Manille avec l'intention de sortir quelques stations plus loin, un peu au hasard. Un peu seulement car une seule des trois lignes du métro de Manille est souterraine, et sur les deux autres, on a sans doute le temps de voir où l'on arrive.

La journée avait mal commencé mais, après tout, pas tellement plus mal que d'ordinaire. J'étais en train de faire les sempiternels gestes quotidiens pour me faire mon non moins sempiternel breakfast américain, quand le disque de *Marjolaine* ... s'est mis à tourner dans ma tête et aussitôt j'ai revu le regard fixe, douloureux, insoutenable, de la pauvre malade mentale, assise en bout de table au petit hôtel-restaurant d'Azay-le-Rideau (je crois), ainsi que les regards, parfaitement normaux, eux, des bien-portants de son groupe qui bavardaient tranquillement sans s'occuper d'elle. J'ai pris mon petit dej., et j'ai lavé la vaisselle que j'ai laissée s'égoutter, en me disant qu'elle sera sèche quand j'en aurai à nouveau besoin, demain matin, pour reprendre le même petit dej. Après quoi, il a bien fallu que j'aie fait mon lit, comme tous les jours, (car ce n'est pas un hôtel ici, il n'y a pas de femme de ménage) en veillant à ce que le drap de dessus et la couverture descendent à la même hauteur de chaque côté. Comme on fait son lit, on se couche : c'était vrai à Kerilis, à Cap Haïtien, à San Antonio, ... c'est vrai à Manille, ce sera vrai à Jakarta et partout ensuite. Ce sera même vrai de mon lit de mort (normalement à « St Domingue », si je vais jusqu'au bout de mon projet de fugue), encore que je mourrai sans doute à l'hôpital ( ? ) plutôt que « chez moi » ( ? ). *Marjolaine* avait cessé de tourner. Après, il a fallu que je me rase : que je sorte le rasoir électrique Philishave de son étui en grosse toile, que j'y branche le fil qui, lui, reste toujours branché (par le transfo) sur une prise de courant de ma chambre. J'ai commencé à me raser, assis sur mon lit : l'emplacement de la moustache et le menton sont assez vite lisses, mais sur les joues et le cou, il faut passer et repasser. Et repasser encore. Finalement j'arrête parce que ça n'en finirait plus... Et comme tous les matins, la série des corvées s'est achevée par le passage dans la salle de bain. Guère d'innovation à en attendre non plus...

En sortant de l'immeuble, comme je marchais sur le trottoir pour rejoindre la station de métro *Araneta center*, la plus proche de « chez moi », je me suis surpris à compter mes pas ! Quand je suis arrivé à 100, je n'ai rien trouvé de mieux à faire, pour que ça s'arrête, que de fredonner *Marjolaine* dans ma tête et de régler mes pas sur la chanson devenue marche militaire ! J'ai pris la ligne bleue souterraine et je suis sorti au hasard, quelques stations plus loin, comme je l'avais décidé, dans un décor urbain banal et bruyant (une avenue), mais à peu près propre : je me suis mis à marcher sur le trottoir (au rythme de *Marjolaine*, qui s'était remise à tourner dans ma tête !). Soudain, j'ai dû m'arrêter et m'adosser au mur d'un immeuble : je ressentais exactement la même sensation que j'avais éprouvée un jour en Louisiane, près de Bâton rouge, je crois (il faudra que je

vérifie), sur les rives du Mississippi (ou de la *Red river* ?) où je m'étais assis sur l'herbe pour pique-niquer. Dans cette avenue de Manille, quelqu'un en moi se disait, comme il s'était dit en Louisiane : « Mais où suis-je ici ? Où suis-je ? et qu'est-ce que j'y fais ? » Chose curieuse, alors que j'avais oublié où j'étais, je me suis souvenu d'avoir repensé, ce jour-là, au bord du fleuve de Louisiane, à l'étrange sortie d'anesthésie que j'avais faite, quelques années plus tôt, dans une clinique de Dakar, où, pendant plusieurs minutes, je m'étais cru arrivé dans l'au-delà, jusqu'à ce qu'une infirmière m'appelle par mon nom et me fasse revenir dans la réalité. Hier, dans cette avenue de Manille, je devais faire une drôle de tête, car des passants m'ont regardé avec... quoi ?, curiosité ? inquiétude ? Un homme plutôt jeune, de type européen, s'est même approché et m'a demandé, en bon anglais, si j'avais besoin d'aide.

- J'ai eu une sorte de malaise, lui dis-je. Pouvez-vous me dire où nous sommes, ici ?

- Nous sommes à Manille (Philippines), me répondit-il, *Shaw boulevard*. Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

Il fouilla dans sa poche et en sortit son portable.

- Merci, lui dis-je. Je me remets maintenant. Je retrouve la mémoire. J'ai eu un moment d'absence mais ça va mieux. Merci mille fois.

Il me regardait bizarrement et finit par s'en aller.

Maintenant, tout se remettait en place dans ma tête : Manille, bien sûr, Manille... Une escale sur le parcours de Pagès que je suis en train de refaire et même de raconter... La précédente escale a été Mexico où j'étais avec Mary, la suivante sera Jakarta où je serai seul, mais où j'ai été, il y a bien longtemps de cela, avec Margaret, ma copine américaine de Calcutta... J'avais recommencé à marcher, mais dans la direction du métro *Shaw* où j'étais sorti tout à l'heure : j'allais rentrer « chez moi ». Je me souvins que j'avais pensé sortir à différentes stations, au hasard... Plus question. Je n'avais rien à faire ici. Je décidai de réserver par Internet, dès que je serais dans mon appart, une place sur le premier vol Manille-Jakarta... Il allait aussi falloir que je mette fin à ma location et que je rende le studio. Après tout, j'avais pratiquement fini le récit du séjour de Pagès à Manille. J'avais même suggéré, pour expliquer la longueur de son séjour, l'hypothèse d'une liaison avec une belle « Indienne »...

La perspective d'avoir des choses précises à faire pour préparer mon départ, m'avait remis d'aplomb. J'étais tout excité quand je suis rentré. C'est ce qu'on appelle être « cyclothymique », non ?

## **Dimanche 28 juillet**

Comme de bien entendu, mon euphorie de l'autre jour, quand je suis revenu après mon « malaise », n'a pas duré longtemps. Dès que mes préparatifs de départ ont été achevés (mon vol réservé et ma location arrêtée), la Gamberge est revenue et je me suis remis à... gamberger. J'allais quitter Manille pour Jakarta. Pourquoi ? Parce que Pagès l'a fait il y a 244 ans. Pagès dont je suis en train de raconter l'aventure. Un récit dont je ne pourrai rien faire quand il sera terminé (si je le termine). Je suis de plus en plus conscient que ce récit n'est qu'un prétexte et que je le continue uniquement parce que je l'ai commencé.

Jakarta, ce ne sera pas comme les escales précédentes : j'y serai en terrain connu. J'y ai passé quelques jours avec Margaret, ma copine américaine, il y a une bonne quarantaine d'années. Nous y étions venus de Calcutta. Le lycée français de cette ville, (une ville qui, à l'époque, n'était qu'une sorte de bidonville géant), avait été ma première affectation dans ma carrière d'enseignant français à l'étranger. Quant à Margaret, elle était au même moment à l'institut américain. C'est là que je l'avais rencontrée : j'y allais assez régulièrement pour suivre des cours d'anglais dont j'avais grand besoin car mon anglais était alors plus que médiocre. Margaret, elle, outre les travaux... disons « alimentaires » qu'elle faisait pour l'Institut (dont des cours d'anglais), préparait

l'équivalent de notre « doctorat » sur les arts de l'Inde. Nous avions tous les deux 25 ou 26 ans à l'époque. Naturellement, l'art indien « exporté » hors de l'Inde avec l'Hindouisme et le Bouddhisme, faisait partie de son sujet. Nous avions déjà été, aux vacances précédentes, visiter le site d'Angkor, au Cambodge, où elle avait été pour moi une guide merveilleuse. Aux vacances de fin d'année qui suivirent nous sommes allés en Indonésie pour voir (et elle pour étudier) les deux chefs d'œuvre « indiens » de Java : Prembanan et Borobudur, qu'elle sut me faire admirer comme ils le méritaient. Nous avons d'ailleurs profité de ce voyage pour aller voir aussi les deux volcans les plus spectaculaires de Java : le Bromo et le Kawah-Ijen. C'est au début des années 60 que nous avons fait ce séjour, une période très troublée politiquement : transition entre les années Sukarno et la dictature de Suharto. C'est peu après qu'eut lieu le gigantesque massacre qui élimina entièrement le Parti communiste indonésien.

Margaret... J'ai gardé le contact avec elle après son retour aux Etats-Unis où je l'ai même revue une fois à la faveur d'une escale à Los Angeles. Elle était déjà mariée, je crois, et même mère de famille et elle doit être grand-mère aujourd'hui. Elle ne m'a pourtant jamais complètement oublié comme l'a fait Mary et nous avons continué longtemps à correspondre de loin en loin. Je dois dire qu'elle n'était pas (loin de là) une sorte de mystère comme Mary. Car, plus j'y pense, plus je trouve Mary énigmatique : il y a certainement des choses que j'ignore à son sujet, et des choses probablement essentielles. Telle qu'elle me l'a expliquée, sa « fugue », plus j'y pense, est incompréhensible. Et que signifie cette histoire de Montevideo, d'« amis » qu'elle a là-bas, de projet d'albums de bandes dessinées ? Elle m'a mené en bateau, c'est sûr, mais pourquoi ? Quelle raisons pouvait-elle bien avoir de le faire ? Je renonce à essayer de comprendre. Elle semblait pourtant sincère : elle avait presque les larmes aux yeux, je m'en souviens, quand nous nous sommes séparés à Mexico. J'avais pensé lui envoyer un mail pour lui dire que je quittais Manille pour Jakarta. Finalement, je ne vais peut-être pas le faire...

C'est demain que je prends l'avion. Ce soir je prendrai un demi-Imovane pour être sûr de dormir. Je m'aperçois que je le fais de plus en plus souvent. L'autre soir (c'était dimanche, je crois, ou peut-être lundi ?), j'ai constaté que j'avais déjà utilisé le quart de la boîte, qui était entière quand j'ai quitté Kerilis.. Heureusement, j'en ai une seconde en réserve. L'autre soir, en prenant le comprimé, je me suis dit : « Il te suffirait d'avalier toute la boîte, tu ne te réveillerais plus. »

## **Lundi 29 juillet.**

C'est dans l'avion de Jakarta que je reprends ce journal. Je bouge, donc ça va moins mal. Mais ce matin, quand je me suis levé, à Manille, ce n'est pas *Marjolaine* qui s'est mise à tourner dans ma tête, c'est le *Dies irae*. Ca ne s'invente pas. Le *Dies irae* que l'on chantait encore aux enterrements (et en latin !) quand j'étais jeune. Si j'étais superstitieux, j'aurais pensé que l'avion allait tomber, mais (j'en suis le premier étonné, d'ailleurs) je ne suis pas superstitieux.

Toujours est-il que le journal en langue anglaise que nous a distribué la compagnie indonésienne *Garouda* quand nous avons été installés dans l'avion, ne m'a pas passionné. A vrai dire, je me suis contenté de le survoler. J'ai quand même appris (outre l'enlèvement américain en Irak qui, comme prévu, se confirme) qu'une canicule exceptionnelle règne cet été sur l'Europe et spécialement sur la France. Comme de bien entendu, cela relance les sempiternels discours sur le réchauffement climatique exclusivement dû, comme nul ne l'ignore, aux cheminées des usines et aux pots d'échappement des voitures... Comme s'il n'y avait jamais eu d'étés caniculaires dans les siècles passés !

C'est le récit de Pagès que je lisais ou relisais (un peu par habitude) avant de me remettre à ce journal : le récit, bien sûr, (très technique, comme toujours chez lui) de cette traversée Manille-Batavia que la « *golette espagnole* » sur laquelle il avait embarqué, mit un mois à accomplir, du 20

mars au 15 avril 1759, et que je vais faire, moi, en quelques heures. Pagès ne se plaint pas des conditions de cette traversée et il a manifestement moins souffert que sur le fameux « galion » entre Acapulco et Manille. Le récit qu'il fait de sa découverte de Java, ou plutôt de « *Batavia* » (car il n'a guère séjourné que « *dans cette ville ou aux environs* » où il est quand même resté quatre mois) n'est pas sans intérêt. Il constate « *le peu de solidité des établissements Hollandais en comparaison de celle des Iles Philippines* ». Cela vient, selon lui, de ce que les Hollandais « *n'ont pu s'incorporer les Indiens ; ils n'ont fait au contraire qu'en aliéner l'esprit... Je n'attribue ce défaut de solidité, ajoute-t-il, qu'aux Chefs Indiens qu'ils ont laissé subsister, à la différence de religion de ces mêmes Indiens avec la leur, et à l'avidité ordinaire du commerce... qui ne peut produire que le mépris ou la haine.* » Ces différentes « causes » n'ont pas la même valeur : l'avidité commerciale n'était sans doute pas pire dans l'Insulinde hollandaise que dans les colonies espagnoles. Quand il parle des « *Chefs Indiens* » que les Hollandais « *ont laissé subsister* », il doit faire allusion aux petits roitelets locaux, comme ce « sultan » de Yogyakarta dont nous avons visité le palais, Margaret et moi. Les Hollandais les avaient maintenus en place, comme les Anglais l'ont fait des Maharajahs indiens. Et de leur point de vue de colonisateurs, ils n'avaient peut-être pas fait un si mauvais calcul, après tout. En définitive, la meilleure des trois raisons qu'il invoque c'est sans doute la différence de religion : contrairement aux Espagnols, les Hollandais n'ont pas cherché à convertir leurs « Indiens » au Christianisme et l'islamisation de l'actuelle Indonésie, à partir du XVI<sup>e</sup>s. (seule Bali est restée Hindoue), n'a sûrement pas facilité leur colonisation, mais enfin Pagès aujourd'hui serait sans doute bien surpris d'apprendre qu'elle a duré plus longtemps que celle des Espagnols. Il serait surpris car il notait « *qu'ils sont sans cesse en guerre et sans cesse vainqueurs. C'est cependant une hydre d'où renaissent sans cesse de nouvelles guerres.* » Et il en énumère trois ou quatre récentes aux quatre coins de l'archipel indonésien.

Par moments cependant, je trouve Pagès un peu décevant : comme au Mexique, il semble n'avoir eu aucune curiosité « touristique » : il a manifestement ignoré l'existence de Prembanan et de Borobudur qui, à cette époque, ne devaient d'ailleurs plus être, comme Angkor, que des tas de cailloux disloqués par la jungle. Et puis, je l'ai déjà noté, le « tourisme » n'a été inventé par les Européens qu'au XIX<sup>e</sup> s. et l'on ne peut lui reprocher, après tout, de n'avoir pas été en avance sur ses contemporains. Plus grave à mon avis : il ne s'interroge jamais sur le fait, par exemple, que les Hollandais se soient substitués aux Portugais pour le commerce des épices. C'est pourtant un fait riche d'enseignement : les Portugais (et les Espagnols) avaient découvert le monde et inauguré le grand commerce « mondialisé » ; c'est la contre-réforme catholique qui, en mettant en place dans ces pays de véritables régimes policiers, a arrêté net leur élan. Et naturellement les pays protestants d'Europe du Nord (Hollande, mais surtout Angleterre) s'empressèrent d'en profiter.

Que vais-je faire en Indonésie ? Combien de temps vais-je y rester ? Il vaut sans doute mieux que je n'y pense pas trop. Ca dépendra de la Gamberge.

### **Mercredi 31 juillet.**

Me voilà dans un petit hôtel modeste de Jakarta où le prix de pension est plus qu'abordable : A mon arrivée, j'ai fait hier, comme à Manille, un tour de ville en taxi. Jakarta semble avoir changé. Il y a quarante ans, au centre de l'agglomération, les gratte-ciel voisinaient avec les masures. Il y a aujourd'hui beaucoup moins de masures et beaucoup plus de gratte-ciel et certaines avenues ont de vraies allures de capitale moderne. Quand nous étions ici, Margaret et moi, les Indonésiens se flattaient d'être un pays de tolérance religieuse, malgré une majorité musulmane écrasante. Depuis, hélas, l'Islamisme a émergé et ils ont leurs extrémistes et leurs terroristes ici aussi : ce sont eux qui ont perpétré, il y a quelques années, un énorme massacre dans une discothèque de Bali où des

dizaines de jeunes Australiens ont trouvé la mort. Cependant le pays est probablement aujourd'hui plus démocratique qu'autrefois, même si, comme partout dans le Tiers Monde, il faut sans doute mettre le mot « démocratique » entre guillemets.

Pagès a fait une description flatteuse de la « *Batavia* » qu'il a connue. Il décrit un quartier central réservé aux Hollandais (qui n'ont jamais été plus de 5.000, soit à peu près un habitant sur 20) avec des rues « *qui peuvent passer pour autant de petites promenades* », bordées de belles maisons colorées, des canaux pour rappeler la Hollande, et un château où résidait le Gouverneur général, personnage qui menait un train de vie fastueux et quasi royal. Trois faubourgs entouraient la ville, « *séparés par des grandes distances occupées... par les jardins des Hollandais.* » Le plus peuplé des trois était celui des Chinois que les Hollandais, au début, avaient attirés à Java, mais qui furent ensuite l'objet de la haine des « Indiens », habitants d'un autre faubourg, et même les victimes de massacres. Pagès n'a pas aimé les rues sales de ce quartier chinois ; par contre il a trouvé « *de bon goût* » leurs temples et parle plutôt positivement des rituels qui s'y déroulaient, du moins de ce qu'il a pu en connaître. Mais de tout cela, il ne reste rien aujourd'hui (mon commentaire de la description de Pagès sera donc vite fait) et je n'ai guère envie de prolonger mon séjour à Jakarta. Je retournerai peut-être voir le vieux port de Sunda Kelapa, que nous avons trouvé pittoresque, Margaret et moi, et la grande place du centre-ville où nous avons fait la queue pour accéder à l'ascenseur du « *Monumen Nasional* » (sic). Du sommet nous avons découvert une vue panoramique de la ville dont je me souviens : ça me permettra de vérifier si la capitale indonésienne a vraiment changé.

## **Vendredi 2 août**

Finalement, je ne suis retourné ni à Sunda Kélapa ni au « *Monumen Nasional* ». Je suis resté tourner en rond dans ma chambre et dans le quartier de mon hôtel, en proie à la pire Gamberge. *A priori*, je ne vais pas rester longtemps à Jakarta. Je n'ai pas envie de revoir Premanan et Borobudur, ni le Bromo et le Kawah-Ijen. D'abord parce que je me souviens bien de ces sites qui, évidemment, n'ont pas changé. Si j'y retournais, ça ne pourrait que me faire gamberger un peu plus encore : je nous reverrais dans tous ces lieux, Margaret et moi, il y a quarante ans, jeunes, insouciant, la vie devant nous, ne pensant et ne croyant ni à la vieillesse ni à la mort, ou bien je m'imaginerais avec Mary, comme à Mexico ou à San Luis Potosi... Si je devais profiter de mon escale ici pour faire une « excursion », ce serait plutôt pour aller à Bali. Nous avons regretté, Margaret et moi, je m'en souviens, de ne pas avoir eu le temps de visiter cette petite île restée hindouiste et donc unique dans l'ensemble indonésien. Je sais bien que nous sommes en plein été et que Bali doit être envahie par les touristes « occidentaux », européens, américains et australiens, mais je n'ai pas le choix : si ce n'est pas maintenant, ce ne sera jamais. Et puis il faudrait que je me renseigne (par Internet, évidemment) : les touristes doivent s'agglutiner dans des endroits bien précis de l'île, sur les plages probablement, et il doit être possible de fuir les ghettos où ils s'enferment. Le problème, c'est qu'il faudrait que j'aie envie de faire ce saut de puce, donc que la Gamberge m'oublie un peu.

De plus, mon Pagès non seulement n'a pas été dans tous ces lieux, Borobudur ou le Kawah-Ijen, par exemple, mais a ignoré leur existence. Il est resté quatre mois à « *Batavia* » mais, comme à Manille, il ne dit pas comment il a occupé ce long séjour, il se contente de mentionner ses « passe-temps » : « *Je passai mon temps très agréablement dans ce pays, écrit-il, tantôt dans la ville, tantôt dans un jardin tel que ceux dont j'ai parlé. Les Comédies européennes et chinoises, des espèces d'opéras javans mêlés de danses, la musique de ces différents peuples, toutes ces nouveautés me charmaient* ». Evidemment, je pourrais bien supposer qu'il a eu à Batavia, comme à Manille, une liaison avec une belle Indienne, voire même que ce « *jardin* » dont il parle était celui d'une créole de mœurs légères qui recevait chez elle son amant français. Mais ça paraîtrait peut-être tourner au

procédé. Et puis, il faut bien que je me l'avoue, Pagès ne m'intéresse plus beaucoup. Je suis trop conscient maintenant que le récit de son aventure que j'ai commencé, n'est (ou n'a été ?) qu'un prétexte et que, ou bien je ne le finirai pas, ou bien il restera dans un tiroir ou sur le disque dur de mon ordinateur, comme le sont restés *Les rêves des Sages*.

## Dimanche 4 août

Hier, je déambulais dans les rues banales de « mon quartier », en gambergeant plus que jamais, et j'ai soudain compris que, si, comme je l'ai écrit dans le passage précédent, j'attendais d'« avoir envie » d'aller à Bali pour y partir, je n'y partirais jamais. Pour me débarrasser, au moins momentanément, de la Gamberge, me suis-je dit, je dois faire comme à Manille : bouger. Je sais bien que, quand je suis allé de Manille à Guam et à Samar, j'avais une raison (ou au moins un prétexte) valable : je devais connaître l'état actuel des lieux que Pagès avait décrits. Mais ce n'était pas le cas quand j'ai fait l'excursion du Pinatubo où il n'a jamais mis les pieds et dont il a même sans doute ignoré l'existence. Quand j'en étais revenu, j'avais noté dans ce journal que la Gamberge m'avait fichu la paix pendant cette balade comme pendant celles de Guam et de Samar. C'était pareil cette fois : je devais bouger et donc partir à Bali sans attendre d'en « avoir envie ».

Je suis remonté dans ma chambre et j'ai cherché sur Internet des renseignements sur Bali : je crois avoir compris que la petite ville d'Ubud, au centre de l'île, est le lieu touristique par excellence à Bali, pour ceux du moins qui viennent y chercher autre chose que des plages et des boîtes de nuit. J'ai même noté les références de quelques petites « pensions » sympathiques... Comme toujours dans ces moments-là, l'excitation m'a saisi : j'ai en toute hâte fourré mes affaires de toilette dans une sacoche (ainsi que ce journal), j'ai descendu mes bagages à la réception de l'hôtel en leur demandant de me les garder le temps de mon absence et de me réserver une chambre en vue de mon retour, puis j'ai sauté dans le premier taxi qui est passé : direction l'aéroport. Et c'est en y arrivant que j'ai eu la surprise de ma vie.

J'avais seulement dit au chauffeur : « l'aéroport » sans précisions. A-t-il pensé, en me voyant sans valises que j'allais non pas prendre un avion mais attendre quelqu'un aux arrivées ? Toujours est-il que c'est aux « *Arrivals* » qu'il m'a conduit. Un vol venait probablement d'atterrir ; en tout cas, beaucoup de gens sortaient du hall des arrivées, chargés de bagages. Parmi eux, j'eus un coup au cœur en reconnaissant... Odile et Mona ! Et cette fois, pas d'erreur possible : c'étaient bien elles. Elles tiraient chacune leur valise à roulettes et suivaient un type en bras de chemise, d'une main tenant sa veste qui pendait derrière son épaule gauche, de l'autre tirant, lui aussi, sa valise à roulettes. Tous trois sont passés juste devant mon taxi : je me recroquevillais au fond de la voiture derrière le chauffeur, ma petite sacoche levée pour cacher mon visage. Mais ni Odile ni Mona ne regardaient dans ma direction. Leur type s'est approché d'un taxi avec lequel il s'est mis à parlementer : les deux femmes attendaient derrière lui. Puis le taxi, après avoir mis les bagages dans son coffre, a fait s'installer les femmes à l'arrière tandis que le type s'asseyait à côté de lui, et la voiture démarra. Je dis à mon taxi que c'était aux « *Departures* » que je voulais aller et il m'y a conduit immédiatement. Il était plus de 18 heures.

Au comptoir de *Garuda*, j'ai appris que le prochain vol pour Denpasar, la petite capitale de Bali, avait lieu le lendemain dimanche (aujourd'hui par conséquent) à 8 H.27 du matin. J'ai acheté immédiatement un aller simple (que j'ai payé cash et non par carte, par précaution), en me disant que je déciderais sur place, en fonction de la suite des événements, de la date de mon retour. Il était clair que je ne pouvais pas retourner passer la nuit dans mon petit hôtel de Jakarta, d'abord parce que j'avais rendu la chambre et descendu mes bagages à la réception, mais surtout parce qu'Odile, Mona et leur *coach* étaient bien capables de m'y retrouver et de m'y prendre au piège. Je suis donc

allé m'asseoir dans le grand hall des départs en me disant que j'allais devoir y passer la nuit. Et là j'ai enfin pu réfléchir à ce que je venais de voir.

Depuis qu'Odile et Mona m'avaient fait savoir (et par deux fois) qu'elles me suivaient à la trace, j'avais souvent pensé qu'elles pouvaient très bien partir me rejoindre et débarquer un jour dans un lieu où elles pourraient me surprendre... Je le pensais mais au fond je n'y croyais pas. Il est vrai qu'à San Antonio, quand, de loin, j'avais pris Mary pour Mona, ma première réaction avait été de me dire : « Ca y est, elles m'ont retrouvé ». Pourtant, dans mon esprit, ça restait une éventualité plus théorique que réelle. (D'ailleurs, à San Antonio, c'était Mary que j'avais rencontrée, pas Mona. Je pouvais donc me dire : « Tu fantasmes. ») Ce que j'avais oublié, c'est que nous sommes début août, donc en pleines vacances. Ce week-end, en France, toutes les télé vont parler du « *chassé-croisé des juilletistes et des aoûtiers* » (probablement même l'ont-elles déjà fait le week-end dernier), et montrer des images d'embouteillages et de bouchons sur les routes. En ce moment, en Europe, ce sont les vacances d'été. Or Odile a généralement ses vacances en août. S'il y a un moment où j'aurais pu m'attendre à la voir arriver, c'est bien maintenant. Avec sa Mona, bien sûr, que je soupçonne, depuis le début, d'avoir monté toute cette affaire.

Et qui est ce type qui les accompagne et même sans doute les chaperonne ? Ce n'est en tout cas ni Eric ni Stéphane, je les aurais reconnus. Je me disais bien qu'elles ne pouvaient pas partir seules à ma recherche et que, si elles se décidaient à le faire, elles devraient faire appel à un professionnel, type détective : c'est probablement ce détective qui est avec elles. De même que c'est sans doute lui qui, les deux fois, m'a expédié les coupures d'*Ouest-France*. Et c'est sans doute lui aussi qui me suit à la trace, grâce à l'utilisation que je fais de mon passeport et surtout de ma carte de crédit. Je ne sais pas si c'est Mona qui le paie, mais, si c'est elle (la contribution d'Odile, en tout cas, doit être modeste), ce petit jeu doit lui coûter cher. Quoi qu'il en soit, s'il ne leur était pas difficile de me situer à Jakarta ; il devrait être moins facile pour eux de me repérer dans la ville car avant de quitter l'hôtel, je n'ai pas payé par carte les nuitées que j'y avais déjà passées (comme si j'avais eu un pressentiment.) Cependant, ils me retrouveront : je ne me fais pas d'illusion là-dessus. Et ils guetteront mon retour. Comment ferai-je pour récupérer mes bagages sans qu'ils me sautent dessus ? Je verrai bien ; on n'en est pas là.

Hier soir je suis allé manger un morceau à la cafétéria de l'aéroport et j'ai avalé un Imovane entier pour être sûr de dormir. J'ai en effet dormi jusqu'à trois heures et demie du matin. Vers six heures je suis allé aux toilettes me laver les dents et me raser. Je n'ai pas pris de petit dej. car je me suis dit qu'on nous le servirait sans doute dans l'avion, ce qui a été le cas. Après quoi, j'ai eu le temps d'écrire ce journal, avant l'atterrissage à Denpasar.

## **Lundi 5 août.**

Hier matin, quand je suis sorti de l'aéroport de Denpasar (dans le hall, j'avais réservé une chambre dans une *guesthouse* d'Ubud), j'ai demandé à un taxi de me balader un peu dans la ville avant de me conduire à Ubud. De la ville j'ai retenu surtout les embouteillages de voitures et de triporteurs. Et puis, consciencieusement, le taxi m'a fait passer à la plage de Denpasar : « *Kuta beach* », m'a-t-il dit. Toutes les rues qui y conduisent sont livrées au tourisme et aux touristes, avec des « *money changers* » tous les cinquante mètres et des boutiques d'attrape-nigauds dont l'une, je l'ai noté au passage, avait pour enseigne « *Sweet poison* » ! Quant à la plage, c'est une plage, tout simplement. Si les bobos, mâles et femelles, viennent à Bali uniquement pour s'allonger sur le sable en regardant la mer et en attendant que le temps passe, ils seraient tout aussi bien à Biscarosse ou à Palavas-les-flots. Ou à Keravello. Et ça leur coûterait moins cher. Mais bien sûr, ici, il y a l'exotisme ! Je revois une vieille balinaise corpulente, en robe longue, parcourant la plage avec, sur la tête une pyramide de fruits tropicaux, et passant entre les femmes en bikini allongées sur leurs



serviettes de plage, le corps enduit de crème solaire : une Balinaise qui vend des fruits tropicaux, ça ne se voit pas à Biscarosse, évidemment !

Bali est située à l'extrémité Est de Java. Comparée à sa grande voisine, elle est petite. Le taxi m'a dit qu'Ubud, au centre de l'île, n'est qu'à 25 kilomètres de Kuta beach. L'intérieur de l'île m'a presque donné une impression de prospérité. Les routes sont étroites mais goudronnées ; elles parcourent une île qui semble très peuplée, fertile, et qui, en tout cas, est cultivée comme un jardin. De beaux plans d'eau en terrasse d'où émergent des alignements de touffes vertes, et qui sont évidemment des rizières. (On y fait, je l'avais lu, plusieurs récoltes par an). De nombreux villages presque toujours propres, avec de curieuses petites pagodes à plusieurs étages de chaume. Ce sont des « *mérous* » m'a dit le taxi, les petits autels des temples où les fidèles (ou les prêtres) déposent des offrandes. J'en avais souvent vu des photos dans des brochures touristiques. Le taxi, qui semblait connaître le sujet, m'a encore dit qu'il y a toujours trois temples par village et que le nombre des étages des *merous* varie selon la caste des fidèles auxquels l'autel est réservé. Je l'ai questionné sur sa caste à lui : il n'était pas brahmane, m'a-t-il répondu, mais appartenait quand même à une caste supérieure. Dans l'un de ces villages, la voiture a dû se garer et s'arrêter assez longuement pour laisser passer une procession hindoue dont les participants, hommes et femmes, étaient tout de blanc vêtus.

Le taxi connaissait la petite pension où j'avais fait une réservation depuis l'aéroport et il m'y a conduit directement quand nous sommes arrivés à Ubud. La porte franchie, je me suis trouvé dans un grand jardin luxuriant parsemé de petits pavillons en bois couverts de chaume. Dans une sorte de guérite près de la porte d'entrée, qui servait de réception, deux petits jeunes gens procédèrent aux formalités du *check-in* (le prix était dérisoire), puis l'un d'eux me conduisit à mon bungalow non sans m'avoir désigné un petit pavillon (un toit de chaume supporté par quatre piliers de bois) qui, me dit-il, était celui du breakfast : des jeunes, effectivement, y étaient attablés. Il n'était pas trop tard pour déjeuner, me dit-il : le breakfast était servi jusqu'à 10 heures. Dans mon « bungalow », meublé simplement mais avec goût, il ouvrit la grande porte-fenêtre qui donnait sur un petit balcon et je fus émerveillé : j'étais au milieu du jardin tropical d'une admirable luxuriance. Tandis que le petit jeune homme sortait, une jeune fille en sari est entrée, portant un plateau qu'elle a posé sur la table. Elle m'a servi le thé puis elle a joint les mains en les portant à la hauteur de ses yeux, à l'indienne, et s'est éclipsée. C'est alors que la Gamberge s'est emparée de moi et elle ne m'a pas lâché depuis. C'est ce soir, la nuit tombée, que j'écris ce journal et j'ai du mal à exprimer ce que j'ai ressenti ce matin à ce moment-là. Je ne pouvais détacher mon regard de ce merveilleux jardin et les larmes, soudain, me brouillèrent la vue. Je me souviens seulement que je me disais : « Tu es au paradis et c'est justement cela qui cause ta douleur. » Mais pourquoi ? Parce que j'étais seul, oublié de tous (sauf de celles dont j'aurais justement préféré qu'elles m'oublient) ? Parce que je savais que, si je devais m'installer ici définitivement, dans un mois (que dis-je ! dans une semaine) je ne pourrais pas plus me supporter dans ce paradis que je ne le pouvais, il y a moins d'un an, au bord de mon non moins merveilleux « Mor- bihan » ?

J'avais déjà pris le petit dej. dans l'avion, mais j'y suis retourné puisqu'il était inclus dans le prix de la chambre et qu'en plus cela m'aiderait à sauter le repas de midi. Et puis, j'y rencontrerais peut-être quelqu'un à qui parler. Effectivement, quand je me suis attablé, dans le pavillon du breakfast, il y avait là un jeune couple qui venait lui aussi d'arriver. C'étaient des Suisses francophones très sympathiques. Quand ils surent que j'arrivais tout droit de Denpasar, ils me dirent qu'ils étaient là, eux, depuis plusieurs jours mais qu'aujourd'hui ils avaient fait la grasse matinée. Je pensai qu'ils en avaient profité pour faire et refaire dix fois l'amour, qu'ils devaient donc avoir, comme on dit, « les sens apaisés », et qu'ils étaient heureux. Ils avaient l'âge que nous avons, Margaret et moi, quand nous avons visité l'Indonésie. Comme nous à l'époque, il ne se savaient ni mortels ni promis à la vieillesse, à la déchéance et à la Gamberge. « Profitez-en, leur dis-je, car quand les ennuis commencent, croyez-moi, ils n'arrêtent plus. »

Je suis sorti pour voir la petite ville qui, comme mon merveilleux jardin, m'a enchanté. Ma journée y a passé : les rues, malheureusement un peu bruyantes à cause de la circulation, sont pleines de petites galeries d'art et d'ateliers d'artisans, sculpteurs sur bois généralement... Les femmes ne s'y promènent plus les seins nus, comme l'avait encore constaté Henri Michaux dans les années 1930. Cela avait dû le frapper car il en parle plusieurs fois dans « *Un barbare en Asie* ». Dans une de ces rues, une jeune femme en jupe longue et chemisier blanc, portant un plateau, déposait à la porte de chaque maison et de chaque boutique des petites offrandes (une pincée de riz et quelques grains de différentes épices déposés sur quelques feuilles vertes) et à nouveau, comme à la *guesthouse*, les larmes m'ont brouillé la vue. J'étais au paradis et c'est justement cela qui causait ma douleur.

Je suis allé jusqu'à l'extrémité de cette rue et j'ai découvert les belles rizières inondées qui entourent la ville. Au « *Tourist Office* », j'ai fait une provision de brochures sur Bali et sur Ubud. J'ai parcouru le pittoresque marché de la petite ville, je suis allé voir la « Forêt des singes », puis je suis revenu à la *guesthouse* où je me suis reposé. A la porte de mon bungalow, j'ai été tout ému de trouver une petite offrande comme celles que la jeune femme que j'avais vue ce matin, déposait devant la porte de chaque maison. Cet après-midi, j'ai visité plusieurs temples qui à Bali ne sont pas des monuments mais des enceintes regroupant plusieurs pavillons toujours couverts de chaume et ornés de statues et de beaux bas-reliefs, sculptés dans une pierre qui m'a semblé (mais peut-être à tort) être du grès. Dans ces temples j'ai découvert ces « mérous » dont le taxi m'avait parlé. Un prêtre m'a expliqué que leur nom vient du mythique « Mont Meru » indien, séjour des Dieux. Et c'est alors que je me suis souvenu que les tours des temples d'Angkor, que j'ai visités il y a bien longtemps avec Margaret, sont aussi une figuration de ce Meru himalayen. Dans l'un de ces temples j'ai vu une petite affiche annonçant pour ce soir une représentation du ballet du *Ramayana*, l'une des deux grandes épopées de l'Inde antique, et je me suis empressé d'acheter un billet. J'ai dîné dans un restaurant installé au bord d'un bassin couvert de lotus, entouré de statues mythologiques et au centre duquel jaillissait un petit jet d'eau. Un trio de musiciens balinais jouait cette musique si typique qu'on appelle, je crois, *gamelan* et, la musique se mêlant au décor, j'ai eu, une fois encore, l'impression, presque douloureuse, d'être au paradis... Ma soirée a été occupée par la représentation du ballet du *Ramayana* : j'avais vu en France, à la télévision, des spectacles comme celui-là, donné par ces sortes de femmes-poupées d'une grâce incomparable. Mais leur « incarnation » soudaine devant moi, dans le monde réel, avait quelque chose de miraculeux et que j'ai trouvé fascinant.

Quand je suis revenu dans ma chambre, j'ai tapé un mail pour Margaret, sans savoir d'ailleurs si l'adresse que j'ai est toujours la bonne, car il y a bien longtemps que je n'ai pas correspondu avec elle :

*« Il y aura bientôt quarante ans, lui ai-je dit d'entrée de jeu avant de lui parler de moi et de lui demander de ses nouvelles, nous étions à la porte du paradis et nous n'y sommes pas entrés. J'y suis aujourd'hui (seul, cette fois), mais hélas il est trop tard. Les jeunes peuvent peut-être croire au paradis, mais à notre âge on sait que le paradis n'est qu'un fantasme et qu'il n'existe nulle part. Si l'on s'y installait, il cesserait immédiatement d'être paradisiaque et l'on s'empresserait de partir le chercher ailleurs. Sans plus de succès évidemment. »*

Avant de me coucher, j'ai pris un demi-Imovane pour échapper à la Gamberge, au moins pendant la nuit. J'ai constaté que la boîte est presque à moitié vide. Heureusement il m'en reste une autre. Complète, celle-là. C'est du « Zopiclone », le générique de l'Imovane. J'avais une ordonnance de mon généraliste et j'avais acheté cette boîte à la pharmacie de Marzal avant mon départ, il y a quatre mois. Quatre mois ! Quatre mois seulement. J'ai l'impression qu'il y en a au moins quarante ! J'ai ouvert la boîte et je me suis dit en regardant les deux plaques : « Si tu ne te supportes plus, le voilà, le repos éternel. » J'ai machinalement sorti un par un les comprimés de leurs plaques et je les ai rassemblés dans le petit verre qui, à mon arrivée, était dans la salle de bain, sur le lavabo, et où j'avais placé ma brosse à dents. Il y a en tout 22 comprimés. La moitié d'un seul

me fait dormir. Vingt-deux, c'est donc sûrement plus qu'il n'en faut sans doute pour trouver le repos éternel.

## **Mardi 6 août.**

Il a plu à verse toute la nuit et ce matin, le merveilleux jardin tropical (je devrais sans doute dire plutôt « équatorial ») que je découvre quand j'ouvre la porte-fenêtre qui donne sur le balcon, était ruisselant, « brillant à travers ses larmes » : les belles feuilles vertes des arbres, larges et épaisses comme du cuir, étaient plus luisantes que jamais. Il pleuvait encore quand j'ai traversé le jardin pour rejoindre le pavillon du breakfast. La mousson sans doute. Le breakfast, je l'ai pris en compagnie de trois jeunes Japonaises en vacances qui, m'ont-elles dit, trouvent Bali « *magic* ». Ensuite j'ai demandé au petit jeune de la réception de m'appeler un taxi avec lequel je me suis entendu sur le prix d'une balade dans l'île pendant quelques heures. J'ai encore le réflexe de chercher à voyager « à l'économie », bien que je commence à me demander si, au point où j'en suis, cela a toujours un sens. En tout cas, quand je constate qu'une voiture avec chauffeur ne coûte pas plus cher qu'une voiture sans chauffeur en France, je prends : c'est ce que j'avais déjà fait à Samar et que j'ai refait ici. J'ai donc demandé au taxi de me conduire au Mont Batur puis de revenir par le lac Batran, deux sites recommandés par une brochure illustrée de belles photos, que j'avais trouvée à l'Office du Tourisme.

Il pleuvait encore quand nous sommes partis, mais ça s'est peu à peu calmé. Le nord de Bali est montagneux, contrairement au sud, et le mont Batur est un ancien volcan qui culmine à plus de 1700 m. et domine un lac (de cratère) aux eaux « turquoises », comme répètent patement les dépliants touristiques. De l'endroit où mon taxi a arrêté la voiture, le panorama est magnifique. « Sublime », aurait dit Stendhal. Les lointains étaient un peu brumeux mais la pluie avait cessé. Je n'ai presque jamais fait de photos et je n'ai guère de traces « iconographiques », ni électroniques ni sur papier, des multiples lieux, superbes ou pittoresques, que j'ai découverts au cours de ma vie de globe-trotter. Quand j'étais jeune, je méprisais le réflexe de tant de touristes qui finissent par ne plus voir le monde qu'à travers l'objectif de leur appareil photo ou de leur camescope. Et puis je trouvais ce réflexe « bourgeois », au sens que les Romantiques donnaient à ce mot. Il m'arrive de le regretter aujourd'hui et, ce matin, je m'en suis voulu de ne pas pouvoir fixer ce moment exceptionnel où je contemplais l'admirable paysage du mont Batur et de son lac.

Après cela, nous avons fait une longue boucle vers le nord qui nous a fait passer le long de la mer, à l'opposé géographique de Denpasar et de Kuta beach. Et puis nous sommes redescendus vers le sud. Quand nous sommes arrivés au lac Batran et que j'ai découvert la silhouette des deux petits merus du temple de la déesse des Eaux, surtout le plus haut, aux multiples étages, se découpant, admirablement contrastés, sur fond de lac brumeux bordé de montagnes lointaines, j'ai éprouvé le même émerveillement qu'hier devant le jardin « tropical » de la petite pension d'Ubud : comme celle d'hier, l'image de cette icône emblématique de l'Extrême-Orient, m'a mis les larmes aux yeux, tout comme, il y a bien longtemps, le torii japonais de Miyajima que je ne me laissais pas de contempler, le jour où j'étais allé visiter Hiroshima. La différence avec Miyajima, c'est qu'ici j'étais seul pour profiter de cet admirable tableau. Renan a tort : il n'y a pas que sur l'Acropole d'Athènes que la perfection existe. Le spectacle que j'avais sous les yeux, comme, tout à l'heure, celui du lac Batur, incarnait bien, lui aussi, la perfection. Et comme hier, (j'aurais dû m'en douter), la Gamberge m'est retombée dessus, toujours de la même façon : « Tu es au Paradis et c'est justement cela qui cause ta douleur... »

On peut faire des promenades en barque sur le lac et c'est ce que j'ai fait, après avoir demandé à mon taxi de m'attendre. J'étais le seul client du batelier. L'horizon montagneux était

dans la brume mais, tandis que le bateau glissait sur le lac immobile et que j'avais les yeux rivés sur les deux merus du temple, le grand et le petit, à la grâce si émouvante, je pensais à Emma rêvant à son paradis du bout du monde : « *Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie... Cependant, sur l'immensité de cet avenir..., rien de particulier ne surgissait : les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots ...* » Ah, Emma ! Rien ne se passerait, les jours seraient tous les mêmes, mais ils seraient quand même tous magnifiques et ce serait quand même le paradis ! Pauvre femme ! Dès le lendemain du jour où elle serait arrivée comme moi au bord de ce superbe lac Batran, et où, comme moi, elle aurait eu les larmes aux yeux en contemplant la silhouette du petit temple se détachant sur l'horizon du lac, elle n'aurait eu qu'une pensée : repartir. Dès le lendemain, elle n'aurait plus supporté la silhouette de la pagode. Et que dire de son Rodolphe, qui, au paysage du lac, aurait vite préféré les jolies Balinaises, avant de plaquer définitivement cette insupportable Emma éternellement insatisfaite. *Ailleurs le bonheur. Ailleurs. Fuir, là-bas fuir...* N'importe où pourvu que ce soit ailleurs. Ou, comme dit Baudelaire,

*Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.*

Au fond du gouffre. Ce fond du gouffre, je n'ai cessé d'y penser pendant toute la route du retour jusqu'à Ubud... D'autant que je sais bien comment je peux « plonger » dans ce « gouffre »... Quand nous sommes arrivés, j'ai dit au taxi de revenir le lendemain pour une autre excursion. Je lui ai donné rendez-vous à 10 heures. Il faut bien que je fasse comme si... Comme si j'étais un touriste et que je devais « occuper mon séjour ». Comme si je devais « faire Bali », comme, il y a quarante ans, la pauvre malade mentale du petit hôtel d'Azay-le-Rideau et ses compagnons de voyage, tous si bien portants, « faisaient » les châteaux de la Loire.

La Gamberge ne m'a pas lâché de toute la soirée, surtout pendant le dîner (Je suis retourné à mon restaurant d'hier soir au bord du bassin aux lotus.) En rentrant à la *Guesthouse*, j'ai pris, une fois de plus, un Imovane pour être sûr de dormir. J'ai été chercher un comprimé dans la petite salle d'eau : hier j'avais rassemblé tous ceux qui me restent dans le verre où se trouve ma brosse à dents. Je » craignais que la femme de ménage ne les ait jetés à la poubelle, mais non : ils y sont toujours. Il n'en reste plus que 21. Pour plus de sûreté, j'ai placé le verre, avec les 21 comprimés, derrière ma sacoche, dans le petit placard de la chambre.

### **Mercredi 7 août.**

Ce matin, j'ai retrouvé les Japonaises au pavillon du breakfast. Mais elles caquetaient entre elles et se sont contentées d'un « *Morning !* » quand je me suis assis à une table assez éloignée de la leur : je n'avais vraiment pas envie de parler vacances. Ensuite, comme je n'avais donné rendez-vous au taxi qu'à 10 heures, je suis allé me promener dans les rues d'Ubud : la femme que j'avais vue avant-hier (mais peut-être était-ce une autre, bien qu'elle fût vêtue de la même façon) allait à nouveau de maison en maison, son plateau à la main, déposer des petites offrandes sur les seuils, et moi qui, la veille, avais été si ému en la regardant accomplir ce rituel que j'avais trouvé charmant dans sa simplicité, je me suis dit : « Tiens, la routine quotidienne, ici aussi ! »

Le taxi était à l'heure et nous sommes partis pour Tanah-Lot, un sanctuaire perché sur un promontoire de la côte sud de l'île et recommandé par toutes les brochures touristiques. Je n'ai pas pu visiter le temple mais j'ai vu mieux : il y avait ce jour-là un grand pèlerinage à Tanah-Lot et une foule considérable de fidèles y participait. J'ai renoncé à tenter de me renseigner auprès de mon taxi qui, manifestement, ne savait pas grand-chose sur la religion balinaise et que le sujet n'intéressait pas. En tout cas les pèlerins, la plupart vêtus de blanc, ne cessaient d'affluer, généralement en famille, des couples souvent jeunes accompagnés de leurs enfants. Les femmes

portaient sur la tête des plateaux ou des paniers chargés d'offrandes (j'ai supposé du moins que les fruits qu'ils contenaient étaient des offrandes) Deux marées humaines se déplaçaient en sens opposés : les uns, qui s'avançaient lentement vers la mer et donc vers le temple, croisaient ceux qui en revenaient. Sur un petit podium, quelques musiciens « *gamelan* » jouaient des mélodies de cette charmante musique indonésienne que l'on entend partout à Bali. La foule de ceux qui allaient vers le temple s'agglutinait en un long serpent que l'on voyait de loin grimper en lacets jusqu'à l'édifice, dressé là-haut sur son rocher qui dominait une mer grise, sous un ciel bas. Un vénérable vieillard à barbe blanche que je choisis (pas tout à fait au hasard) et à qui je demandai de m'expliquer ce qui se passait, me confirma que ce que portaient les femmes était bien des offrandes : elles seraient sanctifiées sur les autels puis consommées : leurs porteurs, ajouta-t-il, seraient ainsi unis mystiquement à la divinité. Cette divinité, selon lui, était tout simplement « Dieu » (*God*), la trinité hindouiste (Brahma, Vishnou et Shiva) n'étant pas, m'assura-t-il, un trio de divinités mais trois noms différents sous lesquels était adoré le Dieu unique. Je me suis dit que, si telle était réellement la doctrine officielle de l'Hindouisme balinais, celui-ci était passablement hérétique.

Il était évidemment exclu que je puisse monter au temple. Je suis donc revenu vers le parking où s'était garé mon taxi : à mesure qu'on s'éloignait du rivage, la double file de ceux qui allaient et de ceux qui revenaient passait entre les vendeurs du temple installés de chaque côté de la route : il y avait de tout à acheter, depuis la nourriture jusqu'aux cartes postales, en passant par les objets de piété... Comme je n'avais pas pu voir le temple de Tanah-Lot, je demandai à mon taxi de m'arrêter, sur la route du retour, à Mengwi. Beau temple, malheureusement envahi par les voyages organisés. Des femmes y préparaient des offrandes que les croyants pouvaient acheter pour les déposer sur les autels. Après cette étape, il ne me restait plus qu'à dire au taxi de me ramener à Ubud. L'après-midi était déjà bien avancée. Et c'est alors que la Gamberge, qui, comme toujours, m'avait plus ou moins oublié à Tanah-Lot et à Mengwy, est revenue en force, la pire depuis le début de ma fugue.

Cela a commencé dans la voiture, quand j'ai commencé à me demander si j'allais dire à mon taxi de revenir demain. Demain... Où aller demain ? J'aurais évidemment pu aller visiter le temple de Tempaksiring, situé au nord d'Ubud, contrairement à Tanah-Lot qui, lui, est au sud ; il était recommandé, lui aussi, par les dépliants touristiques. Mais Tempaksiring ne devait pas être très différent ni tellement plus beau que Mengwi, d'où je revenais. Je n'allais pas retourner voir le lac Batran et son petit temple aux deux merus qui m'avait tant ému, l'autre jour, quand je l'avais découvert. L'autre jour, c'était quand ? C'était hier, je crois bien, ou avant-hier... Ai-je peur de ne pas retrouver l'émotion que j'avais éprouvée la première fois ou suis-je déjà blasé ? Je connais ce site, comme je connaissais toutes les îles de mon Golfe depuis les côtes de Kerilis. Je m'étais dit en découvrant Bali, il y a deux ou trois jours : « Te voilà au paradis ». Mais le paradis balinais, c'est comme tous les paradis du monde : on ne peut pas y rester, ou bien il cesse d'être le paradis. Je ne pouvais donc pas rester indéfiniment à Bali. Par conséquent je n'allais pas demander au taxi de revenir demain. Mais alors que faire ? Je n'avais évidemment pas fini de visiter Ubud : je pouvais aller voir d'autres temples, visiter des petites galeries d'art et des ateliers d'artisans : je pouvais même y faire des emplettes. Mais pour en faire quoi ? Pour les mettre où ?

C'est cette question : « Pour les mettre où ? » que je ruminais, après que le taxi m'eut ramené à la *Guesthouse*, tandis que je pénétrais dans mon bungalow. Le soir s'annonçait déjà, d'autant que le ciel restait couvert et même menaçant. Je me suis mis tout de suite à rédiger ce journal, puisque les « psys » conseillent, paraît-il, à leurs patients, en guise de thérapie, de se raconter eux-mêmes par écrit :

*Je disais donc que je n'aurais nulle part où mettre mes achats éventuels, à supposer que j'en fasse ou que j'en aie fait, puisque je n'ai plus de « chez moi ». En ce moment, à Kerilis, les Géraud doivent fêter leur premier été au bord du Golfe : ils occupent « ma » maison et ont sans doute même aménagé la grande chambre du haut en dortoir pour leurs petits-enfants... Et moi, que vais-*

*je faire ? Je ne vais pas rester à Bali, soit, mais alors où aller ? Je suis bien obligé de commencer par rentrer à Jakarta, ne serait-ce que pour récupérer mes bagages. Mais à Jakarta, je suis attendu : Odile, Mona et leur coach ont sûrement découvert où je logeais et ils guettent mon arrivée : après tout, il y a à peine quatre jours que je suis à Bali, et sans doute guère plus de deux ou trois qu'ils surveillent l'entrée de mon hôtel, à Jakarta, dans l'espoir de me mettre la main dessus quand j'y arriverai. S'ils sont venus jusqu'ici, c'est qu'ils sont vraiment décidés à m'y coincer coûte que coûte. Ils attendront donc le temps qu'il faudra, puisqu'ils savent que je suis obligé de revenir à cet hôtel si je veux récupérer mes bagages. Ils peuvent attendre, en tout cas, jusqu'à la fin août, date à laquelle se termineront les vacances d'Odile. Evidemment, ce ne sont pas des flics. Ils ne vont pas m'arrêter et me mettre en taule. Mais ce sera pire : ils vont me harceler, me mettre le nez sur l'absurdité de ce que j'ai fait, me marteler que tout cela n'a aucun sens et ne me mène nulle part, qu'il est encore temps que je rentre en France, qu'il me reste assez d'argent, après la vente de ma maison, pour m'acheter un studio dans une banlieue coquette comme celle d'Odile et qu'en attendant je pourrai loger chez elle ou chez Mona...*

*Je risque d'être d'autant plus vulnérable que, depuis longtemps déjà (je l'ai plusieurs fois noté dans ce journal), je ne crois plus beaucoup à ma fugue. Y ai-je d'ailleurs jamais vraiment cru ? Mais tout plutôt qu'un retour au bercail comme celui qu'elles me proposeront et qu'elles chercheront même sans doute à m'imposer en me forçant la main : le retour piteux d'un petit garçon de 69 ans, enfant gâté, gamin étourdi et tête en l'air, tenu par la main par deux dames raisonnables : non. Tout sauf ça.*

*Donc impossible de retourner à Jakarta. Mais alors, mais alors ...ça signifie que je suis coincé à Bali. Bloqué. Prisonnier... Prisonnier... Combien de temps ? Ils finiront sans doute bien par se lasser. Mais quand et comment le savoir ? Impossible de téléphoner à la réception de l'hôtel : leur coach a dû soudoyer le (ou les) employés qui s'y succèdent pour qu'ils relèvent le numéro de téléphone d'où viendrait mon éventuel appel.*

*Ah, si je ne les savais pas en train de m'attendre, je serais libre comme l'air et je pourrais prendre l'avion dès demain pour Jakarta. Le rêve... Mais ensuite ? Après Jakarta, j'irais où ? En principe, ma prochaine étape prévue était Bombay. Pourquoi Bombay ? Parce qu'après les « Indes néerlandaises », Pagès avait continué par les Indes proprement dites, avant de s'embarquer pour Bassorah. Mais Pagès, c'est fini. Terminé. On n'en parle plus. Je vais envoyer dans la « corbeille » de l'ordinateur les pages de sa biographie que j'ai déjà écrites. Le récit de son aventure que j'ai commencé, n'était qu'un prétexte : ça m'a permis de faire comme si ma fugue avait un but, un sens, voire même de faire croire cela aux gens à qui j'en parlais, par exemple à Mary. Mais je n'y croyais pas moi-même : je savais bien que je ne pourrais rien faire de mon manuscrit. Et puis d'ailleurs, raconter la vie d'un autre ne peut pas donner un sens à la vie de celui qui la raconte : Pagès a fait sa fugue et il l'a racontée... Pas très bien, littérairement, mais il l'a racontée... Ce qui aurait peut-être un sens pour moi, ce serait de raconter la mienne. Encore faudrait-il que je sache quelle fugue je veux faire, puisque je renonce à refaire celle de Pagès. D'ailleurs j'y ai souvent pensé (je crois même l'avoir écrit), revivre la vie de Pagès jusqu'au bout, ce serait, comme lui, aller attendre la mort à Haïti, ce qui n'est pas une perspective vraiment exaltante.*

*La nuit est maintenant tombée. Je n'ai pas dîné, mais je n'ai pas faim et je n'ai surtout aucune envie de retourner manger, une fois de plus, au bord du bassin aux lotus en écoutant, une fois de plus, les mélodies jouées par le petit orchestre gamelan que je connais par cœur. Rien ne me déprime plus que le sentiment d'être au paradis. Je vais plutôt me coucher : prendre un Imovane et essayer de dormir.*

.....  
*23 H. 48. Qu'est-ce qui m'arrive ? Il est presque minuit et je reprends ce journal que j'avais laissé ouvert sur la table. Non seulement je n'ai pas pu fermer l'œil mais, quand j'ai été allongé, j'ai ressenti une espèce d'essoufflement, ou plutôt l'impossibilité de respirer à fond. Au bout d'un*

*moment, ça finit par être angoissant. Je me suis assis sur le bord de mon lit et, dans cette position, j'ai réussi à aller jusqu'au bout de ma respiration. Ouf ! C'est donc le fait d'être allongé qui pose problème. Cela signifie-t-il que j'aurais besoin d'une assistance respiratoire, voire que je fais de l'insuffisance cardiaque ? Depuis mon départ, je ne me suis pas préoccupé des problèmes de santé. Il ne manquerait plus que ça m'arrive ici : je n'ose imaginer ce que peuvent être les hôpitaux indonésiens.*

*En tout cas, comme je respirais mieux assis qu'allongé, je me suis installé dans le petit fauteuil, assez raide d'ailleurs, qui fait partie de l'ameublement du bungalow. Je n'avais pas allumé l'électricité, persuadé que, dans ce cas, je ne trouverais plus le sommeil. J'ai donc essayé de dormir assis. Peine perdue. Et très vite la Gamberge est revenue au grand galop : qu'est-ce que je faisais là ? Si quelqu'un était entré et m'avait vu, assis dans le noir, en train d'essayer de dormir, il m'aurait pris pour un fou, ce que je suis peut-être d'ailleurs. Bientôt, l'idée m'est revenue, obsédante, que je suis prisonnier, ici, à Bali, pour une durée inconnue. Je peux penser que, dans un mois, peut-être moins, ils abandonneront leur surveillance et repartiront en France. Mais un mois à tourner en rond à Bali, il y a de quoi achever, non seulement de me rendre odieux ce paradis, mais de me rendre fou. Un mois de paradis, c'est infernal. Et puis, s'ils repartent en France, qu'est-ce que je vais faire, moi, une fois revenu à Jakarta ? Je vais aller où, puisque ce ne sera pas à B ombay ? A Venise ? A Bora-Bora ? Au bout de trois jours, je ne supporterai pas plus la vue du Rialto que celle des pitons de Bora se reflétant dans le lagon. Et puis d'ailleurs, si j'y allais, ce serait pour y faire quoi ? Y attendre la mort, comme Pagès à Haïti ?*

*J'ai essayé de respirer à fond, pour me rassurer, mais je n'ai pas réussi à le faire, même en me penchant en avant. J'ai pourtant réessayé plusieurs fois de suite. Alors j'ai commencé à paniquer : blocage de la respiration, blocage à Bali, blocage à Kerilis, à Venise, à Bora-Bora,... blocage partout. Ah ! fuir, là-bas fuir ! Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe ?...*

## **Jeudi 8 août.**

*Minuit et demi. Ca y est. J'ai commis l'irréparable : je me suis précipité vers le petit placard où j'avais planqué, derrière ma sacoche, le verre contenant les 21 comprimés d'Imovane, je suis entré dans le cabinet de toilette, j'ai rempli le verre d'eau et j'ai avalé en trois fois les 21 comprimés. Puis je suis revenu m'asseoir à cette table où j'avais laissé ouvert ce journal.*

*Dans combien de temps le repos éternel ? Une heure ? Deux heures, Plus ? Moins ? De toute façon, puisque je dois m'endormir, j'ai des chances de ne pas m'en rendre compte.*

*On dit que, quand la mort approche, on voit redéfiler tout le film de sa vie. J'espère que ce n'est pas vrai. Je n'ai aucune envie de revivre tout ce que j'ai vécu, depuis le Kerilis de mon enfance jusqu'au Bali de ma mort : tous les lieux successifs où j'ai séjourné, tous les sites magnifiques, naturels ou historiques, que j'ai visités, tous les livres que j'ai lus, toutes les femmes qui m'ont aimé, le fils auquel j'ai donné la vie, les petits enfants que j'aurai et que je ne connaîtrai pas... Je n'ai pas envie de revivre tout cela parce que, (je l'ai plusieurs fois écrit dans ce journal), la mort annule la vie. Dans deux ou trois heures, au maximum, plus rien de tout cela ne subsistera nulle part, puisque ça ne subsistait que dans ma tête. Rien ne se sera passé. J'aurai, comme tout le monde, vécu pour rien. A supposer même que quelque chose de moi me survive, par exemple un livre que j'aurais écrit, cela ne changerait pas grand chose, puisque je ne serais pas là pour me féliciter de l'intérêt que des lecteurs pourraient lui porter. Mais de toute façon, ce ne sera pas le cas : de mon passage sur cette planète, il ne restera rigoureusement rien.*

*Tout au plus il restera un minuscule tas de cendres si mon corps est incinéré, ce que je peux peut-être espérer puisque Bali est hindouiste. Si j'étais mort à Java, qui est musulmane, mon corps (horreur !) aurait été mis à pourrir dans une boîte (ou dans un linceul) descendue dans un trou !*

*Pour l'instant, je ne sens encore rien. Je vais poser mes deux bras sur la table et poser mon front sur mes bras réunis. Et puis je vais attendre le moment où je perdrai connaissance, un moment dont je n'aurai d'ailleurs pas conscience.*

*Ce journal sera probablement lu, ne serait-ce que par la police à qui une enquête sera sans doute demandée. Il sera lu aussi par Odile et Mona quand elles viendront ici après avoir appris ma mort. Peut-être aussi par Yutaka. J'en profite pour leur dire adieu, et leur demander de me pardonner, ainsi qu'à ceux, peu nombreux d'ailleurs, qui se souviendront de moi et pour qui la vie continuera. Pour moi, en tout cas, elle est terminée.*

**F I N**







